

MES UNIVERSITÉS

(Maxime Gorki)

*Gorki rédigea entre 1913 et 1923 son autobiographie, comprenant trois tomes. Le premier, *Enfance*, d'une violence assez tragique, a été traduit fort solidement par G. Davydoff et P. Pauliat – dont les deux petits manuels ont accompagné, il y a longtemps, ma nonchalante étude de la langue russe au lycée ; le deuxième, *En gagnant mon pain*, est inégal et a connu des fortunes de traduction diverses : je me suis contenté de donner une nouvelle traduction du chapitre VIII, voir « *Les émois et les désarrois du jeune Maxime Gorki* ».*

Voici à présent la troisième époque, en tout cas, le début du texte. Le narrateur a tout juste seize ans, nous sommes en 1884...

Ceci est une traduction à la française, prenant parfois quelques libertés, mais s'efforçant de conserver avec rigueur l'esprit du texte. Je me suis souvent appuyé sur l'ancienne traduction de M. Dumesnil de Gramont.

Signalons enfin que la division en six parties, ou chapitres, n'est sans doute pas due à l'auteur, c'est une commodité d'édition en ligne, en russe comme en français.

I

Je pars donc étudier à l'université de Kazan, rien de moins.

Cette idée d'université, je la devais au lycéen N. Lévréinov, un jeune et beau garçon aux yeux caressants de femme. Il habitait la même maison¹ que moi, au grenier, et me voyait souvent un livre à la main : cela l'intéressa, nous fîmes connaissance et Lévréinov se mit à me convaincre que je jouissais de *dispositions exceptionnelles pour la science*.

« Vous avez été fait par la nature pour servir la science », disait-il en secouant avec grâce sa longue chevelure.

À l'époque, j'ignorais qu'on peut aussi servir la science en jouant les cobayes, et Lévréinov me démontrait si bien que les universités avaient précisément besoin de gars comme moi... Bien sûr, l'ombre de Lomonossov² était mise à contribution. Lévréinov disait que j'habiterais chez lui, à Kazan, que je suivrais au printemps et à l'automne les cours au lycée, pour passer alors deux ou trois examens – il disait bien « deux ou trois » –, et qu'à l'université on me donnerait une bourse ; dans cinq

ans, je serais devenu « un savant ». Lévréinov disait cela très simplement, car ce jeune homme de dix-neuf ans avait bon cœur.

Ayant passé ses propres examens, il s'en alla, et je le suivis quelque deux semaines plus tard.

En m'accompagnant lors de mon départ, grand-mère me donna ce conseil :

« Ne t'empporte pas contre les gens, tu te fâches toujours, tu es devenu dur et arrogant ! Tu tiens cela de ton grand-père, et qui est-il donc, ton grand-père ? Il a vécu tant et plus, pour devenir un vieillard idiot et amer. Retiens une chose : ce n'est pas Dieu qui juge les gens, cela flatte plutôt le Diable ! Eh bien, adieu !... »

Essuyant de ses joues brunes et flasques les rares larmes qui y coulaient, elle ajouta :

« Nous ne nous reverrons pas, tu t'en vas loin, tu as la bougeotte, et moi, je vais mourir... »

Ces derniers temps, je n'étais plus aussi proche de cette bonne vieille, je la voyais rarement, même, et je sentis soudain que je ne rencontrerais jamais plus de personne si attachée à moi, si solidement et avec tant de chaleur.

Me tenant à la poupe du vapeur, je la voyais, au bord du débarcadère, se signer d'une main et de l'autre essuyer du bout de son vieux châle son visage, ses yeux sombres, remplis pour l'humanité d'un indestructible amour qui les faisait briller.

Me voici donc dans une ville à moitié tatare³, dans un étroit logement à l'intérieur d'une maison sans étage. La maisonnette se dressait à l'écart, sur une petite butte, au bout d'une rue étroite et pauvre ; l'un de ses murs donnait sur un terrain vague résultant d'un incendie et envahi par les mauvaises herbes. Au sein des broussailles, des pousses d'absinthe, de bardane et d'oseille sauvage, au milieu de buissons de sureau, s'élevaient les ruines d'un bâtiment de briques, sous lesquelles s'étendait un vaste sous-sol, refuge de chiens sans maîtres, qui y vivaient et y mouraient. Je me souviens très bien de ce sous-sol, l'une de mes universités.

Les Lévréinov – la mère et ses deux fils – vivaient sur une pension de misère. Je m'étonnais même, les premiers jours, en voyant le chagrin tragique avec lequel cette petite veuve grisâtre, revenant du marché et déballant ses achats sur la table de la cuisine, entreprenait de résoudre ce difficile problème : comment faire, à partir de petits morceaux d'une viande de piètre qualité, de la bonne nourriture, en quantité suffisante pour trois gars robustes, sans parler d'elle ?

Elle était taciturne. Dans ses yeux gris s'était figée la douce et sans espoir obstination d'un cheval à bout de forces : la bête tire sa charge et monte la côte, en sachant qu'elle n'y arrivera pas – et pourtant elle continue de tirer !

Trois jours après mon arrivée, un matin, tandis que ses enfants dormaient et que je l'aidais, dans la cuisine, à éplucher des légumes, elle me demanda prudemment et à voix basse :

« Qu'êtes-vous venu faire ici ?

— Étudier à l'université. »

Ses sourcils se relevèrent en même temps que la peau jaune de son front, elle se coupa un doigt avec son couteau et, suçant le sang de sa blessure, elle s'affala sur sa chaise, pour bondir l'instant d'après et dire :

« Ah, sapristi ! »

Ayant bandé avec un mouchoir son doigt entaillé, elle fit mon éloge :

« Vous vous y entendez, à peler les pommes de terre. »

Encore heureux ! Je lui parlai de mon travail sur le vapeur; Elle demanda :

« Vous trouvez que cela suffit pour entrer à l'université ? »

À l'époque, je saisisais mal l'humour. Je pris sa question au sérieux et lui racontai la liste d'opérations qui devaient, en fin de compte, m'ouvrir les portes du temple de la science.

Elle poussa un soupir :

« Ah, Nikolaï, Nikolaï... »

Et celui-ci entra à ce moment dans la cuisine pour se laver, encore endormi, ébouriffé et joyeux comme toujours.

« Maman, ce serait une bonne idée de faire des *pelménis*⁴ !

— Oui, en effet », acquiesça la mère.

Voulant faire étalage de mon savoir en matière d'art culinaire, je dis qu'il y avait trop peu de viande, et qu'elle était trop mauvaise pour faire des *pelménis*.

Varvara Ivanovna se fâcha alors, et débita à mon adresse des mots si bien sentis que le sang afflua à mes oreilles, qui s'allongèrent. Jetant sur la table une botte de carottes, elle sortit de la cuisine, et Nikolaï m'expliqua avec un clin d'œil :

« Elle n'est pas d'humeur... »

S'étant assis sur un banc, il me fit savoir que les femmes étaient, en général, plus nerveuses que les hommes : ce trait de leur nature avait été prouvé, sans contestation possible, par un savant fort sérieux, un Suisse, croyait-il savoir. Un Anglais, John Stuart Mill, avait également dit quelque chose à ce propos.

Nikolaï aimait beaucoup faire mon enseignement, et il sautait sur la moindre occasion de me fourrer dans la cervelle quelque donnée sans quoi on ne saurait vivre. Je l'écoutais avec avidité, ensuite Foucault, La Rochefoucauld et La Rochejaquelein fusionnaient chez moi en un seul personnage, et je n'arrivais pas à me rappeler qui avait coupé la tête de qui : était-ce Lavoisier qui avait fait tomber celle de Dumouriez, ou l'inverse ? Le brave jeune homme souhaitait sincèrement « faire de moi un homme », il me le promettait avec assurance, mais le temps lui manquait, ainsi que toutes les autres conditions, pour s'occuper sérieusement de moi. L'égoïsme et la frivolité de la jeunesse l'empêchaient de voir la façon dont sa mère assurait la survie de la maisonnée en tendant toutes ses forces et en déployant toute sa ruse, et son frère, lycéen taciturne et sans grâce, le comprenait encore moins. Mais moi, j'étais depuis longtemps au fait des tours complexes de la chimie et de l'économie culinaires, et je voyais bien l'adresse dont faisait preuve cette femme obligée quotidiennement de tromper les estomacs de ses enfants, et de nourrir un vagabond à l'allure peu avenante et aux mauvaises manières. Naturellement, chaque morceau de pain que je me voyais attribuer pesait sur mon âme comme une pierre. Je me mis à chercher le premier travail venu. Je quittais la maison dès le matin, pour ne pas y dîner – quitte, par mauvais temps, à me cacher dans le terrain vague, au sous-sol. Là, dans l'odeur des cadavres de chats et de chiens, dans le bruit des averses et les soupirs du vent, je compris vite que l'université n'était qu'une chimère, et que j'aurais mieux fait d'aller en Perse⁵. Je me voyais déjà en magicien à la barbe blanche, ayant trouvé le moyen de faire pousser des grains de la taille d'une pomme, des pommes de terre pesant un *poud*⁶, et plus généralement d'inventer des tas de bienfaits pour cette terre qu'il nous était, moi et d'autres que moi, si diablement dur d'arpenter.

J'avais déjà appris à rêver d'aventures extraordinaires et de hauts exploits. Cela m'était d'un grand secours lors des jours sombres, et comme il y avait beaucoup

de tels jours, je recourais toujours davantage à de telles rêveries. Je n'attendais aucune aide extérieure ni n'espérais de heureux hasard, mais une volonté opiniâtre grandissait en moi, et je me sentais plus fort, et même plus intelligent, au fur et à mesure que mes conditions de vie devenaient plus dures. J'avais compris très tôt que c'est l'opposition de son milieu qui forge l'homme.

Pour ne pas mourir de faim, j'allais sur les bords de la Volga, aux débarcadères, où l'on pouvait facilement gagner une quinzaine ou une vingtaine de kopecks. Là, au milieu des débardeurs, des va-nu-pieds et des escrocs, je me sentais comme un bout de fer placé dans des charbons ardents : je me remplissais chaque jour d'une foule d'impressions aiguës, brûlantes. Devant moi tourbillonnaient des gens à l'avidité nue, des gens aux instincts grossiers – et leur âpreté à vivre me plaisait, de même que leur hostilité comique envers tout et leur insouciance envers eux-mêmes. Tout ce que j'éprouvais sans médiation m'attirait vers ces gens, éveillait en moi le désir de plonger au sein de leur milieu corrosif. Brett Hart⁷ et l'énorme quantité de « romans de boulevard » que j'avais lus renforçaient la sympathie que je ressentais pour ce milieu.

Le voleur professionnel Bachkine, ancien élève d'école d'instituteurs, phthisique cruellement battu plus d'une fois, faisait avec éloquence mon instruction :

« Qu'as-tu à rester indécis comme une jeune fille, serait-ce que tu as peur de perdre ton honneur ? L'honneur d'une vierge est toute sa fortune, mais pour toi, ce n'est qu'un collier de cheval. Le bœuf est honnête... et il mange du foin ! »

Roux et rasé, tel un acteur, Bachkine évoquait, par les mouvements souples et adroits de son corps menu, un petit chat. Il me faisait la leçon d'un air protecteur, et je voyais qu'il ne souhaitait, de toute son cœur, que mon succès et mon bonheur. Très intelligent, il avait lu pas mal de bons livres ; plus que tout, il aimait *Le comte de Monte-Cristo*.

« Il y a dans ce livre un but, et du cœur », disait-il.

Il aimait les femmes et en parlait en clappant des lèvres avec un enthousiasme gourmand, et un frémissement de tout son corps meurtri ; il y avait, dans cette sorte de crampe, quelque chose de maladif qui éveillait en moi du dégoût, mais j'écoutais attentivement ses propos, en ressentant leur beauté.

« Les bonnes femmes ! chantonnait-il, et la peau jaune de sa figure s'enflammait de rougeurs, tandis que l'extase faisait étinceler ses yeux sombres. — Pour une femme, je suis prêt à tout. Pour elle comme pour le diable, le péché n'existe pas ! Vivre en amoureux, on n'a rien inventé de mieux ! »

Comme conteur, il avait du talent, et composait avec facilité pour les prostituées des chansonnettes émouvantes sur le chagrin des amours malheureuses, on reprenait ses chansons dans toutes les villes sur la Volga et, entre autres, c'est à lui qu'on doit cette chanson si largement répandue :

*Je suis pauvre et sans beauté,
Et mal habillée,
Personne n'épousera
Une fille comme ça...*

Troussov, personnage louche, à l'allure agréable et à la mise recherchée, aux doigts fins de musicien, me traitait bien. Il tenait, au faubourg de l'Amirauté, une boutique ayant pour enseigne « Horloger », mais son affaire, c'était le recel.

« Maximytch⁸, ne va pas te mêler aux fredaines de voleurs, me disait-il en caressant posément sa barbe grisâtre et en clignant de ses yeux rusés et insolents : je le vois, ton chemin n'est pas celui-là, l'esprit est sur toi.

— Qu'est-ce que cela veut dire, *l'esprit est sur toi* ?

— Cela signifie que tu n'es jamais envieux de quiconque, tu éprouves seulement de la curiosité envers les gens. »

C'était inexact, j'étais souvent envieux, et même fortement ; par exemple, j'enviais la capacité qu'avait Bachkine de s'exprimer de façon quasiment versifiée, avec des comparaisons inattendues et des tournures de mots particulières. Je me rappelle le début du récit qu'il faisait de l'une de ses aventures amoureuses :

« Par une nuit à l'œil trouble, me voilà, tel un hibou dans un creux d'arbre, dans une chambre d'hôtel de la misérable ville de Svajsk¹⁰ – c'est l'automne, le mois d'octobre, il tombe une pluie paresseuse, le vent souffle comme un Tatar vexé étire une chanson sans fin : o-o-o-ou-ou-ou... »

... Et la voilà qui arrive, rose et légère comme un nuage au lever du soleil, ses yeux feignant la pureté de l'âme. « Chéri, dit-elle sur un ton d'honnêteté, je ne suis pas coupable envers toi. » Je sais qu'elle ment, et je crois tout de même que c'est la vérité ! Mon esprit sait très bien ce qu'il en est, mon cœur le refuse ! »

En racontant cela, il se balançait en rythme, fermant les yeux, sa main venant souvent, d'un geste doux, toucher sa poitrine du côté du cœur.

Sa voix était sourde, étouffée, mais ses paroles étaient claires comme le chant du rossignol.

Je jalousais Troussov : celui-là parlait de façon incroyablement intéressante de la Sibérie, de Khiva, de Boukhara¹¹, il évoquait de façon drôle et très méchante la vie des évêques et disait mystérieusement à propos du tsar Alexandre III¹² :

« Ce tsar est un orfèvre en la matière ! »

Troussov m'apparaissait comme l'un de ces « scélérats » de roman qui, à la fin du livre, deviennent, au grand étonnement du lecteur, des héros magnanimes.

Certaines nuits où l'on étouffait, ces gens traversaient la Kazanka¹³ et gagnaient des prés et des buissons où ils buvaient et mangeaient en discutant de leurs affaires, mais en causant le plus souvent de la complexité de la vie, de l'étrange embrouillamini des relations humaines et tout particulièrement des femmes. Il était question de ces dernières avec aigreur et tristesse, parfois de façon touchante, et presque toujours avec le sentiment de sonder des ténèbres pleines de surprises désagréables. Je passai deux ou trois nuits en compagnie de ces gens, sous le ciel sombre aux étoiles ternes, dans la chaleur étouffante de la combe envahie par une abondance de buissons d'osier. Dans l'obscurité, que la proximité de la Volga rend humide, rampent de tous côtés, comme des araignées dorées, les lueurs des fanaux de bateaux ; dans la masse noire de la rive escarpée du fleuve sont disséminées des boules enflammées et des veines de feu : les fenêtres brillantes des maisons et des cabarets du bourg cossu d'Ouslon. Les pales des roues à aubes des vapeurs battent l'eau avec un bruit sourd, sur les trains de péniches, les matelots hurlent d'une voix déchirante, comme des loups, quelque part un marteau frappe le fer, une complainte mélancolique s'étire dans l'air – une âme se consume à bas bruit – et, sous l'effet de la chanson, la tristesse se dépose sur les cœurs, comme de la cendre.

Il est encore plus triste d'écouter les propos de ces gens, glissant sur la vie, chacun d'eux évoquant la sienne sans prêter l'oreille à ce que disent les autres.

Assis ou étendus au milieu des buissons, ils fument des cigarettes, boivent de temps en temps, sans hâte, de la vodka ou de la bière, et reprennent leurs souvenirs.

«Moi, il m'est arrivé... », dit quelqu'un, pressé contre le sol par les ténèbres de la nuit.

Après avoir écouté son récit, les gens acquiescent :

« Ces choses-là arrivent – tout arrive... »

« C'est arrivé », « cela arrive », cela arrivait » : j'entends ces expressions, et il me semble que ces gens sont, cette nuit, parvenus au terme de leur vie ; tout est au passé, rien ne sera plus !

Cela me détachait de Bachkine et de Troussov ; ils me plaisaient tout de même, et, en suivant la logique de ma propre expérience, les suivre eût été parfaitement naturel. L'espoir déçu de s'élever, de commencer à m'instruire me poussait également vers eux. Quand j'éprouvais la faim, la colère et l'angoisse, je me sentais parfaitement capable de commettre un crime, et pas seulement contre « l'institution sacrée de la propriété ». Néanmoins, le romantisme de la jeunesse m'empêcha de sortir de la voie que j'étais voué à suivre. Outre l'humaniste Brett Hart et les romans de boulevard, j'avais déjà lu une quantité d'ouvrages sérieux : ils avaient éveillé en moi l'aspiration à quelque chose d'indistinct mais de plus grand que tout ce que je voyais.

Au même moment, je fis la connaissance d'autres gens et naquirent en moi des sensations nouvelles. Sur le terrain vague jouxtant le logement de Lévréinov, des lycéens se retrouvaient pour jouer aux *gorodki*¹⁴, et l'un d'eux, Gouri Pletniev, me charma. Le teint hâlé, les cheveux bleus comme ceux d'un Japonais, la figure semée de petits points noirs, comme si on l'avait frottée avec de la poudre, ce garçon d'une gaieté inaltérable, joueur adroit, ayant la répartie vive, portait les germes des talents les plus divers. Et, comme presque tous les Russes pourvus de dons, il vivait des moyens que lui avait offerts la nature, sans chercher à les développer ni à les approfondir. Jouissant d'une oreille fine et d'un splendide sens de la musique, l'affectionnant, il jouait avec art du gousli¹⁵, de la balalaïka, de l'accordéon, sans se donner la peine de maîtriser un instrument plus noble et plus difficile. Il était pauvre, mal habillé, mais sa chemise froissée et déchirée, son pantalon rapiécé et ses bottes trouées et éculées s'accordaient bien à sa hardiesse, ses gestes amples et la vivacité de mouvement de son corps endurant.

Il était pareil à un homme venant de se relever après une longue et grave maladie, ou encore, à un prisonnier libéré la veille : tout, dans la vie, était nouveau pour lui, plaisant, tout suscitait chez lui une gaieté bruyante – il faisait des bonds comme une fusée de feu d'artifice.

Ayant appris que je vivais avec difficulté, et de façon dangereuse, il me proposa de m'installer avec lui et de me préparer à devenir maître d'école de village. Et me voici dans ce bouge étrangement gai, nommé la *Maroussovka*¹⁶, ce nom évoquant sans doute bien des choses à plus d'une génération d'étudiants de Kazan. C'était une grande bâtisse à moitié démolie sur la rue de la Poissonnerie¹⁷, qui semblait avoir été arrachée à ses propriétaires par des étudiants affamés, des prostituées et des sortes de spectres définitivement *en trop*. Pletniev logeait dans un couloir, sous l'escalier menant au grenier, il y avait sa couchette, et, au bout du couloir, près d'une fenêtre : une table et une chaise, et c'était tout. Trois portes donnaient sur le couloir, derrière deux d'entre elles vivaient des prostituées, et derrière la

troisième, c'était un mathématicien phthisique, ancien séminariste, un personnage long et maigre, suscitant presque l'effroi, couvert d'une rude toison roussâtre, à peine habillé de guenilles sales ; à travers leurs trous, se montrait nettement sa peau bleuâtre et ses côtes de squelette.

Il semblait se nourrir uniquement de ses propres ongles, qu'il rongait jusqu'au sang ; il dessinait jour et nuit, faisait des calculs et sa toux continuelle résonnait sans cesse. Les prostituées avaient peur de lui et le croyaient fou, mais déposaient par charité au bas de sa porte du pain, du thé et du sucre : il ramassait le tout et l'emportait dans sa chambre, en ronflant comme un cheval fourbu. Et quand elles oubliaient de lui porter leurs offrandes, ou que quelque chose les en empêchait, il ouvrait sa porte et disait dans le couloir, d'une voix rauque :

« Du pain ! »

Dans ses yeux, renfoncés dans de sombres fosses, brillait l'orgueil du maniaque que la conscience de sa propre grandeur rend heureux. Il recevait parfois la visite d'un petit avorton bossu avec une jambe démise et de fortes lunettes sur un nez enflé, grisonnant et affichant un sourire malin sur son visage jaune de castrat. Tous les deux fermaient soigneusement la porte et restaient assis des heures entières sans rien dire, dans un silence effrayant. Une fois seulement, en pleine nuit, je fus réveillé par le cri rauque et furieux du mathématicien :

« Et moi je dis : une prison ! La géométrie est une cellule, oui ! Une souricière, oui ! Une prison ! »

L'avorton bossu ricanait et glapissait, répétant à l'envi un mot étrange, et le mathématicien hurla soudain :

« Au diable ! Fiche le camp ! »

Lorsque son visiteur roula dans le couloir en sifflant et en glapissant, tandis qu'il s'emmitouflait dans une vaste houppe, le mathématicien, se tenant sur le pas de sa porte, long et effrayant, les doigts d'une main fourrés dans ses cheveux emmêlés, disait de sa voix rauque :

« Euclide est un crétin ! Un créétin... Je prouverai que Dieu est plus intelligent que ce Grec ! »

Et il claqua sa porte si fort que, dans sa chambre, quelque chose dégringola avec fracas.

Je sus bientôt que cet homme voulait, à partir des mathématiques, prouver l'existence de Dieu ; mais il mourut avant d'y être arrivé.

Pletniev travaillait de nuit pour un journal comme correcteur d'imprimerie : il gagnait onze kopecks par nuit, et, lorsque je n'avais rien réussi à gagner, nous vivions de quatre livres¹⁸ de pain par vingt-quatre heures, accompagnées de deux kopecks de thé et trois de sucre. Je manquais de temps pour travailler – il me fallait étudier. J'avais énormément de mal à surmonter les difficultés que présentaient les sciences, la grammaire m'accablait particulièrement, avec ses formes étriquées et sclérosées, je n'arrivais pas du tout à y faire entrer la langue russe, vive et difficile, souple et capricieuse. Mais il s'avéra bientôt, à mon grand plaisir, que je m'étais mis à étudier « trop tôt », et que, même en réussissant l'examen pour devenir instituteur, je ne trouverais pas de place, à cause de mon jeune âge.

Pletniev et moi partagions la même couchette – moi la nuit, et lui le jour. Tout chiffonné par une nuit sans dormir, le visage encore plus brun et les yeux enflammés, il arrivait tôt le matin, et je filais au cabaret chercher de l'eau

bouillante, car, bien sûr, nous n'avions pas de samovar. Ensuite, assis près de la fenêtre, nous buvions du thé en mangeant du pain. Gouri me racontait les nouvelles parues dans le journal, me récitait les vers amusants du feuilletoniste alcoolique signant *Le Domino Rouge*, et faisait mon étonnement par sa façon de prendre la vie sur le mode de la plaisanterie : j'avais l'impression qu'il traitait la vie comme il traitait la Galkina, mémère à grosse bouille qui vendait de vieilles toilettes de femme et faisait office d'entremetteuse.

C'est à elle qu'il louait son emplacement sous l'escalier, mais il n'avait pas de quoi payer le loyer de son « appartement », et il s'en acquittait en plaisantant gaiement, en jouant de l'accordéon et en chantant de touchantes chansons ; lorsqu'il les entonnait de sa voix de ténor, la raillerie brillait dans ses yeux. Dans sa jeunesse, la vieille Galkina avait été choriste d'opéra, les chansons lui parlaient, et il n'était pas rare de voir de petites larmes couler de ses yeux effrontés et rouler sur ses joues bleuâtres et bouffies de gloutonne et d'ivrognesse ; elle les chassait, passant sur la peau de ses joues des doigts épais qu'elle essuyait ensuite soigneusement à l'aide d'un mouchoir sale.

« Ah, Gourotchka¹⁹, soupirait-elle, vous êtes un artiste ! Si vous étiez un tantinet plus joli garçon, je me serais occupée de votre sort ! Combien de jeunes gens ai-je casés auprès de femmes au cœur rongé de solitude ! »

L'un de ces « jeunes gens » habitait juste au-dessus de nous. C'était un étudiant, fils d'un ouvrier pelletier, un gars de taille moyenne avec des hanches monstrueusement étroites, ressemblant à un triangle ayant en bas un angle aigu légèrement ébréché – et cet étudiant avait des pieds fins comme ceux d'une femme. Sa tête, également petite, profondément enfoncée dans ses épaules, s'ornait de cheveux raides et roux, et, au milieu de son visage blanc et exsangue, s'écarquillaient deux yeux verdâtres et protubérants.

À grand-peine et en souffrant de la faim comme un chien abandonné, il avait trouvé moyen, en dépit de la volonté paternelle, de terminer le lycée et d'entrer à l'université ; on lui découvrit une voix de basse profonde et mélodieuse, et il eut envie d'apprendre le chant.

Galkina l'attrapa là-dessus et le casa chez une riche marchande de quarante ans, dont le fils était déjà étudiant en troisième année, et dont la fille terminait le lycée. La marchande était une femme maigre à la poitrine plate, droite comme un soldat, avec un visage sec et ascétique de nonne, de grands yeux gris enfouis dans des poches sombres ; elle était vêtue d'une robe noire et d'une coiffe de soie à l'ancienne, et à ses oreilles tremblotaient des boucles serties de pierres d'un vert empoisonné.

Parfois, le soir, ou alors tôt le matin, elle arrivait chez son étudiant, et je pus à maintes reprises voir cette femme franchir d'un bond la porte cochère et traverser la cour d'un pas décidé. Son visage était effrayant, ses lèvres tellement pincées qu'on ne les voyait presque plus, ses yeux largement ouverts, regardant devant elle avec angoisse, comme une condamnée, mais cela lui donnait l'air d'une aveugle. On ne pouvait pas dire qu'elle fût affreuse, mais on sentait en elle une tension qui l'enlaidissait, paraissant distendre son corps et contracter douloureusement son visage.

« Regarde-la, me dit une fois Pletniev, on dirait une folle ! »

L'étudiant détestait la marchande, l'évitait en se cachant, mais elle le pourchassait comme un créancier sans pitié, ou un espion.

« Me voilà bien embarrassé, disait-il en ayant un coup dans le nez. Et qu'est-ce qui m'a pris de vouloir chanter ? Avec ma silhouette et ma gueule, on ne me laissera jamais aller sur scène ! Jamais !

— Laisse tomber tout ça ! lui conseillait Pletniev.

— Oui. Mais elle me fait pitié ! Je ne peux pas la supporter, mais j'ai pitié d'elle ! Si tu savais comme elle... ah... »

Nous le savions, car nous entendions cette femme dans l'escalier, la nuit, supplier d'une voix assourdie et tremblante :

« Pour l'amour du Christ... mon chéri, allons... pour l'amour du Christ ! »

Elle était la patronne d'une grande fabrique, possédait sa maison, un attelage, donnait des milliers de roubles en faveur de cours de sage-femme et là, implorait des caresses comme une mendicante implore l'aumône.

Le thé bu, Pletniev se couchait, et moi je sortais chercher du travail, pour rentrer tard le soir, quand Gouri devait se rendre à son imprimerie. Si je ramenaient du pain, du saucisson ou des tripes, nous partagions le butin moitié-moitié, et il emportait avec lui sa part.

Resté seul, j'errais dans les couloirs et les recoins de la *Maroussovka*, en observant la vie de ces gens nouveaux pour moi. La bâtisse en était bourrée, telle une fourmilière. Des odeurs acides et âcres y stagnaient, et, dans tous les coins, se cachaient des ombres épaisses et hostiles. La maison vrombissait depuis le matin jusque tard dans la nuit ; des machines à coudre crépitaient sans cesse, des choristes d'opérette faisaient des essais de voix, l'étudiant à la voix de basse mélodieuse roucoulait ses gammes, un acteur ivrogne et à moitié fou déclamaient de toutes ses forces, les prostituées éméchées poussaient des cris hystériques – et naissait en moi la question bien naturelle mais restant sans réponse :

« À quoi tout cela rime-t-il ? »

Un homme flânait stupidement au milieu de cette jeunesse affamée, un rouquin chauve aux pommettes saillantes, au gros ventre et aux jambes grêles, avec une bouche énorme et des dents de cheval – ce qui lui valait d'être surnommé *L'Alezan*. Depuis plus de deux ans, il était en procès avec des parents, des marchands sibériens, et il annonçait à tout un chacun :

« Je veux bien mourir si je ne les ruine pas jusqu'à leur dernière chemise ! Ils iront mendier leur pain, implorer la charité pendant trois ans ; après quoi, je leur rendrai tout ce que j'aurai obtenu d'eux par voie de justice, absolument tout, et je leur dirai : “Alors, les diables, que dites-vous de ça ? Et toc !”

— C'est le but de ta vie, L'Alezan ? lui demandait-on.

— Je ne vise rien d'autre, je m'y tiens de toute mon âme et ne puis rien faire d'autre ! »

Il passait des journées entières au tribunal d'arrondissement, au palais de justice, chez son avocat, ramenant souvent le soir, en fiacre, des sacs, des paquets et des bouteilles et organisait chez lui, dans une chambre sale au plafond s'affaissant et au plancher tordu, de bruyants festins, y conviant les étudiants, les couturières, tous ceux qui voulaient se remplir la panse et boire un petit coup. Lui, L'Alezan, il ne buvait que du rhum, boisson qui laissait sur les nappes, les vêtements et même par terre des taches d'un roux foncé impossibles à faire partir. Ayant bien bu, il se mettait à hurler :

« Vous êtes mes oiseaux chéris ! Je vous aime – vous êtes des gens honnêtes ! Et moi, je suis un méchant scélérat et un cro-crocodile, je veux ruiner mes parents, et je les ruinerai ! Ma parole ! Je veux bien mourir si... »

Les yeux de L'Alezan clignaient d'un air plaintif, son visage stupide et tout en pommettes était baigné de larmes d'ivrogne qu'il essuyait de sa main pour les étaler ensuite sur ses genoux – son pantalon bouffant était toujours couvert de taches graisseuses.

« Comment vivez-vous ? criait-il. La faim, le froid, les mauvais vêtements, serait-ce donc une loi ? Que peut-on apprendre en vivant dans de telles conditions ? Ah, si le Souverain savait comment vous vivez... »

Et, sortant de sa poche une liasse de billets de différentes couleurs²⁰, il les offrait :

« Qui a besoin d'argent ? Prenez, les amis ! »

Les choristes et les couturières arrachaient avidement les billets de sa main velue, il riait aux éclats en disant :

« Mais ce n'est pas pour vous ! C'est pour les étudiants. »

Or les étudiants ne prenaient pas l'argent.

« Au diable l'argent ! » criait rageusement le fils du pelletier.

Une fois, cependant, ivre, il apporta lui-même à Pletniev une liasse de billets de dix roubles chiffonnés et roulés en boule compacte, et dit en les lançant sur la table :

« Tenez, si vous en avez besoin... Moi, je n'en ai pas besoin... »

Il s'étendit sur notre couchette et se mit à rugir et à sangloter si fort que nous dûmes l'asperger d'eau et lui en faire boire. Quand il se fut endormi, Pletniev tenta de défroisser les billets, ce qui s'avéra impossible : ils étaient si fortement serrés qu'il fallut les humecter d'eau pour arriver à les séparer.

Dans la pièce sale et enfumée, dont les fenêtres donnent sur le mur de pierres de la maison voisine, on est à l'étroit, on étouffe, c'est bruyant et cauchemardesque. L'Alezan braille plus fort que les autres. Je lui demande :

« Pourquoi restez-vous ici, au lieu d'aller à l'hôtel ?

— Mon cher, c'est pour mon âme ! Avec vous, c'est plus chaleureux... »

Le fils du pelletier approuve :

« C'est bien vrai, L'Alezan ! Pareil pour moi. un autre endroit me serait fatal... »

L'Alezan demande à Pletniev :

« Joue quelque chose ! Chante... »

Le gousli posé sur ses genoux, Gouri chante :

Lève-toi donc, lève-toi, beau soleil²¹...

Sa voix est douce et vous pénètre l'âme.

Le silence s'est fait dans la pièce, tous écoutent pensivement les paroles plaintives et le léger son des cordes.

« C'est beau, sapristi ! » beugle le malheureux consolateur de marchande.

Au milieu des étranges habitants de la vieille bâtisse, Gouri Pletniev, doué de cette forme de sagesse qu'est la gaieté, tenait le rôle du bon génie des contes enchantés. Son âme, parée des couleurs vives de la jeunesse, éclairait l'existence d'autrui au moyen des feux d'artifice de ses bonnes plaisanteries, de ses belles chansons, de sa façon spirituelle de railler les us et coutumes des gens et de ses

propos hardis sur la fausseté grossière de la vie. Il venait d'avoir vingt ans, il avait l'air d'un adolescent, mais tout le monde, dans la maison, le regardait comme un homme de bon conseil, en cas de difficulté, et toujours en état d'apporter son aide. Les gens bien l'aimaient, les autres le craignaient, et même le vieil agent de police, Nikiforytch²², saluait toujours Gouri en lui faisant un sourire de renard.

La cour de la *Maroussovka*, on y entrait comme dans un moulin, elle était en pente et reliait deux rues : la rue de la Poissonnerie et la rue de la Vieille Poterie ; dans un recoin de cette dernière, non loin de la porte cochère de notre bâtisse, se serrait la guérite confortable de Nikiforytch.

C'était le sergent de ville gradé de notre quartier : ce vieillard grand et sec, couvert de médailles, avait un visage intelligent, un sourire aimable et des yeux pleins de ruse.

Il suivait très attentivement la bruyante colonie des gens passés ou à venir ; plusieurs fois par jour, sa silhouette strictement taillée se montrait dans la cour ; il y déambulait sans hâte et observait les fenêtres des logements avec l'œil d'un gardien de zoo surveillant les cages des animaux. À l'hiver, on avait arrêté dans l'un des appartements l'officier manchot Smirnov et le soldat Mouratov, tous deux chevaliers de la Croix de Saint-Georges, qui avaient participé à l'expédition de Skobelev²³ au Turkménistan ; on les arrêta _ ainsi que Zobnine, Ovsiankine, Grigoriev, Krylov et un autre encore – pour avoir essayé de monter une imprimerie clandestine : dans ce but, Mouratov et Smirnov étaient venus en plein jour, un dimanche, voler des caractères typographiques à l'imprimerie Klioutchnikov²⁴, dans une rue fort animée de la ville. On les pinça sur le fait. Et une nuit, à la *Maroussovka*, les gendarmes vinrent arrêter un habitant long et maussade que j'appelais *Le Clocher errant*. Au matin, l'ayant appris, Gouri ébouriffa ses cheveux d'un air inquiet, et me dit :

« Maximytch, par les trente-sept diables, file, mon vieux, et tout de suite... »

M'ayant expliqué où je devais filer, il ajouta :

« Attention, sois prudent ! Il peut y avoir des mouchards, là-bas... »

Cette mission secrète me fit un plaisir extrême, et je volai jusqu'au faubourg de l'Amirauté avec la rapidité d'un martinet. Là, dans le sombre atelier d'un chaudronnier, je vis un jeune gars frisé aux yeux d'un bleu extraordinaire ; il étamait une casserole, mais il n'avait pas l'air d'un ouvrier. Et dans un coin, près d'un étau, frottant un robinet, s'affairait un petit vieux, une petite courroie passée dans ses cheveux blancs.

Je demandai au chaudronnier :

« Y aurait-il du travail, chez vous ? »

Le petit vieux me répondit sévèrement :

« Nous en avons, mais pas pour toi ! »

Le jeune gars, m'ayant rapidement jeté un coup d'œil, se repencha sur sa casserole. Je lui donnai un petit coup de pied, et il me fixa avec surprise et colère de ses yeux bleus, en tenant sa casserole comme s'il s'apprêtait à me la lancer dessus. Mais, me voyant lui faire un clin d'œil, il me dit calmement :

« Va, va... »

Avec un nouveau clin d'œil, je franchis la porte et m'arrêtai une fois dans la rue ; le frisé sortit à son tour en s'étirant et me regarda fixement sans rien dire, en allumant une cigarette.

« Vous êtes Tikhon ? »

— Ben oui !

— Piotr a été arrêté. »

Il se renfrogna, la mine sévère, me sondant du regard.

« Quel Piotr ?

— Un gars tout en longueur, l'air d'un diacre.

— Et puis ?

— C'est tout.

— Et en quoi ça me regarde, Piotr, le diacre et tout ça ? »

Cette question du chaudronnier, par sa nature, acheva de me convaincre que ce n'était pas un ouvrier. Je rentrai en courant, fier d'avoir su accomplir ma mission. Telle fut ma première participation aux activités « clandestines ».

Gouri Pletniev y touchait de près, mais lorsque je lui demandai de m'introduire dans ce cercle d'activités, il me répondit :

« C'est trop tôt pour toi, mon vieux ! Toi, étudie... »

Lévréinov me fit faire la connaissance d'un mystérieux personnage. Cette rencontre fut rendue compliquée par des précautions qui me donnèrent le pressentiment de quelque chose d'extrêmement sérieux. Lévréinov me conduisit en-dehors de la ville, dans la plaine d'Arsk²⁵, m'avertissant en chemin que la rencontre exigeait de ma part la plus grande prudence, il fallait qu'elle demeurât secrète. Puis, me montrant de loin une petite silhouette grise qui marchait lentement dans le champ désert, Lévréinov regarda aux alentours et me dit à voix basse :

« C'est lui ! Suivez-le et, quand il s'arrêtera, approchez-vous et dites-lui : "Je suis de passage..." »

Le mystère est toujours plaisant, mais, ici, cela me parut ridicule : dans la lumière vive d'une chaude journée, un homme solitaire se balançait dans un champ comme un brin d'herbe gris, rien de plus. L'ayant rattrapé au portail du cimetière, j'eus devant moi un jeune homme au visage petit et tout sec, avec des yeux ronds d'oiseau et un regard sévère. Il portait un manteau gris de lycéen dont les boutons clairs avaient été décousus et remplacés par des noirs, en os²⁶, une casquette usée sur laquelle se voyait encore la trace de l'écusson ; il y avait en lui, de façon générale, quelque chose de prématurément déplumé, comme s'il s'était hâté de donner de lui une apparence d'homme très mûr.

Nous étions assis au milieu des tombes, à l'ombre de buissons épais. L'homme parlait d'une voix sèche, affairée, et toute sa personne ne déplut absolument. M'ayant sévèrement demandé ce que je lisais, il me proposa de participer au petit cercle qu'il avait organisé, je donnai mon accord et nous nous séparâmes – lui s'en allant le premier, en balayant d'un regard précautionneux le terrain désert autour de lui.

Dans le petit cercle, qui comprenait trois ou quatre jeunes gens en dehors de moi, j'étais le plus jeune, et je n'étais pas du tout préparé à l'étude du livre de J. S. Mill commenté par Tchernichevski²⁷. Nous nous réunissions chez Milovski, un élève de l'école d'instituteurs qui écrivit par la suite des récits sous le pseudonyme d'Eléonski²⁸ et qui, après avoir écrit cinq volumes, se suicida : combien ai-je rencontré de gens qui ont d'eux-mêmes quitté la vie !

C'était un homme taciturne, à la pensée manquant d'assurance et à la parole prudente. Il habitait au sous-sol d'une maison sale et travaillait comme menuisier « pour l'équilibre de son âme et de son corps ». Je m'ennuyais avec lui. La lecture

du livre de Mill ne me captivait pas, j'eus vite le sentiment de posséder déjà les principes de l'économie politique, je les avais assimilés sans intermédiaire²⁹, ils étaient écrit sur ma peau, et il me paraissait inutile de rédiger un fort livre bourré de termes compliqués à propos de ce qui est parfaitement clair aux yeux de qui use ses forces pour le bien-être et le confort d'un étranger. Au prix de gros efforts, je restais deux ou trois heures dans ce trou saturé d'une odeur de colle, à regarder les cloportes ramper le long de la cloison sale.

Un jour, notre exégète du dogme fut en retard, et, pensant qu'il ne viendrait plus, nous organisâmes un petit festin, en achetant une bouteille de vodka, du pain et des concombres³⁰. Soudain, les pied gris de notre enseignant passèrent rapidement devant la fenêtre ; nous eûmes à peine le temps de cacher la vodka sous la table qu'il était déjà parmi nous, et l'interprétation des sagaces conclusions de Tchernichevski commença. Nous étions tous assis, figés comme des statues, attendant avec effroi que l'un de nous renverse la bouteille avec sa jambe. Ce fut notre précepteur qui la fit tomber ; ayant jeté un coup d'œil sous la table, il ne dit mot. Oh, comme nous aurions préféré qu'il nous engueule vertement !

Son silence, son visage sévère et ses yeux offensés et mi-clos me causèrent une gêne affreuse. Regardant par en-dessous les visages empourprés de honte de mes camarades, je me sentais criminel, en face de notre mentor, que je plaignais de tout mon cœur, bien que la vodka n'eût pas été achetée à mon initiative.

Ces séances de lecture m'ennuyaient, j'avais envie d'aller au faubourg tatar, quartier où des gens débonnaires et affables mènent une existence particulière et fort honnête ; ils massacrent la langue russe de façon bien amusante ; le soir, du haut des minarets, la voix étrange des muezzins les appellent à la mosquée. Il me semblait que toute la vie des Tatars était autrement bâtie, d'une façon que j'ignorais, et qu'elle différait de celle qui m'était désagréablement familière.

La musique d'une vie laborieuse m'attirait du côté de la Volga ; jusqu'à ce jour, cette musique enivre mon cœur ; je me souviens bien du jour où j'ai pour la première fois ressenti la poésie héroïque du labeur.

Aux environs de Kazan, une grande péniche chargée de marchandises de Perse s'était échouée sur une pierre en faisant une brèche dans son fond ; un artel³¹ de débardeurs m'embaucha pour la décharger. Nous étions en septembre, un vent d'amont soufflait, le fleuve gris était agité de grosses vagues bondissantes que le vent écrêtait rageusement, aspergeant tout d'une pluie froide. La cinquantaine d'hommes de l'artel s'était installée avec morosité sur le pont d'une péniche vide, en se couvrant de bâches et de grosses toiles ; un petit remorqueur à vapeur s'essouffait à tirer la péniche, en jetant dans la pluie des gerbes d'étincelles rouges.

Le soir tombait. Un ciel de plomb humide, s'assombrissant, s'abaissait sur le fleuve. Les débardeurs pestaient et juraient, maudissant la pluie, le vent, la vie, ils se traînaient sur le pont en s'efforçant de se protéger du froid et de l'humidité. J'avais l'impression que ces gens à moitié endormis n'étaient pas aptes au travail et ne sauveraient pas la cargaison en péril.

Vers minuit, nous arrivâmes au haut-fond, nous amarrâmes les deux péniches bord à bord ; le staroste³² de l'artel, un petit vieux venimeux, un grêlé roublard et débitant des obscénités, avec des yeux et un nez de milan, arrachant de son crâne chauve sa casquette trempée, cria d'une voix haut perchée de femme :

« On fait la prière, les gars ! »

Dans l'obscurité, sur le pont de la péniche, les débardeurs formèrent une masse noire et se mirent à grogner comme des ours, cependant que le staroste, ayant fini de prier le premier, glapissait :

« Les lanternes ! Eh bien, mes gaillards, montrons un peu notre façon de travailler ! Honnêtement, les enfants ! À la grâce de Dieu, c'est parti ! »

Et ces lourdauds paresseux et tout mouillés commencèrent à « montrer leur façon de travailler ». Ils se ruèrent, comme dans un assaut, sur le pont et dans les cales de la péniche en train de sombrer, en poussant de grands cris, en rugissant et en lâchant toutes sortes de drôleries. Tout autour de moi, volaient comme autant d'oreillers de plumes les sacs de riz, les ballots de raisin sec, les cuirs, les peaux d'astrakan, et des silhouettes trapues couraient partout, s'encourageant les unes les autres d'un hurlement, d'un sifflement ou d'une forte invective. Il était dur de croire que c'étaient ces mêmes gens moroses qui venaient de se plaindre de la pluie, du froid et de la vie, qui travaillaient à présent si gaiement, si aisément et si adroitement. La pluie se fit plus drue, plus froide, le vent se renforça, arrachant les chemises, en rabattant des pans sur les têtes et en découvrant des ventres. Dans les ténèbres humides, à la faible lueur de six lanternes, se démenaient des gens aux silhouettes sombres, frappant sourdement des pieds les ponts des barges. Ils travaillaient comme s'ils étaient affamés de travail, comme s'ils attendaient depuis longtemps le plaisir de se lancer de l'un à l'autre des sacs de quatre pouds³³, et de courir avec des ballots sur le dos. Ils travaillaient comme si c'était un jeu, avec la joyeuse fougue des enfants, avec ce plaisir enivrant de l'action que seul dépasse en douceur l'étreinte d'une femme.

Un grand barbu en *poddiovka*³⁴, trempé, glissant, qui devait être le propriétaire de la cargaison ou son homme de confiance, brailla soudain, tout excité :

« J'offre un seau³⁵, mes gaillards ! Va pour deux, tas de brigands ! Allez ! »

Dans l'obscurité, des voix profondes hurlèrent de tous côtés :

« Trois seaux !

— Va pour trois ! Mais au boulot ! »

Et le tourbillon laborieux reprit, encore plus intense.

Moi aussi, j'attrapais des sacs, j'en traînais, j'en lançais, me remettait à courir et à en attraper, j'avais l'impression d'être pris dans une danse frénétique faisant tout tourner autour de moi, et d'y participer, il me semblait que ces gens pouvaient travailler avec autant de cœur et de gaieté sans prendre le temps de se reposer, sans s'épargner, pendant des mois, des années, qu'ils pouvaient se cramponner aux clochers et aux minarets de la ville pour les arracher de leur place et les amener où bon leur semblerait.

Je vécus cette nuit avec un plaisir jamais éprouvé jusqu'alors, l'âme illuminée par le désir de connaître toute ma vie cet enthousiasme un peu fou pour l'activité. Les vagues dansaient au-delà des bords des péniches, la pluie cinglait les ponts, le vent sifflait au-dessus du fleuve, dans l'obscurité grise de l'aube se précipitaient des gens à demi nus, mouillés, infatigables, criant, riant, admirant leur propre force et leur labeur. Alors, le vent déchira la lourde masse des nuages, et, sur une tache claire de ciel bleu se dessina un rayon de soleil rosâtre – qui fut accueilli par un rugissement amical de joyeux fauves secouant leur toison mouillée, sur leurs gentilles gueules. On avait envie d'étreindre et d'embrasser ces fauves à deux

pattes, travaillant avec tant d'intelligence et d'adresse, avec tant d'entrain et d'abnégation.

Rien ne semblait pouvoir résister à une force d'une telle intensité, si gaiement déchaînée, qu'elle était capable d'accomplir des miracles, de couvrir en une nuit la terre entière de somptueux palais et de belles villes, comme en parlent les contes prophétiques. ayant observé une minute ou deux le labeur humain, le rayon de soleil ne put vaincre la masse des nuages et s'y noya comme un enfant dans la mer, tandis que la pluie tournait à l'averse.

« La pause ! » cria une voix, mais on lui répondit avec fureur :

« On va t'en fiche, de la pause ! »

Et, jusqu'à deux heures de l'après-midi, tant que la totalité de la marchandise ne fut pas chargée sur l'autre péniche, ces gens à moitié nus travaillèrent sans répit, sous une pluie battante et par un vent coupant, me faisant comprendre avec vénération de quelles puissantes forces est riche la terre des hommes.

Nous passâmes ensuite sur le remorqueur, pour nous y endormir tous comme des gens ivres ; à notre arrivée à Kazan, nous nous répandîmes sur le sable de la rive en un torrent boueux, avant de prendre le chemin du cabaret pour y boire les trois seaux de vodka.

Là, le voleur Bachkine s'approcha de moi, m'examina et me demanda :

« Qu'est-ce qu'ils ont fait de toi ? »

Je lui racontai avec enthousiasme le labeur accompli ; m'ayant écouté, il poussa un soupir et me dit d'un ton méprisant :

« Tu es un imbécile. Pire, tu es un idiot ! »

En sifflotant, son corps frétilant comme un poisson, il se fraya un chemin en nageant entre les tables étroitement serrées, où les débardeurs festoyaient bruyamment, tandis que dans un coin, quelqu'un entonnait d'une voix de ténor une chanson égrillarde :

Ah, c'est la nuit que se passa l'affaire

Une dame alla au jardin prendre l'air...

Une dizaine de voix beuglèrent de façon assourdissante, les mains tapant sur les tables :

Le veilleur surveille la cité,

Et il voit une dame couchée...

De gros rires, des sifflements, et un tonnerre de paroles qui sont sûrement, pour leur cynisme désespéré, sans égales sur terre.

Notes

1. Rappelons que le narrateur a vécu des années – entre deux séjours sur des vapeurs naviguant sur la Volga, où il était plongeur – chez son patron dessinateur, fils de la sœur (acariâtre) de sa grand-mère chérie. Voir : <https://blogs.mediapart.fr/m-tessier/blog/051225/les-emois-et-les-desarrois-du-jeune-gorki>

2. Grand savant russe du XVIII^e siècle, d'origine humble : https://fr.wikipedia.org/wiki/Mikha%C3%AFI_Lomonossov
3. Kazan est située sur la rive gauche de la Volga, et elle est proche du Tatarstan : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Kazan>
4. Sortes de raviolis.
5. Il y avait songé au tome 2, en passant par Astrakhan, où son père avait travaillé avant sa mort.
6. Plus de seize kilos !
7. https://fr.wikipedia.org/wiki/Bret_Harte
8. Pour Maximovitch, fils de Maxime. Le père de Gorki s'appelait vraiment Maxime. dans le texte, *ytch* est mis entre parenthèses.
9. On constate – c'était visible dès le tome II — à quel point le jeune Gorki a éveillé la sympathie protectrice d'hommes et de femmes très divers.
10. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Sviajsk>
11. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Khiva> <https://fr.wikipedia.org/wiki/Boukhara> , villes en Ouzbékistan.
12. Lequel règne depuis trois ans, depuis que les *narodniki* ont fait sauter son père, Alexandre II...
13. Affluent gauche de la Volga.
14. Sorte de jeu de quilles.
15. Le terme russe est un pluriel : les cordes... <https://fr.wikipedia.org/wiki/Gousli> C'est une sorte d'épinette.
16. À l'époque, il semble que ce nom ait désigné par extension tout un *quartier* mal famé de Kazan. Nouvelle inspiration (après certains épisodes rapportés dans le tome II) pour la future pièce *Les Bas-fonds*.
17. Рыбнорядская улица, rue des étals de poissons...
18. La livre russe (*fount*) faisait un peu plus de 450g.
19. Forme caressante du prénom Gouri, qui vient de l'hébreu et signifie : lionceau.
20. La couleur du billet indiquait sa valeur.
21. Chanson populaire, reprise dans une poésie de K. Balmont.
22. Pour Nikiforovitch, fils de Nikifor (Nicéphore). Ce simple patronyme marque une familiarité avec le personnage.
23. Expédition Ahal-Tekin : voir https://fr.wikipedia.org/wiki/Mikha%C3%AFI_Skobelev
24. Riche marchand de Kazan, à la tête de la municipalité. Son imprimerie avait été ouverte en août 1881, éditant des livres, des brochures, des journaux et des textes officiels.
25. https://fr.wikipedia.org/wiki/Plaine_d'Arsk
26. En corne ou en os peint, sans doute...
27. Nikolaï Tchernychevski (1828-1889), auteur du célèbre livre (dont Lénine reprit le titre) *Que faire ?*, et qui avait commenté en 1860 l'ouvrage de John Stuart Mill, *Principes d'économie politique*.
28. Sergueï Eléonski, pseudonyme de Sergueï Milovski (1861-1911), qui semble plutôt avoir été élève du grand séminaire de Kazan.
29. Allusion aux différents métiers déjà exercés par le narrateur, racontés tout au long du tome II, *En gagnant mon pain*.
30. Ce sont en fait de gros cornichons en saumure.
31. Coopérative de travail en Russie.
32. Le doyen de la coopérative, faisant fonction de chef.
33. Plus de soixante kilos, voir la note 6.
34. Pardessus plissé à la taille.
35. De vodka. Le seau faisait un peu plus de douze litres.

II

Quelqu'un me fit faire la connaissance d'Andreï Derenkov, propriétaire d'une petite épicerie cachée au fond d'une pauvre ruelle étroite, au-dessus d'un ravin encombré de détritux.

Derenkov, petit bonhomme invalide d'un bras, au bon visage, à la barbiche claire et aux yeux spirituels, possédait la meilleure bibliothèque de livres rares et d'ouvrages interdits en ville ; ils étaient utilisés par les étudiants des nombreux établissements d'enseignement de Kazan, ainsi que par des militants de diverses tendances révolutionnaires.

La boutique de Derenkov se trouvait dans une annexe basse de la maison d'un changeur membre des Scoptes¹ ; la porte du fond de la boutique menait à une vaste pièce chichement éclairée par une fenêtre donnant sur cour, suivie d'une cuisine exigüe ; dans son prolongement, dans un couloir sombre séparant l'annexe du corps de la maison, se cachait un réduit abritant la perfide bibliothèque. Une partie des ouvrages étaient recopiés à la plume sur des cahiers épais : c'était le cas des *Lettres historiques* de Lavrov², du *Que faire ?* de Tchernichevski³, quelques articles de Pissarev⁴, les brochures *Le tsar-famine*⁵ et *Une astucieuse mécanique*⁶ – tous ces manuscrits, maintes fois lus, étaient en mauvais état.

La première fois que je pénétrai dans la boutique, Derenkov, occupé avec des clients, m'indiqua de la tête la porte du fond ; j'entrai dans la pièce et vis dans l'obscurité un petit vieux agenouillé dans un coin, priant en s'attendrissant : il ressemblait au portrait de Séraphin de Sarov⁷. En le regardant, je ressentis une discordance, une contradiction.

On m'avait dit que Derenkov était un *narodnik*⁸ ; selon mes conceptions, un *narodnik* était un révolutionnaire, et un révolutionnaire ne devait pas être croyant, le petit vieux dévot me semblait donc de trop dans cette maison.

Ayant fini de prier, celui-ci lissa soigneusement ses cheveux blancs et sa barbe de la même couleur, m'accorda de l'attention et dit :

« Je suis le père d'Andreï. Et vous ? Ah ouii ? Je vous prenais pour un étudiant ayant changé de tenue.

— Pourquoi un étudiant se déguiserait-il ? demandai-je.

— En effet, répliqua doucement le vieillard. Quelle que soit votre tenue, Dieu vous reconnaîtra ! »

Il s'en alla dans la cuisine tandis que je devenais pensif, assis près de la fenêtre ; soudain retentit une exclamation :

« Voilà comme il est ! »

Une jeune fille se tenait près du montant de la porte de la cuisine ; elle était vêtue de blanc, ses cheveux blonds étaient coupés court, ses yeux bleus illuminaient d'un sourire sa figure pâle. Elle ressemblait beaucoup aux anges des oléographies⁹ bon marché.

« Qu'est-ce qui vous fait peur ? Serais-je si effrayante ? » fit-elle d'une voix grêle et tremblante, et elle s'approcha lentement et prudemment de moi en se retenant au mur, tout à fait comme si elle ne marchait pas sur un sol stable, mais sur une corde vacillante tendue dans les airs. Cette incapacité à marcher faisait d'elle encore davantage une créature d'un autre monde. Elle tressaillait de tout son corps, comme si des aiguilles s'enfonçaient dans ses pieds, tandis que le mur brûlait ses mains potelées comme celles d'un enfant. Et ses doigts étaient étrangement immobiles.

Je me tenais devant elle sans rien dire, ressentant un étrange désarroi et une vive pitié. Tout était bien inhabituel, dans cette pièce sombre !

La jeune fille s'assit sur une chaise avec beaucoup de circonspection, comme si elle s'attendait à ce que la chaise se dérobat sous elle. Elle me raconta, avec une simplicité que personne ne montre, qu'elle remarquait depuis seulement quatre jours, et qu'elle venait de passer près de trois mois couchée : elle avait perdu l'usage de ses bras et de ses jambes.

« C'est une sorte de maladie nerveuse », me dit-elle avec un sourire.

Je me rappelle avoir souhaité une autre explication ; une maladie nerveuse, c'était trop simple, pour une telle jeune fille et dans une telle pièce bizarre, où toutes les choses se serraient timidement contre les murs, tandis que dans un coin, devant les icônes, la lueur de la veilleuse luisait trop vivement et que, sur la nappe blanche d'une grande table de salle à manger, l'ombre de ses chaînettes de cuivre s'étirait sans raison.

« On m'a beaucoup parlé de vous, alors j'ai voulu voir de quoi vous aviez l'air », l'entendis-je dire de sa voix menue d'enfant.

Cette jeune fille me dévisageait d'une façon un peu insupportable, le regard pénétrant de ses yeux bleus semblait me déchiffrer. Je ne savais pas causer avec une telle jeune fille, je n'en étais pas capable. Je me taisais, tout en regardant les portraits de Herzen¹⁰, de Darwin, de Garibaldi.

Un adolescent du même âge que moi, un gars blondasse aux yeux effrontés, surgit de la boutique et disparut dans la cuisine en criant d'une voix en train de muer :

« Pourquoi es-tu sortie, Maria ? »

— C'est mon petit frère, Alexeï, dit la jeune fille. Moi, j'étudie à l'école de sages-femmes, seulement, je suis tombée malade. Qu'avez-vous à ne rien dire ? vous êtes timide ? »

Andreï Derenkov se montra, son bras invalide fourré sur sa poitrine ; en silence, il caressa les cheveux souples de sa sœur, en les ébouriffant, et se mit à me demander quel travail je cherchais.

Apparut ensuite une jeune et svelte rouquine aux cheveux bouclés et aux yeux verts, qui me regarda d'un air sévère et, prenant le bras de la jeune fille pâle, l'emmena avec elle en disant :

« En voilà assez, Maria ! »

Ce prénom seyait mal à la jeune fille, il était trop rude pour elle.

Je m'en allai aussi, étrangement ému, mais le surlendemain, le soir, je me retrouvai assis dans cette même pièce, tâchant de comprendre quelle vie on y menait : on y vivait de façon bizarre.

Le gentil, le doux vieillard Stepane Ivanovitch, si pâle qu'il en était presque transparent, était assis dans un coin et regardait les gens depuis cet endroit, en remuant ses lèvres sombres, et en souriant doucement, comme pour demander :

« Ne me touchez pas ! »

Il était habité par une terreur de lièvre, par le pressentiment inquiet du malheur : je le voyais clairement.

L'invalides Andreï, vêtu d'un veston gris taché sur le devant d'huile et de farine qui formaient une croûte dure comme du bois, déambulait dans la pièce d'une démarche de crabe, avec un sourire d'excuse, comme un gamin à qui l'on vient tout juste de pardonner quelque polissonnerie. C'était Alexeï, un gars grossier et paresseux, qui l'aidait pour le commerce. Le troisième frère, Ivan, étudiait dans une école d'instituteurs et, y étant interne, rentrait à la maison seulement le dimanche ; c'était un homme de petite taille, proprement habillé, bien peigné, ayant l'air d'un vieux fonctionnaire. Maria, la malade, vivait au grenier et descendait rarement, et, lorsqu'elle arrivait, je ressentais une gêne comme si d'invisibles entraves me ligotaient.

Le ménage de la maison des Derenkov était tenu par la maîtresse du scapte propriétaire de la bâtisse attenante, femme très maigre au visage de matriochka et aux yeux sévères de nonne méchante. Sa fille, la rousse Nastia¹¹, tournicotait aussi dans le coin ; quand elle regardait les hommes de ses yeux verts, les narines de son nez pointu frémissaient.

Mais les véritables patrons, chez les Derenkov, étaient des gens étudiants à l'université, au grand séminaire ou à l'école vétérinaire : bruyante troupe vivant du souci du peuple russe, et occupée en permanence du devenir de la Russie. Toujours excités par les articles dans les journaux, et par les conclusions trouvées dans les livres qu'ils venaient de lire, ainsi que par les événements survenus en ville et à l'université, ils arrivaient dans la boutique de Derenkov depuis toutes les rues de Kazan, pour se livrer à des controverses furieuses ou chuchoter paisiblement dans les coins. Ils apportaient de gros livres et, le doigt fiché dans les pages de ces ouvrages, se criaient dessus, chacun soutenant la vérité à son goût.

Bien sûr, je comprenais mal ces débats, les vérités se dissimulaient pour moi dans l'abondance des paroles, comme de petites étoiles de graisse dans une soupe claire de pauvre. Certains étudiants me rappelaient les vieux exégètes sectaires des pays de la Volga, mais je voyais bien que j'avais devant moi des gens s'apprêtant à changer la vie en mieux, et, même si leur sincérité buvait un peu la tasse dans le torrent impétueux des mots, elle ne s'y noyait pas. Les problèmes qu'ils s'efforçaient de résoudre étaient clairs pour moi, et je me sentais personnellement concerné par la résolution de ces problèmes. Il me semblait souvent que les étudiants exprimaient tout haut mes pensées muettes, et je montrais presque de l'enthousiasme pour ces gens, comme un prisonnier auquel on promet la liberté.

Quant à eux, ils me regardaient comme un menuisier considère un morceau de bois à partir duquel on peut fabriquer un objet sortant de l'ordinaire.

« Une pépite ! » disait l'un pour me recommander à un autre, aussi fièrement que des gamins de rue se montrent une pièce de cuivre de cinq kopecks ramassée sur le pavé. Cela ne me plaisait pas de me faire appeler « pépite » et « fils du peuple » : je me sentais traité par la vie comme par une marâtre, et, à certains moments, j'éprouvais le poids de la force qui guidait le développement de

mon âme. Ainsi, ayant aperçu dans la vitrine d'une librairie un livre dont le titre était formé de mots que je ne connaissais pas, *Aphorismes et maximes*, je brûlai du désir de le lire, et demandai à un séminariste de me le procurer.

« Voyez-vous ça ! s'écria ironiquement le futur évêque, homme à la tête de nègre – les cheveux crépus, les lèvres épaisses, les dents fortes. Ce sont des balivernes, mon vieux. Lis donc ce qu'on te donne, et ne va pas fourrer ton nez dans ce qui n'est pas pour toi ! »

Son grossier ton de maître d'école me blessa vivement. J'achetai bien sûr le livre, en gagnant sur les débarcadères une partie de la somme, et en empruntant le reste à Andreï Derenkov. C'était le premier livre sérieux que j'achetais, je l'ai conservé jusqu'à ce jour.

De façon générale, on me traitait assez rudement : lorsque je lus *L'Alphabet des sciences sociales*¹², j'eus l'impression que l'auteur avait surestimé le rôle des tribus pastorales dans l'organisation de la vie culturelle, et méconnu celui des chasseurs, vagabonds pleins d'initiatives. Je fis part de mes doutes à un philologue, et celui-ci me parla une heure entière du « droit à la critique », en s'efforçant de donner à son visage de paysanne un air inspiré.

« Pour avoir le droit de critiquer, il faut croire en une vérité : en quoi croyez-vous ? » me demanda-t-il.

Il lisait même dans la rue : il marchait sur le trottoir, le nez enfoncé dans un livre, en bousculant les gens. Se roulant par terre dans un grenier, atteint du typhus, il criait :

« La morale doit unir en elle harmonieusement des éléments de liberté et de contrainte – harmonieusement, har-har-harm... »

Cet homme doux, toujours à moitié malade en raison d'une alimentation insuffisante, s'épuisant à rechercher avec entêtement une vérité solide, ne connaissait aucune joie, en dehors de la lecture ; et quand il lui semblait avoir réussi à concilier deux esprits forts, mais aux discours contraires, ses bons yeux sombres souriaient d'un bonheur enfantin. Dix ans après avoir vécu à Kazan, je le retrouvai à Kharkov¹³, il avait passé cinq ans à Kem¹⁴, en déportation, et étudiait de nouveau à l'université. Il me parut vivre en pleine fourmilière d'idées contradictoires ; se mourant de tuberculose, il tentait de réconcilier Nietzsche avec Marx, crachait du sang et disait d'une voix rauque, en attrapant mes mains de ses doigts froids et poisseux :

« Sans synthèse, impossible de vivre ! »

Il mourut en allant à l'université, dans un wagon de tramway.

De tels grands martyrs de la raison, j'en ai connu plus d'un : leur souvenir est pour moi une chose sacrée.

Une vingtaine de gens semblables se réunissait chez Derenkov : parmi eux, il se trouvait même un Japonais, Panteleïmon Sato, élève du grand séminaire. On voyait parfois là-bas un homme de haute taille, à la poitrine large, avec une grande barbe fournie et en éventail, et la tête rasée à la tatare. Il paraissait serré dans un caftan court, fermé jusque sous le menton par des crochets. Il avait l'habitude de s'asseoir dans un coin, fumant une courte pipe et regardant tout le monde de ses yeux gris déchiffrant tranquillement les gens. Son regard se posait souvent sur ma figure, il me regardait fixement, et je me sentais soupesé en esprit par cet homme grave qui, pour une raison inconnue, me faisait peur. Le voir demeurer silencieux m'étonnait ; autour de nous, tout le monde parlait fort, abondamment, avec

assurance, et, bien sûr, plus les mots étaient tranchants, plus ils me plaisaient ; il me fallut énormément de temps pour comprendre à quel point, souvent, ce sont des pensées misérables et hypocrites qui se cachent derrière les paroles tranchantes. À quoi songeait ce preux barbu et taciturne ?

On l'appelait l'Ukrainien¹⁵, et personne, je crois, en dehors d'Andreï, ne connaissait son nom¹⁶. Je sus bientôt qu'il était depuis peu rentré de déportation, après avoir passé dix ans dans la province de Iakoutsk¹⁷. Cela renforça mon intérêt pour lui, sans m'inspirer la hardiesse de faire sa connaissance. Je n'étais pas timide, pourtant, ni réservé, je souffrais au contraire d'une sorte de curiosité inquiète, de l'avidité de tout connaître, et ce au plus vite. Cette qualité m'a pendant toute ma vie empêché de me consacrer à une seule chose.

Quand on parlait du peuple, je sentais avec étonnement et incrédulité vis-à-vis de moi-même que je ne pouvais pas penser la même chose que ces gens. Pour eux, le peuple apparaissait comme l'incarnation de la sagesse, de la beauté spirituelle et de la bonté, une entité d'une seule pièce et quasiment divine, le réceptacle des débuts de toute la beauté, de toute la justice et de tout le sublime. Ce peuple-là, je ne le connaissais pas. J'avais vu des charpentiers, des débardeurs, des maçons, je connaissais Iakov, Ossip, Grigori¹⁸, mais on évoquait ici l'unité consubstantielle du peuple et l'on se mettait en-dessous de lui, et sous la dépendance de sa volonté. Or il me semblait à moi que c'étaient précisément ces gens qui incarnaient la beauté et la force de la pensée, que la généreuse aspiration humaine à la vie, à sa reconstruction suivant les nouveaux canons de l'humanité était concentrée en eux, et brûlait en eux.

Je n'avais justement pas rencontré d'humanité chez les petits bouts d'homme parmi lesquels j'avais vécu jusqu'alors, tandis qu'elle résonnait ici dans chaque parole, et brûlait dans chaque regard.

Ces discours des adorateurs du peuple me tombaient dessus telle une pluie rafraîchissante, et la littérature naïve parlant de la sombre vie dans les campagnes et du moujik-martyr me fut d'un grand secours. Je sentis que c'était seulement dans un amour fort, passionné pour l'homme que l'on pouvait puiser la force nécessaire pour trouver et comprendre le sens de la vie. Je cessai de penser à moi, et me mis à prêter plus d'attention aux gens.

Andreï Derenkov me confia que les modestes bénéfices de son commerce étaient entièrement consacrés à aider les gens croyant que le bonheur du peuple passait avant tout le reste. Il s'agitait parmi eux comme un sacristain animé d'une foi sincère lors de la messe d'un évêque, sans cacher son enthousiasme pour la vive sagesse des grands lecteurs ; avec un sourire heureux, son bras invalide fourré sur sa poitrine, tirant en tout sens, de son autre main, sa petite barbe douce, il me demandait :

« C'est bien ? Comment donc ! »

Et lorsque le vétérinaire Lavrov, dont la voix étrange rappelait le cacardement d'une oie, émettait des objections d'hérétique contre les *narodniki*, Derenkov, les yeux clos d'effroi, murmurait :

« Quel semeur de discorde ! »

Son comportement à l'égard des *narodniki* était du même ordre que le mien, mais l'attitude de la gent estudiantine vis-à-vis de Derenkov me semblait grossière, c'était l'attitude dédaigneuse des messieurs pour l'ouvrier ou pour le garçon de cabaret. Il ne s'en rendait pas compte. Souvent, ayant accompagné ses hôtes, il

me laissait passer la nuit chez lui, nous rangions la pièce, puis, étendus sur des bouts de feutre par terre, nous chuchotions amicalement dans l'obscurité à peine trouée par la lueur de la veilleuse. avec la joie tranquille du croyant, il me disait :

« Des centaines, des milliers de braves gens comme eux vont s'amasser, occuper tous les postes en vue en Russie, et ils vont y changer la vie d'un seul coup ! »

Il était d'une dizaine d'années mon aîné, et je voyais que la rousse Nastia lui plaisait beaucoup, il s'efforçait d'éviter ses yeux provocants, devant les gens il s'adressait à elle d'une voix un peu sèche de patron, sur un ton de commandement, mais il la suivait d'un regard languissant, et quand il parlait en tête à tête avec elle, il souriait d'un air timide et embarrassé, en tirant sur sa petite barbe.

Sa petite sœur suivait également de son coin les batailles verbales ; son visage enfantin se gonflait de façon comique sous l'effort de l'attention, ses yeux s'ouvraient tout grand, et lorsque des mots particulièrement tranchants étaient prononcés, elle soupirait bruyamment, comme si elle avait reçu sur elle de l'eau glacée. Un étudiant en médecine aux cheveux roux tournait autour d'elle avec l'importance d'un coq établi, en chuchotant à demi d'un air mystérieux et en fronçant les sourcils avec gravité. Tout cela était au plus haut point intéressant.

Mais survint l'automne, et il me devint impossible de vivre sans travail permanent. Entraîné par tout ce qui se passait autour de moi, je travaillais de moins en moins et mangeais le pain d'autrui, lequel est toujours dur à avaler. Il me fallait chercher une place pour l'hiver, et je la trouvai à la brioche de Vassili Semiéonov.

J'ai retracé cette période de ma vie dans les récits *Le Patron, Konovalov, Vingt-six et une*¹⁹ : période pénible ! Mais instructive.

Pénible physiquement, et encore plus moralement.

Lorsque je descendis au fournil en sous-sol, un « mur d'oubli » s'éleva entre moi et les gens qu'il m'était devenu indispensable de voir et d'écouter. Aucun d'entre eux ne venait me voir là-bas, et moi, travaillant quatorze heures par jour, je ne pouvais me rendre en semaine chez Derenkov ; le dimanche et les jours de fête, je dormais, ou encore je restais avec mes camarades de travail. Une partie d'entre eux me prit dès le début pour un pitre amusant, quelques-uns m'accueillirent avec l'amour naïf des enfants pour un homme sachant raconter d'intéressantes histoires. Dieu sait ce que je leur racontais, mais c'était bien sûr tout ce qui pouvait leur inspirer l'espoir de la possibilité d'une autre vie, moins pénible et plus sensée. Parfois, cela me réussissait, et, en voyant leurs visages gonflés s'illuminer d'une tristesse humaine, et leurs yeux étinceler de vexation et de colère, je me sentais en fête, et me disais fièrement que je *travaillais au sein du peuple*, que je *l'éclairais*.

Bien entendu, je ressentais plus fréquemment mon impuissance, l'insuffisance de mon savoir, mon incapacité à répondre même aux questions les plus simples de la vie quotidienne. Alors, je me sentais abandonné au fond d'une fosse obscure où les gens grouillaient comme des vers aveugles, aspirant seulement à oublier la réalité, et trouvant cet oubli dans les cabarets et dans les froides étreintes des prostituées.

Chaque mois, le jour de la paye, il était de règle d'aller rendre visite aux maisons closes²⁰ ; on rêvait tout haut de ce plaisir une bonne semaine avant – et ensuite, on se faisait longuement part des jouissances ressenties. Lors de ces

causeries, on se vantait avec cynisme de ses prouesses, on raillait les femmes avec cruauté, on en parlait en crachant de dégoût.

Mais, étrangement, derrière tout cela, il me semblait entendre du chagrin et de la honte. Je voyais que dans ces *maisons de réconfort*, où, pour un rouble on pouvait acheter une femme pour toute une nuit, mes camarades montraient de l'embarras, se sentaient fautifs – cela me semblait naturel. Mais certains d'entre eux se comportaient avec trop de désinvolture, avec une hardiesse que je devinais fausse et préméditée. Les relations entre les sexes m'intéressaient terriblement, et je suivais tout cela avec une acuité particulière. Les caresses des femmes m'étaient encore inconnues, ce qui me mettait dans une position désagréable : j'étais l'objet des railleries aussi bien des femmes que de mes camarades. Bientôt, ceux-ci cessèrent de me convier à les accompagner dans les *maisons de réconfort*, en me disant franchement :

« Ne viens pas avec nous, mon vieux.

— Pourquoi ?

— Parce que ! Tu nous gênes. »

Je m'accrochai avec ténacité à ces paroles, y sentant quelque chose d'important pour moi, mais n'obtins pas d'explication plus intelligible.

« Ah, toi, alors ! On te dit de ne pas venir ! C'est assommant, avec toi... »

Seul Artème me dit avec un sourire narquois :

« Avec toi, c'est un peu comme avec le pape, ou avec son propre père »

Les filles, au début, se moquaient de ma retenue, elles se virent ensuite à me demander d'un air vexé :

« On te dégoûte ? »

Une *jeune fille* de quarante ans bien en chair, la belle Polonaise Téréza Borouta, *l'économe* de la maison, dit en me regardant de ses yeux intelligents de chienne de race :

« Laissons-le, mes amies : il a sûrement une fiancée – hein ? Un tel gaillard, c'est obligé qu'il ne connaisse que sa fiancée, et rien d'autre ! »

Alcoolique, elle avait des accès d'ivrognerie durant lesquels elle devenait indescritiblement repoussante, mais quand elle était sobre, elle m'étonnait par son attitude réfléchie envers les gens et sa façon tranquille de chercher un sens à leurs actes.

« Les gens les plus incompréhensibles, ce sont à coup sûr les élèves du grand séminaire, oui, disait-elle un jour à mes camarades. Voilà comment ils traitent les filles : ils font enduire le plancher de savon, font mettre la fille nue à quatre pattes, les mains et les pieds sur des assiettes, et ils la poussent dans le derrière, pour voir si elle glissera loin. Avec une fille, puis avec une autre. Pour quoi faire ?

— Tu mens ! dis-je.

— Oh non ! » s'exclama Téréza sans s'offusquer, très tranquillement, et ce calme avait quelque chose d'écrasant.

« Tu l'as inventé !

— Comment une fille pourrait-elle inventer une chose pareille ? Serais-je folle, par hasard ? » demanda-t-elle, les yeux écarquillés.

Les gens prêtaient l'oreille à notre controverse avec une attention avide, cependant que Téréza continuait à évoquer les jeux de ses visiteurs du ton dépassionné de celle à qui une seule chose importait : comprendre la raison de ce comportement.

Les auditeurs crachaient de dégoût, lançaient de rudes invectives à l'adresse des étudiants, tandis que moi, voyant Téréza susciter l'animosité à l'encontre de ceux que je préférais, je disais que les étudiants aimaient le peuple et voulaient son bien.

« Ceux-là sont les étudiants de la rue de la Résurrection, des étudiants de l'université, des civils ; moi, je parle des séminaristes, ceux de la plaine d'Arsk²¹ ! Les élèves du séminaire, ce sont tous des orphelins, et un orphelin, c'est obligé, devient en grandissant un voleur ou un polisson, un homme mauvais, ça n'a pas d'attaches, un orphelin ! »

Les récits tranquilles de l'*économe* et les récriminations amères des filles contre les étudiants, les fonctionnaires et, en général, contre les « gens propres » provoquaient chez mes camarades non seulement de la répulsion et de l'hostilité, mais une sorte d'allégresse qu'ils exprimaient ainsi :

« Donc, les gens instruits sont pires que nous ! »

Il m'était pénible et amer d'entendre ces mots. Je voyais toute la fange de la ville affluer dans ces petites pièces sombres comme dans des fosses, pour bouillir au-dessus d'un brasier fumant et, saturée de haine méchante, refluer ensuite en ville. J'observais, dans ces sapes où l'instinct et l'ennui de la vie entassaient les hommes, d'absurdes paroles composer des chansons poignantes sur les inquiétudes et les affres de l'amour, et de monstrueuses légendes surgir au sujet de la vie des « gens instruits », et naître des comportements railleurs et hostiles à l'égard de ce que l'on ne comprend pas, et je voyais les *maisons de réconfort* devenir comme des universités d'où mes camarades ramenaient des savoirs hautement toxiques.

Je regardais les *filles de joie* traîner paresseusement les pieds sur les planchers sales, je voyais leurs corps flasques se trémousser de façon répugnante aux glapissements importuns d'un accordéon ou sous l'irritant crépitement des cordes d'un piano plus que fatigué, j'observais tout cela, et des pensées d'une anxiété encore confuse naissaient en moi. L'ennui suintait de tout cet entourage, empoisonnant l'âme du désir impuissant de partir.

Lorsque, au fournil, je commençais à raconter qu'il existait des gens qui cherchaient, de façon désintéressée, le chemin de la liberté et du bonheur pour le peuple, on m'objectait :

« Pourtant, les filles disent autre chose à leur sujet ! »

Et ils me raillaient sans pitié, avec une méchanceté cynique, et moi j'étais comme un chiot provoquant, ne se sentant pas plus bête, ni moins hardi, que les chiens adultes, je faisais aussi le méchant. Commenant à comprendre que les pensées à propos de la vie ne sont pas moins pénibles que la vie elle-même, j'éprouvais parfois des flambées de haine contre les gens à la patience têtue avec lesquels je travaillais. Ce qui m'indignait surtout, c'était leur capacité à tout supporter, la résignation sans espoir avec laquelle ils acceptaient les vexations assez insensées que leur faisait subir leur ivrogne de patron.

Et – comme par un fait exprès ! –, ce fut précisément durant ces pénibles jours qu'il m'échut de me frotter à une idée entièrement nouvelle et qui me troubla beaucoup, bien qu'elle fût contraire à tout mon être.

Pendant l'une de ces tempêtes de neige nocturnes, lors desquelles on a l'impression que le vent, hurlant de rage, a mis le ciel gris en charpie, ses petits morceaux se répandant sur la terre qu'ils enterrent sous des congères de

poussière gelée, et que la vie sur terre a pris fin, que le soleil s'est éteint et ne se lèvera plus – pendant une telle nuit de la semaine grasse²², j'allais au fournil en revenant de chez les Derenkov. Je marchais contre le vent, en fermant les yeux, à travers l'effervescence trouble d'un chaos gris, et brusquement je tombai, ayant heurté un homme allongé en travers du trottoir. Nous poussâmes chacun un juron, moi en russe et lui en français :

« Ah diable... »

Cela excita ma curiosité, je le relevai et le remis sur ses pieds – il était de petite taille, et léger. Me repoussant, il criait avec colère :

« Ma chapka²³, que le diable vous emporte ! Rendez-moi ma chapka ! Je vais geler ! »

Ayant trouvé sa chapka dans la neige, je la secouai et en coiffai sa tête ébouriffée, mais il l'arracha et la brandit en jurant dans les deux langues, en l'agitant pour me chasser :

« Ouste ! »

Il se rua soudain en avant et disparut dans la bouillie en effervescence. Ayant poursuivi mon chemin, je le revis qui se tenait debout, enlaçant des deux bras le poteau de bois d'un réverbère éteint et lui disant avec conviction :

« Léna²⁴, je suis perdu... oh Léna... »

Visiblement, il était ivre, et il mourrait peut-être de froid si on le laissait dehors. Je lui demandai son adresse.

« Quelle est cette rue ? s'écria-t-il avec des larmes dans la voix. Je ne sais pas où aller. »

Je lui pris la taille et l'emmenai en lui demandant à nouveau où il habitait.

« Sur le Boulak²⁵, bredouilla-t-il en frissonnant. Sur le Boulak... il y a des bains, une maison là-bas... »

Sa démarche était peu assurée, chancelante, il me gênait pour avancer ; j'entendais ses dents claquer :

« *Si tu savais*²⁶, marmonna-t-il en me bousculant.

— Que dites-vous ? »

Il s'arrêta, leva la main et dit d'une voix distincte — et avec orgueil, à ce qu'il me sembla :

« *Si tu savais où je te mène...* »

Et, vacillant, près de tomber, il fourra les doigts de sa main dans sa bouche. Je m'accroupis et l'emportai sur mon dos ; le menton fortement appuyé sur mon crâne, il grognait :

« *Si tu savais...* Mais je suis gelé, oh mon Dieu... »

Arrivé au Boulak, j'obtins de lui, non sans difficulté, qu'il m'indiquât sa maison ; nous finîmes par entrer dans le vestibule d'un petit pavillon caché au fond d'une cour et dissimulé par les tourbillons de neige. Il tâta la porte, frappa prudemment et siffla :

« Chhh ! Pas de bruit... »

Une femme en peignoir rouge, une bougie allumée à la main, ouvrit la porte ; en silence, elle se rangea sur le côté pour nous laisser passer, et, sortant on ne savait d'où un face-à-main, se mit à m'examiner attentivement.

Je lui dis que l'homme devait avoir les mains gelées, et qu'il fallait impérativement le déshabiller et le mettre au lit.

« Ah oui ? demanda-t-elle tout haut, d'une voix jeune.

— Il faut lui mettre les mains dans de l'eau froide... »

Sans rien dire, elle montra de son face-à-main un angle de la pièce : sur un chevalet se trouvait un tableau montrant une rivière et des arbres. Je regardai avec étonnement le visage étrangement immobile de la femme, qui s'écarta pour gagner un coin de la pièce et s'approcher d'une table sur laquelle brûlait une lampe à abat-jour rose ; elle s'y assit, y ramassa un valet de cœur et se mit à le contempler.

« Vous n'avez pas de vodka ? » demandai-je à haute voix. Elle ne répondit pas, continuant à étaler les cartes sur la table. L'homme que j'avais amené était assis sur une chaise, tête baissée, ses mains rouges pendant le long de son corps. Je l'installai sur un divan et me mis à le déshabiller, ne comprenant rien, vivant le tout comme dans un rêve. Le mur devant moi, au-dessus du divan, était recouvert de photographies, au milieu desquelles brillait d'une lueur sourde une couronne d'or nouée d'un ruban blanc qui portait à une extrémité, en lettres d'or :

À l'incomparable Gilda²⁷

« Doucement, sapristi ! » gémit l'homme lorsque je commençai à lui frictionner les mains.

Silencieuse, l'air soucieux, la femme étalait les cartes. Elle avait un visage d'oiseau, avec un nez pointu et de grands yeux comme des fanaux immobiles. À présent, de ses mains de jeune fille, elle secouait ses cheveux gris, sa chevelure luxuriante comme une perruque, avant de demander sans crier, mais d'une voix claire :

« As-tu vu Micha, Georges ? »

Georges me repoussa, s'assit prestement et dit d'une voix pressée :

« Mais Micha est parti à Kiev... »

— Oui, à Kiev », répéta la femme sans détacher des cartes son regard, et je remarquai que sa voix était monotone, inexpressive.

« Il arrivera bientôt... »

— Vraiment ?

— Oh oui ! Bientôt.

— Vraiment ? » répéta la femme.

À demi dévêtu, Georges sauta à terre et se retrouva en deux bonds agenouillé aux pieds de la femme, à lui dire quelque chose en français.

« Je suis calme, répondit-elle en russe.

— Sais-tu que je me suis perdu ? Avec la tempête, ce vent effrayant, je me disais que j'allais geler, nous avons un peu bu », débita rapidement Georges en caressant la main posée sur son genou. Il avait quelque chose comme quarante ans, son visage rubicond aux lèvres épaisses et à la moustache noire semblait plein d'effroi et d'inquiétude, il frottait rudement la brosse de cheveux gris sur son crâne rond et parlait sans plus trace d'ébriété.

« Nous partirons à Kiev demain, annonça la femme avec une nuance d'interrogation.

— Oui, demain. Tu dois te reposer. Pourquoi ne te couches-tu pas ? Il est très tard...

— Micha n'arrivera pas aujourd'hui ?

— Oh non ! Avec cette tempête... Allons, couche-toi... »

Il l'emmena au-delà d'une porte située derrière une bibliothèque, en prenant au passage la lampe sur la table. Je restai seul un long moment, sans penser à rien, l'écoulant parler d'une voix basse et sifflante. Des pattes velues se traînaient sur les carreaux. La flamme de la bougie se reflétait timidement dans une flaque de neige fondue. La pièce était encombrée d'objets, elle était remplie d'une chaude et étrange odeur qui assoupissait la pensée.

Georges revint en titubant, tenant dans ses mains la lampe, dont l'abat-jour heurtait la vitre.

« Elle s'est couchée. »

Il posa la lampe sur la table, s'arrêta au milieu de la pièce, songeur, et dit sans me regarder :

« Eh bien ! Sans toi, je serais sans doute mort de froid... Merci ! Qui es-tu ? »

Il pencha la tête de côté, écoutant le froufroutement dans la chambre voisine en frissonnant.

« C'est votre femme ? demandai-je doucement.

— Ma femme. Depuis toujours. Toute ma vie ! » fit-il à mi-voix mais distinctement, et il se remit à frotter vigoureusement sa tête de ses mains.

« Si nous prenions du thé ? »

L'œil absent, il s'approcha d'une porte, pour s'arrêter en se souvenant que la servante s'était flanqué une indigestion avec du poisson, et qu'on l'avait amenée à l'hôpital.

Je lui proposai d'allumer le samovar, il acquiesça d'un signe de tête et, oubliant visiblement qu'il était à moitié déshabillé, traînant ses pieds nus sur le plancher mouillé, il me conduisit dans une petite cuisine. Là, s'appuyant du dos au poêle, il reprit :

« Sans toi, je serais mort de froid : merci ! »

Soudain, après un tressaillement, il me fixa de ses yeux que l'effroi élargissait.

« Que serait-elle devenue, dans ce cas ? Oh, Seigneur... »

En un chuchotement pressé, en regardant l'ouverture sombre que faisait la porte, il dit :

« Tu le vois, elle est malade. Son fils, musicien, s'est fait sauter la cervelle à Moscou, et elle continue à l'attendre, depuis près de deux ans... »

Puis, tandis que nous buvions du thé, il me raconta de façon décousue, en utilisant des mots inhabituels, que la femme était la propriétaire d'un domaine et que lui était professeur d'histoire : il avait été le précepteur de son fils, était tombé amoureux d'elle, elle avait quitté son mari, un baron allemand, pour chanter à l'opéra ; ils vivaient fort bien, malgré tous les efforts déployés par son premier mari pour leur gâcher la vie.

Il racontait cela les yeux mi-clos, regardant quelque chose avec intensité dans la pénombre de la cuisine sale, au plancher largement pourri à côté du poêle. Il se brûlait en avalant son thé, son visage était plein de rides, ses yeux ronds clignotaient craintivement.

« Qui es-tu ? demanda-t-il à nouveau. Ah oui, un ouvrier boulanger, tu fais des brioches. Curieux. Tu n'en as pas l'air. Qu'est-ce que cela veut dire ? »

Il y avait de l'inquiétude dans ces mots, il me regardait avec méfiance, comme un homme aux abois.

Je lui parlai brièvement de moi.

« Alors, c'est comme ça ? s'exclama-t-il à mi-voix. Oui, c'est comme ça... »

Et soudain, il s'anima et demanda :

« Tu connais le conte *Le vilain petit canard* ? Tu l'as lu ? »

Son visage était convulsé, il parlait maintenant avec fureur, d'une voix sifflante enflant de façon exagérée, à mon grand étonnement.

« Ce conte a de quoi séduire ! Quand j'avais ton âge, moi aussi je me suis demandé si je n'étais pas un cygne. Et voilà... Je devais aller au séminaire, j'ai choisis l'université. Mon prêtre de père m'a rejeté. À Paris, j'ai étudié l'histoire, celle des malheurs de l'humanité et celle du progrès. J'ai écrit, oui. Oh, comme tout cela... »

Il fit un bond sur sa chaise, tendit l'oreille, puis me dit :

« Le progrès, c'est une invention destinée à notre propre consolation ! La vie est déraisonnable, elle n'a pas de sens. Sans esclavage, pas de progrès ; sans soumission de la majorité à une minorité²⁸, l'humanité s'enliserait. En voulant alléger le fardeau de notre vie, de notre labeur, nous ne faisons que rendre notre vie plus compliquée, et qu'accroître notre peine. Les fabriques et les machines pour fabriquer d'autres machines, c'est stupide ! On compte de plus en plus d'ouvriers, alors que seuls les paysans, les producteurs de pain, sont indispensables. Le pain, voilà la seule chose qu'il faut, par notre labeur, arracher à la nature. Moins l'homme a de besoins, plus il est heureux, plus il a de désirs, moins il est libre. »

C'était peut-être la première fois que j'entendais ces pensées stupéfiantes – que je reproduis avec d'autres mots –, formulées de façon aussi nue et aussi tranchante. Glapissant d'excitation, l'homme arrêta peureusement son regard sur la porte de la chambre, ouverte, écoutait un instant le silence qui y régnait, puis se remettait à chuchoter avec une sorte de fureur :

« Comprends-le : chacun de nous n'a pas besoin de beaucoup : un morceau de pain et une femme... »

S'étant mis à chuchoter mystérieusement à propos de la femme, avec des mots que je ne connaissais pas, en citant des vers que je n'avais pas lus, il me rappela brusquement le voleur Bachkine²⁹.

« Béatrice, Fiametta, Laure, Ninon³⁰... » il chuchotait des noms qui m'étaient inconnus, et me parlait de rois et de poètes amoureux, il récitait des vers français, marquant les cadences de son bras mince, dénudé jusqu'au coude.

« L'amour et la faim mènent le monde » l'entendis-je dire en un chuchotement ardent, et je me souvins d'avoir vu ces mots imprimés sous le titre de la brochure révolutionnaire *Le tsar-famine*³¹, ce qui leur donna énormément de signification pour moi.

« Les gens cherchent l'oubli et les plaisirs, pas le savoir ! »

Cette pensée me frappa définitivement.

Je sortis de la cuisine au matin : la petite pendule murale indiquait un peu plus de six heures. Je marchai dans des ténèbres grises, d'une congère à l'autre, en écoutant la tempête hurler et en repensant aux furieux glapissements de l'homme abattu, sentant ses mots encore coincés dans ma gorge, m'étouffant. Je n'avais aucune envie d'aller au fournil, de voir des gens, et, emportant avec moi des amas de neige, je titubais dans les rues du faubourg tatar jusqu'à ce qu'il fît jour et que les silhouettes des habitants de la ville se missent à plonger dans les vagues neigeuses.

Je ne rencontrai plus jamais le professeur, et je n'en avais pas envie. mais, par la suite, j'entendis plus d'une fois évoquer le manque de sens de la vie et l'inutilité du labeur : ceux qui tenaient de tels propos étaient des pèlerins illettrés, des vagabonds, des *tolstoïens*³² et des gens de grande culture. En parlaient un hiéromoine³³, un maître théologien, un chimiste travaillant sur des explosifs, un biologiste néo-vitaliste, d'autres gens encore. Mais ces idées n'exerçaient plus sur moi la même influence étourdissante qu'aux premiers temps où je les avais rencontrées.

Il y a deux ans – soit plus de trente ans après la première discussion sur ce thème – j'ai de nouveau, pour la première fois, entendu ces mêmes idées formulées presque dans les mêmes mots, par une de mes vieilles connaissances, un ouvrier.

Un jour que nous causions lui et moi « à cœur ouvert », cet homme – une *manivelle politique*, comme il s'appelait lui-même avec un sourire sans joie³⁴ – me dit, avec cette sincérité intrépide dont seuls les Russes sont doués, semble-t-il :

« A.M.³⁵, mon cher, on n'a besoin de rien, à quoi bon tout cela, les académies, les sciences, les avions, c'est inutile ! J'ai seulement besoin d'un coin tranquille et d'une femme que je puisse embrasser quand ça me plaît, une femme qui me donne honnêtement la réplique, avec son âme et son corps, voilà tout ! Vous raisonnez comme un intellectuel, vous n'êtes plus des nôtres, vous êtes un homme empoisonné, vous mettez l'idée au-dessus des simples gens, vous pensez à la juive : l'homme, c'est pour le sabbat ?

— Les Juifs ne pensent pas ainsi...

— Le diable seul sait ce qu'ils pensent – c'est un peuple peu clair³⁶ » –, répondit-il en suivant des yeux le mégot de sa cigarette, qu'il venait de jeter dans la rivière.

Nous étions assis sur un banc de granit au bord de la Neva, par une nuit d'automne éclairée par la lune, exténués l'un comme l'autre par une journée d'agitations vaines, inspirées par le désir têtue, mais infructueux, de faire quelque chose de bien, d'utile.

« Vous êtes avec nous, sans être un des nôtres, voilà ce que je dis, reprit-il doucement, l'air songeur. Les intellectuels aiment bien se donner de la peine, c'est une vieille tradition chez eux de se joindre aux révoltes. De même que le Christ était un idéaliste et s'est insurgé à des fins non terrestres, l'intelligentsia tout entière s'insurge au nom de l'utopie. L'idéaliste se révolte, et avec lui les gens inutiles, les bons à rien, les canailles – et tout cela par méchanceté, ils voient que la vie ne leur réserve pas de place. L'ouvrier se soulève en vue de la révolution, il lui faut obtenir une juste répartition des instruments de travail, et des fruits du labeur. Ayant saisi les rênes une fois pour toutes, pensez-vous que les ouvriers consentiront à former un État ? Pour rien au monde ! Ils partiront chacun de son côté, et chacun s'aménagera, à ses risques et périls, son petit coin tranquille...

« La technique, dites-vous ? Elle ne fait que resserrer le nœud coulant autour de notre cou, elle nous ligote plus solidement. Non, il faut se libérer du travail inutile. L'homme désire la tranquillité. Les fabriques et les sciences ne la lui procureront pas. À un homme seul, il faut peu de choses. Pourquoi irais-je bâtir une ville, quand une simple maisonnette me suffit ? Là où les gens s'entassaient, on trouve des conduites d'eau, des canalisations et l'électricité. Mais essayez de vivre sans cela : comme ce sera facile ! Non, nous avons bien des choses inutiles, et tout

cela vient de l'intelligentsia, c'est pourquoi j'ajoute que l'intelligentsia est une catégorie nuisible. »

Je lui dis que personne ne possédait aussi profondément et résolument l'art d'enlever tout sens à la vie, que nous autres Russes.

« Le peuple qui a l'esprit le plus libre, ironisa mon interlocuteur. Mais, ne vous fâchez pas, je raisonne correctement, des millions des nôtres pensent de même, seulement ils ne savent pas s'exprimer... Il faut organiser la vie plus simplement, elle deviendra alors plus clémente pour les gens... »

Cet homme n'avait jamais été *tolstoïen*, n'avait jamais révélé de penchant pour l'anarchisme, je connais bien l'histoire de son évolution intellectuelle.

Après cet entretien avec lui, je songeai involontairement : se peut-il qu'en effet des millions de Russes ne supportent les pénibles tourments de la révolution que parce qu'ils caressent, au fond de leur cœur, l'espoir de se libérer du travail ? Un minimum de travail, un maximum de jouissance, c'est très tentant, cela attire, comme tout ce qui est irréalisable, comme toute utopie.

Et me sont revenus en tête les vers d'Henri Ibsen :

Moi, conservateur ? Mais non !
Je suis celui que j'ai été ma vie durant –
Je n'aime pas déplacer les pièces,
Mais je voudrais bien brouiller le jeu entier.

Je me rappelle une seule révolution –
Elle fut plus avisée que les suivantes,
Et elle aurait pu tout détruire –
Je parle bien sûr du Déluge universel.

Mais, même là, on trompa le Diable !
Comme vous le savez, Noé devint dictateur.

Ah, si cela peut se faire plus honnêtement,
Je ne refuserai pas de vous aider –
Le Déluge universel vous occupe tant et plus,
Moi, je placerais bien une torpille sous l'Arche³⁷ !

Notes

1. Secte religieuse d'adeptes de la castration : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Scoptes>
2. https://fr.wikipedia.org/wiki/Piotr_Lavrov
3. Déjà rencontré dans la première partie, voir la note 27.
4. https://fr.wikipedia.org/wiki/Dmitri_Pissarev
5. Pamphlet – l'origine de l'expression se trouve chez Nekrassov, dans le poème *Le chemin de fer* (1865) – dont la première édition date de 1883, et qui connut maintes éditions clandestines. Le titre fut repris en 1907 par l'écrivain Leonid Andreïev, qui en fit une pièce. Le pamphlet initial est dû au grand savant Alexeï Nikolaïevitch Bach (1857-1946), d'origine juive mais converti à l'orthodoxie : Alexeï est son nom de baptême. Populiste émigré, rentré en Russie après 1917, il fut le fondateur de l'école

de biochimie soviétique.

https://en.wikipedia.org/wiki/Aleksei_Bach

6. Brochure éditée à Genève en 1874, expliquant où allait l'argent...
7. https://fr.wikipedia.org/wiki/S%C3%A9raphin_de_Sarov. Michel Delarche signale que les vaticinations mystiques qui sont attribuées à Séraphime de Sarov ont été propagées dans les années 1900 par l'extrême-droite antisémite russe – c'est l'époque des *Protocoles des Sages de Sion*...
8. Un populiste. Mais le terme est, en Russie, chargé d'histoire. Les *narodniki* avaient, trois ans plus tôt, fait sauter le tsar Alexandre II...
<https://fr.wikipedia.org/wiki/Narodniki>
9. Procédé d'impression sur papier de toile, imitant la peinture à l'huile.
10. https://fr.wikipedia.org/wiki/Alexandre_Herzen
11. Diminutif d'Anastassia (Anastasie).
12. Ouvrage publié en 1871, dont l'auteur est Vassili Bervi (1829-1918), écrivant sous le pseudonyme de Flerovski : https://fr.wikipedia.org/wiki/Vassili_Bervi
13. Kharkiv, en Ukraine ; mais ce texte est en russe...
14. En Carélie, voisine de la Finlande. Les îles Solovki, célèbres pour leurs monastères d'abord, pour avoir abrité les débuts du Goulag ensuite, sont juste en face de Kem. Cette ville abritera dans les années 1920 un camp de transit pour les Solovki, accueillant les condamnés avec la sinistre maxime suivante : « Ici, ce n'est pas le pouvoir soviétique, c'est le pouvoir *soloviétique* ! »
15. *Le Toupet*, terme un rien méprisant par lequel les Russes désignaient traditionnellement les Ukrainiens, en référence à la coiffure des Cosaques.
16. Au sens de : prénom.
17. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Iakoutskaïa> (Sibérie orientale)
18. Personnages décrits au tome 2, *En gagnant mon pain*.
19. Nouvelles parues entre 1895 et 1900.
20. Le terme russe est « maison publique ».
21. Déjà évoquée dans la première partie : https://fr.wikipedia.org/wiki/Plaine_d'Arsk
22. Semaine de carnaval et de bombance précédant le grand Carême de Pâques.
23. Rappel : c'est un bonnet de fourrure. Le terme est passé en français.
24. Diminutif du prénom Iélèna (Hélène).
25. Grand canal traversant Kazan.
26. En simple transcription du français en cyrillique. Les italiques qui suivent indiquent cette transcription, bientôt remplacée par du russe.
27. Le terme du texte, Djilda, peut renvoyer à l'anglo-américain Gilda, mais aussi à un prénom géorgien, évolution du prénom russe Ioulia. S'agit-il d'une cantatrice, d'une actrice ? De quelle nationalité. Pour moi, le mystère demeure...
28. Et non pas le contraire, comme l'a écrit l'ancien traducteur M. Dumesnil.
29. Cité à plusieurs reprises dans la première partie. Il devait d'ailleurs être maître d'école...
30. Béatrice, c'est celle de Dante, Laure celle de Pétrarque, Ninon, c'est Ninon de Lenclos, connue en Russie. Pour Fiametta : <https://en.wikipedia.org/wiki/Fiametta>
31. Voir le début du texte et la note 5.
32. https://fr.wikipedia.org/wiki/Mouvement_tolsto%C3%AFen
33. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Hi%C3%A9romoine>
34. Ce court passage ne se rencontre pas dans toutes les versions du texte en ligne.
35. Initiales des véritables prénom et patronyme de Gorki : Alexeï Maximovitch.
36. Le terme russe (тёмный) a plusieurs sens : sombre, morose, caché, suspect...
L'expression est un peu dépréciative.
37. Ibsen, *À mon ami l'orateur révolutionnaire* (note trouvée chez M. Dumesnil).

III

Avant de poursuivre :

Ce troisième tome de l'autobiographie de Gorki fut publié pour la première fois en mars-avril 1923 dans la revue *Красная новь* (*La nouveauté rouge*, ou encore *Terres vierges rouges*). J'ai retrouvé dans l'une des éditions en ligne du texte le commentaire de l'éditeur ((c'est-à-dire du rédacteur en chef de la revue, qui n'était autre qu'Alexandre Voronski, bolchevique original et féru de littérature : https://fr.wikipedia.org/wiki/Alexandre_Voronski) à propos de la fin de la partie précédente :

« La rédaction ne partage aucunement ces considérations pessimistes d'A. M. [il s'agit de l'auteur, Gorki, désigné par les initiales de ses véritables prénom et patronyme, Alexeï Maximovitch] Inexactes en général, elles contredisent en particulier l'œuvre artistique du cam. Gorki, notamment ses récits autobiographiques où l'on trouve autant de portraits de protestataires ayant la bougeotte, errants et inquiets, que dans le reste de ses écrits. »

La boutique de Derenkov rapportait une misère, tandis que la quantité de gens et de « petites combines » qu'il fallait subventionner ne faisait que croître.

« Il faut inventer quelque chose », disait Andreï d'un air soucieux, en tâtant sa barbe ; il avait un sourire coupable, et poussait de lourds soupirs.

J'avais l'impression que cet homme s'estimait condamné à vie à une peine de bagnard consistant à venir en aide aux gens et que, tout en acceptant sa peine, il souffrait de sa lourdeur.

Plus d'une fois, de diverses façons, je lui demandai :

« Pourquoi faites-vous cela ? »

Ne comprenant visiblement pas ma question, il répondait à une autre question – dans quel but ? –, parlant de façon livresque et peu intelligible de la vie pénible du peuple, de la nécessité de l'instruction et de la connaissance.

« Et les gens veulent la connaissance, ils la cherchent ?

– Comment donc ! Bien sûr ! C'est bien votre cas, non ? »

Oui, c'était bien mon cas. Mais je me rappelai les paroles du professeur d'histoire :

« Les gens cherchent l'oubli, les plaisirs, et non le savoir ! »

La rencontre entre des idées aussi incisives et des jeunes gens de dix-sept ans est nocive pour les deux : les idées en sortent émoussées, les jeunes gens n'y gagnent rien.

Il me sembla que j'observais toujours la même chose : les histoires intéressantes plaisaient aux gens dans la mesure seulement où elles leur permettaient d'oublier un moment leur pénible vie ordinaire. Plus il y avait de fiction dans un récit, plus on l'écoutait avec avidité. Le livre le plus intéressant, c'était celui contenant le plus de jolies inventions. Bref, je flottais dans un brouillard plein de fumée.

Derenkov eut l'idée d'ouvrir une boulangerie. Je m'en souviens, cette entreprise devait, le calcul était clair, rapporter au minimum trente-cinq pour cent sur chaque rouble engagé. Je devais y travailler comme boulanger auxiliaire et aussi, en tant qu'homme de confiance, veiller à ce que l'autre boulanger n'allât pas dérober de la farine, des œufs, du beurre ou la marchandise produite.

Je quittai donc mon sous-sol vaste et sale pour un autre, petit mais plus propre — maintenir sa propreté m'incombait. Au lieu d'un artel¹ de quarante personnes, je n'avais plus qu'un seul compagnon. Aux tempes grises, à la barbe en pointe, au visage sec et boucané, aux yeux sombres et pensifs et à la bouche étrange : aussi petite que celle d'une perche², avec de grosses lèvres épaisses et disposées comme s'il faisait mine d'embrasser quelqu'un. Et avec une lueur de raillerie au fond des yeux.

Il volait, bien entendu — dès sa première nuit de travail, il mit de côté une dizaine d'œufs, trois livres³ de farine et un morceau consistant de beurre.

« Où cela va-il ? »

— C'est pour une gosse », dit-il amicalement ; plissant la racine de son nez, il ajouta : « Une bo-onne gosse ! »

Je tentais de lui faire comprendre que le vol était un délit. Mais, soit que je manquasse d'éloquence, soit que je ne fusse pas moi-même suffisamment convaincu de ce que j'essayais de prouver — toujours est-il que mon discours n'eut aucun succès.

Étendu sur la huche contenant la pâte et regardant les étoiles par la fenêtre, le boulanger marmonna avec étonnement :

« Il me fait la leçon ! Première fois qu'il me voit et ça y est, il me fait la leçon ! Et il est est trois fois plus jeune que moi. Amusant... »

Il lorgna les étoiles et demanda :

« Il me semble t'avoir déjà vu : chez qui travaillais-tu ? Chez Semiénov ? C'est là où les gars se sont révoltés ? Bon, alors je t'ai vu dans mes rêves... »

Au bout de quelques jours, je remarquai que cet homme pouvait dormir autant qu'il le voulait, et dans n'importe quelle position, même debout, appuyé à sa pelle. En s'endormant, il levait les sourcils et son visage changeait de façon curieuse, prenant une expression de surprise teintée d'ironie. Et son thème favori était les histoires de rêves et de trésors. Il disait avec conviction :

« Je vois à travers la terre, elle est farcie de trésors : des marmites pleines de pièces, des coffres et des pots en fer sont enterrés un peu partout. Plus d'une fois, j'ai vu en rêve un endroit connu, disons des bains : dans un coin est enterré un coffre rempli de vaisselle en argent. Je me suis réveillé, et je suis allé en pleine nuit creuser là, sur une longueur d'une *archine* et demie⁴ : j'aperçois des charbons et un crâne de chien. Ça y est, j'ai trouvé ! Soudain, patatras ! la fenêtre vole en

éclats et une bonne femme se met à hurler comme une possédée : “Au voleur, au voleur !” Évidemment, j’ai filé, autrement on m’aurait rossé. Rigolo. »

Je l’entendais souvent dire : « Rigolo ! », mais Ivan Kozmitch Loutonine ne riait pas, il souriait seulement des yeux en les fermant à demi et en plissant la racine de son nez, tout en élargissant les narines.

Ses rêves étaient simples, aussi absurdemment ennuyeux que la réalité, et je ne comprenais pas le fait suivant : pourquoi racontait-il ses rêves avec enthousiasme, tandis qu’il n’aimait pas parler de tout ce qui vivait autour de lui⁵ ?

Toute la ville était en émoi : la fille d’un riche marchand de thé, mariée de force, s’était tiré une balle dans la tête en revenant de la cérémonie. Une foule de plusieurs milliers de jeunes gens avait suivi son cercueil, des étudiants avaient prononcé des discours devant sa tombe, et la police avait dispersé les gens. Dans le petit magasin jouxtant la boulangerie, tout le monde pousse des cris à propos de ce drame, la pièce de derrière est bourrée d’étudiants, des voix agitées et des paroles tranchantes nous parviennent au sous-sol.

« On ne lui a pas assez tiré les cheveux, à cette fille », dit Loutonine, qui me fait part, tout de suite après, de ceci :

« Je pêchais des carassins dans un étang, et voilà qu’un policier me dit tout à coup : “Arrête, comment oses-tu ?” Pas moyen de me sauver, alors j’ai plongé dans l’eau... et je me suis réveillé. »

Mais, bien que la réalité ne retint guère son attention, il sentit bientôt qu’il y avait quelque chose d’inhabituel dans cette boulangerie : au magasin, les vendeuses étaient des jeunes filles – la sœur du patron et son amie, une grande fille aux joues roses –, inaptées à cette activité, toujours occupées à lire des brochures. Des étudiants arrivaient, qui restaient longtemps dans la pièce derrière le magasin, à crier ou à chuchoter. Le patron était rarement là, et moi, « l’auxiliaire », j’avais l’air de gérer la boulangerie.

« Tu es un parent du patron ? demande Loutonine. Ou peut-être qu’il voit en toi son futur beau-frère⁶ ? Non ? Rigolo. Et les étudiants, pourquoi viennent-ils se balader ici ? Pour les demoiselles... Moui. Bon, c’est possible... Bien que les demoiselles en question ne soient pas spécialement jolies... Ces étudiants-là ont davantage l’air de manger des petits pains que de rechercher les bonnes grâces des demoiselles... »

Presque chaque jour, à cinq ou six heures du matin, se montre dans la rue, devant la fenêtre du fournil, une jeune fille aux jambes courtes ; formée d’hémisphères de diverses tailles, elle ressemble à un sac de pastèques. Mettant ses pieds nus dans la fosse située devant la fenêtre, elle appelle, en bâillant de temps à autre :

« Vania⁷ ! »

Elle a sur la tête un fichu bariolé, s’en échappent des boucles blondes qui viennent parsemer de petits anneaux ses joues rouges, rebondies comme des ballons, son front étroit, et chatouiller ses yeux ensommeillés. De ses petites mains – ses doigts sont curieusement écartés, tels ceux d’un nouveau-né –, elle écarte sans hâte ses cheveux de sa figure. Intéressant, ça : de quoi peut-on bien parler avec une fille pareille ? Je réveille le boulanger, qui lui demande :

« Tu es venue ?

— Tu vois bien.

— Tu as dormi ?

- Évidemment.
- De quoi as-tu rêvé ?
- Je ne me rappelle pas... »

La ville est silencieuse. Quelque part un concierge traîne son balai par terre, seuls pépient quelques moineaux venant de se réveiller. Les rayons tièdes du soleil levant viennent buter contre les vitres. Ces aubes rêveuses me plaisent beaucoup. Ayant passé par la fenêtre une main velue, le boulanger tâte les jambes de la fille qui subit ces investigations avec indifférence, sans sourire, clignant de ses yeux de brebis.

« Pechkov, sors les brioches⁹, il est temps ! »

Je retire du four les plaques de tôle, le boulanger attrape dessus une dizaine de brioches, de feuilletés, de petits pains et les jette à la fille, dans le bas de sa jupe ; faisant passer les brioches brûlantes d'une de ses mains à l'autre, elle les grignote de ses dents jaunes de brebis, elle se brûle, gémit de dépit et mugit.

La contemplant, le boulanger dit :

« Veux-tu baisser ta jupe, effrontée... »

Et lorsqu'elle s'en va, il se vante devant moi :

« Tu l'as vue, cette jeune brebis, tout en frisettes ? Moi, mon vieux, j'aime la propreté, je ne fréquente pas les femmes, seulement les jeunes filles. C'est ma treizième ! C'est la filleule de Nikiforytch¹⁰. »

En l'écoutant s'enthousiasmer, je me dis :

« Je dois vivre comme ça, moi aussi ? »

Ayant sorti du four le pain blanc vendu au poids, je posais sur une longue planche dix ou douze miches et me hâtais de les apporter à la boutique de Derenkov ; à mon retour, je remplissais de brioches et de petits pains un panier de deux *pouds* et fonçais avec au grand séminaire, histoire d'arriver à temps pour le thé du matin des étudiants. Là, je me tenais à la porte du vaste réfectoire, procurant aux étudiants des petits pains qu'ils payaient comptant ou achetaient à crédit : je me tenais là, et j'écoutais leurs discussions sur Tolstoï ; l'un des professeurs du séminaire, Goussiev, était l'ennemi juré de Léon Tolstoï. J'avais parfois dans mon panier, sous les petits pains, des livres que j'étais chargé de remettre discrètement à l'un ou à l'autre des étudiants, et, d'autres fois, c'étaient des étudiants qui y cachaient des livres et des billets.

Une fois par semaine, je trottais encore plus loin : jusqu'à l'asile de fous, où le psychiatre Bekhteriev¹² faisait cours en présentant des malades. Il montra un jour à ses étudiants un malade atteint de folie des grandeurs : lorsque cet homme tout en longueur, vêtu de blanc, portant un bonnet semblable à un bas, apparut à la porte de l'auditorium, j'eus malgré moi un sourire railleur ; mais il s'arrêta un instant à ma hauteur et me dévisagea, et je fis un bond en arrière, comme s'il m'eût frappé au cœur de son regard aigu, noir mais enflammé. Et, tout le temps que Bekhteriev passa à causer respectueusement avec le malade, en tirant sur sa barbe, moi je me caressai doucement le visage de la main, comme s'il avait été brûlé par une poussière ardente.

Le malade parle d'une voix sourde de basse, il réclame quelque chose, sortant d'un air menaçant de la manche de sa blouse une longue main aux longs doigts, j'ai l'impression que tout son corps s'allonge d'une façon peu naturelle, qu'il n'en finit pas de grandir, qu'il va, sans quitter sa place, m'atteindre de sa main sombre et me saisir à la gorge. Le regard menaçant et impérieux de ses yeux noirs brille

depuis les fosses sombres de son visage osseux. Une vingtaine d'étudiants observent cet homme au bonnet saugrenu, certains en souriant, la majorité avec concentration et tristesse, leur regard semblant bien commun en comparaison des yeux enflammés de l'homme. Il est effrayant, mais il y a en lui quelque chose de grandiose – parfaitement !

La voix du professeur résonne très distinctement dans le silence qu'observent les étudiants, muets comme des carpes ; à chacune de ses questions répondent les protestations menaçantes de la voix sourde qui paraît sortir de terre, de derrière les murs blanchis, les gestes du malade ont une lenteur et une gravité épiscopales.

Durant la nuit, j'écrivis des vers au sujet du maniaque, l'appelant *Roi des rois, ami et conseiller de Dieu*, et son image m'accompagna longtemps, me gênant pour vivre.

Travaillant depuis six heures du soir jusqu'à près de midi, je dormais l'après-midi et pouvais lire seulement en plein travail, quand j'avais pétri une pâte et que j'attendais qu'une autre levât, en ayant déjà mis le pain au four. Au fur et à mesure que je saisisais les secrets du métier, le boulanger travaillait moins, il *m'instruisait* en me disant avec un étonnement amical :

« Tu es très capable, d'ici un an ou deux, tu seras boulanger. Rigolo. Jeune comme tu es, on ne t'écouterait pas, on ne te respecterait pas... »

Il désapprouvait mon engouement pour les livres :

« Tu ferais mieux de dormir, au lieu de lire », me conseillait-il d'un air soucieux, sans jamais me demander ce que je lisais.

Ses rêves, ses rêveries à propos de trésors et la fille replète aux jambes courtes l'absorbaient entièrement. Il n'était pas rare que la fille arrivât la nuit, il l'emmenait dans le vestibule pour l'installer sur les sacs de farine, ou, lorsqu'il faisait froid¹³, me disait en fronçant la racine du nez :

« Va faire un tour une petite demi-heure ! »

Je m'en allais en songeant : « Cet amour-là ne ressemble en rien à celui dont on parle dans les livres... »

La sœur du patron vivait dans une petite chambre derrière le magasin, j'allumais pour elle le samovar, mais je m'efforçais de la voir le moins possible : j'éprouvais de la gêne en sa présence. Ses yeux enfantins m'observaient toujours du même regard insupportable que lors de nos premières rencontres, je soupçonnais un sourire logé à l'intérieur de ces yeux, un sourire ironique, me semblait-il.

Mon excès de force me rendait très maladroit, le boulanger, me voyant faire tourner et porter des sacs de cinq *pouds*¹⁴, disait d'un air de regret :

« Tu es fort comme trois hommes, mais quel lourdaud tu fais ! Pourtant tu es long, mais... un vrai taureau. »

Bien que j'eusse déjà lu pas mal de livres, j'aimais lire de la poésie et je m'étais mis à en composer moi-même, *avec mes propres mots*. Je sentais que mes vers étaient pesants, rudes, mais je pensais que c'était pour moi la seule manière d'exprimer la profonde confusion régnant dans mes idées. Il m'arrivait d'écrire exprès des grossièretés, en guise de protestation contre quelque chose me demeurant étranger, et m'irritant.

L'un de mes « précepteurs », un étudiant en mathématiques, me reprochait :

« Le diable vous connaît, vous et votre façon de parler. Pas avec des mots, mais avec des poids et des haltères !... »

Généralement parlant, je me trouvais déplaisant, ce qui est souvent le cas pour des adolescents ; je me voyais comme quelqu'un de ridicule et de grossier. j'avais une face de Kalmouk¹⁵, aux pommettes saillantes, et ma voix ne m'obéissait pas.

Tandis que la sœur du patron se mouvait avec la rapidité et l'adresse d'une hirondelle en plein vol, et j'avais l'impression que sa légèreté de mouvement était en désaccord avec sa petite silhouette ronde et sans angles. Il y avait quelque chose de voulu, d'affecté, dans ses gestes et sa démarche. Sa voix sonnait gaiement, elle riait souvent et, en entendant ce rire sonore, je songeais qu'elle voulait me faire oublier la première image que j'avais eu d'elle. Et je ne voulais pas l'oublier, ce qui sortait de l'ordinaire m'était précieux, j'avais besoin de savoir que l'extraordinaire était possible, que cela existait.

Elle me demandait parfois :

« Que lisez-vous ? »

Je répondais brièvement, et j'avais envie de lui demander :

« Et pourquoi voulez-vous le savoir ? »

Un jour, le boulanger, occupé à caresser la fille aux jambes courtes, me dit d'une voix éméchée :

« Sors quelques instants. Hé, tu devrais aller voir la sœur du patron, qu'as-tu à lambiner ? Avec ces étudiants... »

Je promets de lui défoncer le crâne avec un poids s'il me sort encore quelque chose de ce genre, et sors dans le vestibule, pour aller me mettre sur les sacs. Par une fente de la porte incomplètement fermée, j'entends Loutonine dire :

« Pourquoi je me fâcherais contre lui ? Il s'est gorgé de livres, et le voilà qui vit comme un fou... »

Dans le vestibule, les rats piaulent et font du bruit, dans le fournil, la fille mugit et gémit. Je sors dans la cour, il y tombe, presque sans bruit, une petite pluie paresseuse, mais on étouffe encore, l'air est saturé d'une odeur de brûlé : des bois brûlent. Il est bien plus de minuit. Les fenêtres de la maison en face de la boulangerie sont ouvertes ; dans les pièces faiblement éclairées, on chante :

Saint Varlaam¹⁶ lui-même
Avec sa tête d'or,
Les regardant d'en haut
A un sourire...

J'essaie d'imaginer Maria Derenkov assise sur mes genoux, comme la fille est sur les genoux du boulanger, et je sens de tout mon être que cela n'est pas possible, que c'est même effrayant.

Et toute la nuit,
Il boit et il chante,
Et aussi – Oh ! il fait
Autre chose...

Une voix de basse profonde détache du chœur ce « Oh ! » de façon provocante. Penché, les mains sur mes genoux, je regarde par la fenêtre ; à travers la dentelle d'un rideau, je distingue une fosse carrée, dont les murs gris sont

éclairés par une petite lampe à abat-jour bleu, devant laquelle une jeune fille est assise le visage tourné vers la fenêtre – elle écrit. Là, elle lève la tête et, de son porte-plume rouge, replace une boucle de cheveux sur sa tempe. Elle a les yeux mi-clos et sourit. La voici qui plie lentement sa lettre et colle l'enveloppe en passant la langue sur ses extrémités ; jetant l'enveloppe sur la table, elle la menace d'un doigt plus fin que mon petit doigt. Mais, se renfrognant, elle reprend le pli, déchire l'enveloppe, lit la lettre qu'elle met dans une autre enveloppe ; penchée au-dessus de la table, la voilà qui écrit l'adresse et brandit la lettre, l'agitant comme un drapeau blanc. Elle tournoie en levant les mains et va vers son lit, dans un coin, puis en revient, ayant enlevé sa blouse – elle a les épaules rondes comme des pets-de-nonne –, attrape la lampe sur la table et disparaît dans le coin. Quand on observe le comportement d'une personne en tête à tête avec elle-même, il paraît insensé. Je marche dans la cour en songeant que cette demoiselle vivait de façon étrange, une fois seule dans son terrier.

Et quand elle recevait la visite d'un étudiant roux qui lui parlait à voix basse, presque en chuchotant, elle se recroquevillait, se faisait encore plus petite, le regardait d'un air timide et cachait ses mains derrière son dos, ou sous la table. Il ne me plaisait pas, ce rouquin. Mais alors, pas du tout.

Titubant, emmitouflée dans son châle, la courtaude survient et gargouille :

« Va voir le boulanger... »

Celui-ci, tout en sortant la pâte de la huche, me raconte quelle consolation inlassable lui apporte sa bien-aimée, et moi je réfléchis :

« Que vais-je devenir ? »

J'ai le sentiment qu'un malheur proche m'attend au coin de la rue.

Les affaires de la boulangerie marchaient si bien que Derenkov cherchait déjà un fournil plus vaste, et avait résolu d'engager un auxiliaire de plus. C'était une bonne chose, j'avais trop de travail, j'étais abruti de fatigue.

« Dans le nouveau fournil, tu seras l'auxiliaire en chef, me promettait le boulanger. Je te ferai obtenir dix roubles par mois. Voilà. »

Je comprenais que c'était son intérêt de me donner du galon, lui n'aimait pas travailler, tandis que moi, je travaillais très volontiers, la fatigue me rendait service, elle éteignait les inquiétudes de mon âme et tenait en lisière, chez moi, les exigences insistantes de l'instinct sexuel. Cependant, elle ne me permettait pas de lire.

« Tu as bien fait de laisser tomber les livres – que les rats les mangent ! disait le boulanger. Mais tu ne rêves vraiment pas ? Tu dois rêver, seulement, tu es cachottier ! Rigolo. Raconter ses rêves est pourtant absolument inoffensif, il n'y a rien à craindre d'eux... »

Il était très affable avec moi, il avait même l'air de me respecter. Ou alors, il craignait en moi le protégé du patron – bien que cela ne l'empêchât pas de voler régulièrement de la marchandise.

Ma grand-mère mourut. J'appris sa mort sept semaines après son enterrement, par une lettre que m'envoya l'un de mes cousins. Dans cette brève missive – exempte de virgules –, il était dit que ma grand-mère, mendiant sur le parvis de l'église¹⁷, était tombée, se cassant la jambe. Le huitième jour, s'était montré « comme le feu de Saint-Antoine¹⁸ ». J'appris par la suite que les deux frères, la sœur et leur enfants – gens encore jeunes et en bonne santé – vivaient aux

crochets¹⁹ de la vieille femme, des aumônes qu'elle récoltait. Ils n'avaient pas eu l'esprit de faire venir un docteur.

La lettre disait encore :

« Nous l'avons enterrée au cimetière Pierre-et-Paul, accompagnés de tous les nôtres et des mendiants, qui l'aimaient et la pleuraient. Grand-père pleurait aussi, il nous a chassés, Il est resté seul devant la tombe, depuis les buissons, nous l'avons vu pleurer, il mourra bientôt lui aussi. »

Je ne pleurai pas, mais, je m'en souviens, ce fut comme si un vent glacé m'avait enveloppé. La nuit, assis sur une pile de bois dans la cour, je ressentis comme une obsession le désir de parler à quelqu'un de ma grand-mère, de dire à quel point elle était intelligente et cordiale, une vraie mère pour tout le monde. Je portai longtemps en moi ce lourd désir, mais je n'avais personne à qui parler, si bien que ce désir secret finit par se consumer et s'éteindre.

Je me souvins de ces jours-là bien des années plus tard, en lisant le récit étonnamment juste d'A. P. Tchekhov au sujet du cocher causant avec son cheval de la mort de son fils²⁰. Je regrettai de n'avoir eu auprès de moi, en ces jours de tristesse aiguë, ni cheval ni chien, et de ne pas avoir songé à partager ma peine avec les rats : il y en avait beaucoup, dans le fournil, et je vivais avec eux en bonne amitié.

Le sergent de ville Nikiforytch se mit à tourner autour de moi comme un milan. De belle stature, costaud, une brosse de cheveux argentés sur la tête, la barbe en éventail bien taillée, il me regardait en clappant des lèvres avec appétit, comme s'il lorgnait une oie abattue pour Noël.

« Tu aimes lire, à ce que j'ai entendu dire ? demandait-il. Dis-moi quels livres, par exemple : la Vie des Saints, ou alors la Bible, c'est ça ? »

J'avais lu aussi bien la Bible que la Vie des Saints, et cela étonnait visiblement Nikiforytch, il était tout déconcerté.

« M-oui ? Voilà une lecture saine et fort légale ! Mais tu n'as jamais lu les œuvres du comte Tolstoï ? »

J'en avais aussi lu certaines, mais il s'avéra qu'il ne s'agissait pas des œuvres de Tolstoï auxquelles s'intéressait le policier.

« Disons que ce sont là des œuvres ordinaires, comme tous les auteurs en écrivent, mais on dit que dans certaines, il a pris les armes contre les papes – celles-là seraient à lire ! »

Les « certaines » en question, imprimées en hectographie²¹, je les avais lues aussi, mais elles m'avaient ennuyé, et je savais qu'il ne fallait pas en discuter avec la police.

Après quelques conversations tenues en marchant, le vieillard se mit à m'inviter :

« Passe donc me voir dans ma guérite, boire un petit thé. »

Je comprenais bien sûr ce qu'il me voulait, mais j'avais envie d'y aller. Je demandai conseil à des gens avisés, et il fut conclu que décliner l'offre aimable de l'agent pouvait renforcer ses soupçons à propos de la boulangerie.

Me voici donc invité chez Nikiforytch. Le tiers de son petit réduit est occupé par un poêle russe, un autre tiers par un lit pour deux personnes caché par un rideau d'indienne, avec une quantité d'oreillers dans des taies d'andrinople, l'espace restant a pour ornements un buffet, une table, deux chaises et un banc sous la fenêtre. Son uniforme déboutonné, Nikiforytch est assis sur le banc, cachant

l'unique petite fenêtre de son corps ; sa femme est, elle, à côté de moi : c'est une petite bonne femme d'une vingtaine d'années à la poitrine généreuse, à la face rubiconde, aux yeux narquois et méchants, d'un bleu étrange, aux lèvres d'un rouge vif gonflées en une moue capricieuse, à la petite voix d'une rude sécheresse.

« Je sais, dit le policier, que ma filleule Séklétia se rend à votre fournil : une fille débauchée, une salope. Toutes les femmes sont des salopes.

— Toutes ? demande sa femme.

— Toutes, sans exception ! » certifie résolument Nikiforytch en faisant tinter ses médailles, comme un cheval les grelots de son harnais. et, sirotant son thé dans sa soucoupe, il répète à plaisir :

« Des salopes et des débauchées, depuis la dernière fille des rues... jusqu'aux reines ! la reine de Saba a traversé deux mille verstes²² de désert pour aller voir le roi Salomon et se livrer à la débauche. Pareil pour l'impératrice Catherine, quand bien même on l'appelle la Grande... »

Il raconte en détail l'histoire d'un chauffeur de poêle qui, au cours d'une seule nuit passée avec la tsarine, obtint tous les grades, de celui de sergent à celui de général. L'écoutant attentivement, sa femme se poulèche les lèvres et me fait du pied sous la table. Le débit de Nikiforytch est très harmonieux, il use de mots savoureux et, sans que je m'en rende compte, change de sujet :

« Prenons par exemple le cas de l'étudiant de première année Pletniev²³. »

Son épouse avance en poussant un soupir :

« Il n'est pas beau, mais il est chouette !

— Qui ça ?

— Monsieur Pletniev.

— Primo, ce n'est pas un monsieur, il en sera un quand il aura fini ses études, pour l'instant, ce n'est qu'un étudiant parmi des milliers. Secundo, que signifie "chouette" ?

— Joyeux, jeune.

— Primo, un bouffon de foire l'est aussi, joyeux...

— Un bouffon divertit pour de l'argent.

— Chut ! Secundo, un chien a commencé par être un chiot...

— Un bouffon est une espèce de singe...

— Tais-toi, te dis-je ! Tu m'entends ?

— Oui, je t'entends.

— Très bien... »

Ayant maté sa femme, Nikiforytch me conseille :

« Fais donc la connaissance de Pletniev, il est très intéressant ! »

Comme il a dû, et plus d'une fois, me voir dans la rue en compagnie de Pletniev, je dis :

« Nous nous connaissons.

— Ah bon ? Alors... »

Le dépit s'entend dans ses paroles, il a un mouvement brusque, ses médailles tintent. Moi, je suis sur mes gardes : je sais que Pletniev imprime de petites feuilles en hectographie.

Sa femme, tout en me faisant du pied, excite le vieux qui, tout gonflé, déploie son discours comme un paon fait la roue. Les polissonneries de l'épouse

m'empêchent d'écouter, et je rate à nouveau le changement de ton de sa voix, qui devient plus calme, plus persuasive.

« Un fil invisible, tu comprends ? me demande-t-il, en me dévisageant de ses yeux ronds comme si quelque chose l'effrayait. Vois le tsar comme une araignée...

— Que dis-tu là ? s'exclame sa femme.

— Silence ! Idiotie, on dit cela pour rendre les choses claires, pas pour dénigrer, espèce de jument ! Débarrasse, emporte le samovar... »

Fronçant les sourcils, clignant des yeux, il poursuit avec gravité :

« Un fil invisible – comme celui d'une araignée – sort du cœur de Sa Majesté Impériale, notre seigneur l'souverain Alexandre III, passe à travers messieurs les ministres, à travers Sa Haute Excellence le gouverneur et à travers les fonctionnaires de tout rang, jusqu'à moi et même jusqu'au dernier des soldats. Ce fil relie tout, forme une claie autour de tout, maintenant à tout jamais de sa force invisible l'État impérial. Mais des Polaks, des youpins et des Russes soudoyés par la rusée reine d'Angleterre²⁴ s'efforcent de casser ce fil où ils le pensent possible, en prétendant que c'est pour le bien du peuple ! »

Chuchotant de façon menaçante, il demande, en se penchant vers moi au-dessus de la table :

« Pigé ? Bien. Pourquoi est-ce que je dis ça ? Ton boulanger fait ton éloge, d'après lui, tu es un gars intelligent, honnête, et tu vis seul. Mais chez vous, à la boulangerie, viennent se baguenauder un tas d'étudiants qui passent la nuit chez la Derenkov. Un seul étudiant, on comprendrait. Mais quand c'est une foule ? Hein ? Je n'ai rien contre les étudiants – un jour étudiant, demain substitut du procureur. Les étudiants sont de braves gens, mais ils sont pressés de jouer un rôle, et les ennemis du tsar les excitent ! Tu comprends ? Et je dirai encore... »

Il n'en eut pas le temps : la porte s'ouvrit toute grande, et un petit vieux au nez rouge, avec une petite courroie sur sa tête bouclée, fit son entrée, une bouteille de vodka à la main, et déjà gris.

« On joue aux dames ? » demanda-t-il joyeusement, dans un festival de saillies bouffonnes.

« Mon beau-père, le père de mon épouse » fit Nikiforytch, maussade et dépité.

Je pris congé quelques minutes plus tard ; en fermant à demi la porte de la guérite derrière moi, la malicieuse femme me pinça en disant :

« Comme les nuages sont rouges, on dirait du feu ! »

Un seul petit nuage doré fondait en fait dans le ciel.

Sans vouloir vexer mes professeurs, je dirai tout de même que le factionnaire avait su m'expliquer, de façon plus concrète et plus radicale qu'eux, le fonctionnement du mécanisme étatique. Une araignée siège quelque part, et d'elle sort un fil invisible unissant et ligotant toute vie. J'appris bientôt à éprouver la solidité des petits nœuds que faisait ce fil.

Tard dans la soirée, ayant fermé le magasin, la patronne²⁵ me fit venir et m'informa qu'on lui avait confié la mission de savoir de quoi m'avait parlé le policier.

« Ah mon Dieu ! » s'écria-t-elle en inquiétude après avoir écouté mon rapport détaillé ; et, courant en tous sens dans la pièce comme une souris et secouant la tête, elle dit :

« Voyons, le boulanger ne cherche vraiment pas à vous soutirer des renseignements ? Sa maîtresse est tout de même une parente de Nikiforytch, non ? Il faut le chasser. »

Debout, appuyé contre le montant de la porte, je la regardais par en dessous. Elle avait trop facilement prononcé le mot « maîtresse », cela ne m'avait pas plu. Pas plus que sa décision de renvoyer le boulanger.

« Soyez très prudent », disait-elle, et, comme toujours, j'étais troublé par son regard insistant, qui semblait me demander quelque chose qui me restait inconnu. Les mains derrière le dos, la voilà qui se tenait devant moi.

« Pourquoi êtes-vous toujours si morose ?

— Ma grand-mère est morte récemment. »

Cela parut l'amuser, elle demanda en souriant :

« Vous l'aimiez beaucoup ?

— Oui ? Il ne vous faut rien d'autre ?

— Non. »

Je m'en allai, et, cette nuit-là, écrivis des vers où revenait, je m'en souviens, cette ligne :

« Vous n'êtes pas ce que vous voulez paraître »

Il fut décidé que les étudiants viendraient le plus rarement possible à la boulangerie. Ne les voyant plus, je perdis la possibilité de les questionner à propos de ce que je ne comprenais pas dans les livres que je lisais, et me mis à noter dans un cahier les questions qui m'intéressaient. Mais un jour, fatigué, je m'endormis dessus, et le boulanger lus mes notes. Il me réveilla et me demanda :

« Qu'est-ce que tu écris-là ? "Pourquoi Garibaldi n'a-t-il pas chassé le roi ?"

C'est quoi, Garibaldi ? Et... peut-on chasser un roi ? »

Jetant avec humeur le cahier sur la huche, il se glissa dans l'entresol et grogna de là :

« Voyez-moi ça, il a besoin de chasser les rois ! Rigolo. Laisse donc ce genre de fantaisies. Grand lecteur, va ! Il y a cinq ans, à Saratov, les gendarmes ont attrapé de tels lecteurs, comme des souris, hein. Sans même ça, Nikiforytch s'intéresse déjà à toi. Laisse donc la chasse aux rois – ce n'est pas un jeu pour toi²⁶ ! »

Cela partait d'un bon sentiment chez lui, mais je ne pouvais pas lui répondre comme j'aurais voulu : on m'avait défendu de discuter de *thèmes dangereux* avec le boulanger.

Un livre semait l'émotion en ville, passant de main en main. On le lisait et on se disputait. Je demandai au vétérinaire Lavrov de me le procurer, mais il ne ma laissa pas d'espoir :

« Non, mon petit père, n'y comptez pas ! Cela dit, je crois qu'un de ces jours, on va le lire au cours d'une réunion, je vous y amènerai peut-être... »

La veille de l'Assomption, à minuit, me voilà en train de marcher dans la plaine d'Arsk²⁷, suivant dans le brouillard la silhouette de Lavrov, qui me précède de cinquante sagènes²⁸. La prairie est déserte, j'avance tout de même *en prenant des précautions*, comme me l'a recommandé Lavrov, je siffloie, je chantonne, je joue *l'ouvrier ayant un coup dans le nez*. Des lambeaux de nuages noirs flottent au-dessus de moi, la lune roule sa boule d'or entre eux, les ombres couvrent le sol, les flaques luisent comme de l'argent ou de l'acier. Dans mon dos le ville vrombit avec humeur.

Mon guide s'arrête devant l'enceinte d'un jardin, derrière le Grand séminaire, je me hâte de le rejoindre. Nous escaladons en silence la palissade et traversons un jardin à la végétation touffue en frôlant les branches des arbres, de grosses gouttes d'eau pleuvent sur nous. Nous arrêtons devant le mur d'une maison, nous cognons doucement aux volets d'une fenêtre hermétiquement close : un barbu ouvre la fenêtre, derrière lui, je ne distingue rien, et n'entends rien.

« Qui va là ? »

De la part de Iakov.

— Grimpez. »

Dans la nuit noire, on sent la présence de gens en nombre, on entend le froufrou des vêtements et le léger raclement des pieds, une toux discrète, des chuchotements. La flamme d'une allumette jaillit, éclairant ma figure, je vois contre le mur plusieurs silhouettes sombres assises par terre.

« Tout le monde est là ? »

— Oui.

— Tirez les rideaux, qu'on ne voie pas de lumière à travers les volets. »

Une voix irritée dit tout haut :

« Quel est le gros malin qui a imaginé de nous réunir dans une maison inhabitée ? »

— Pas si fort ! »

On a allumé dans un coin une petite lampe. La pièce est vide, dépourvue de mobilier, en dehors de deux caisses sur lesquelles est posée une planche – et, sur la planche, s'alignent cinq personnes, tels des choucas perchés sur une palissade. La lampe est également posée sur une caisse qu'on a placée verticalement. Trois personnes sont encore assises par terre, contre les murs, et un jeune homme aux longs cheveux, très frêle et très pâle, est assis à l'écart sur le rebord de la fenêtre. En dehors de lui et du barbu, je connais tout le monde. Le barbu dit d'une voix de basse qu'il va lire la brochure *Nos désaccords*, écrite par Gueorgui Plekhanov²⁹, ancien membre du groupe *La volonté du peuple*³⁰.

Dans l'obscurité, l'un des gens assis par terre grogne :

« On le sait ! »

Je suis agréablement ému par l'ambiance de mystère qui règne ; la poésie du mystère est la plus haute des poésies. Je me sens comme un croyant assistant à l'église à la messe du matin, et je repense aux catacombes, aux premiers chrétiens. La voix de basse voilée emplît la pièce, prononçant distinctement les mots.

« Ba-balivernes » grogne de nouveau quelqu'un dans le coin.

Là-bas, dans l'obscurité, luit sourdement un énigmatique objet en cuivre, rappelant le casque d'un soldat romain. Je devine que c'est le conduit du poêle.

La pièce bourdonne de voix basses qui s'accrochent les unes aux autres en un chœur obscur de voix enflammées, il n'y a pas moyen de saisir qui dit quoi. Depuis le rebord de la fenêtre, au-dessus de ma tête, on demande à haute voix, d'un ton railleur :

« Ça vient, cette lecture ? »

C'est le jeune homme pâle aux longs cheveux qui a dit cela. Tout le monde se tait, on n'entend plus que la voix de basse du lecteur. Des allumettes flambent, les lueurs rouges des cigarettes brillent, éclairant les gens pensifs, les yeux mi-clos ou grands ouverts.

La lecture dure terriblement longtemps, j'en ai assez d'écouter, bien que j'entende avec plaisir ces mots tranchants et provocants qui composent avec facilité et simplicité des pensées convaincantes.

Soudain, de façon inopinée, la voix du lecteur s'interrompt, et la pièce se remplit d'exclamations indignées :

« Renégat !

— Cuivre tintant³¹...

— C'est cracher sur le sang versé par les héros.

— Après l'exécution de Guénéralov³², d'Oulianov³³... »

À nouveau, depuis le rebord de la fenêtre, se fait entendre la voix du jeune homme :

« Messieurs, ne peut-on vraiment pas substituer aux jurons des objections sérieuses, portant sur le fond ? »

Je n'aime pas les controverses, je ne sais pas les écouter, j'ai du mal à suivre les bonds capricieux de la pensée en pleine excitation, et l'amour-propre des jouteurs, en se dévoilant, m'irrite toujours.

Le jeune homme me demande, en se penchant vers moi :

« Vous êtes Pechkov, le boulanger ? Moi, c'est Fedosseïev. Nous devrions faire connaissance. En somme, on n'a rien à faire ici, ce boucan va perdurer, sans grande utilité. On y va ? »

J'avais déjà entendu parler de Fedosseïev comme d'un très sérieux organisateur de cercle de jeunesse, et son visage me plaisait, avec sa pâleur, sa nervosité et ses yeux profonds.

Tout en marchant dans la plaine, il m'interrogeait, me demandant si j'avais des contacts parmi les ouvriers, s'informant de mes lectures et voulant savoir si j'avais beaucoup de temps libre ; il me dit notamment :

« J'ai entendu parler de votre boulangerie : il est étrange que vous vous occupiez d'une telle absurdité. Qu'est-elle pour vous ? »

Depuis quelque temps, je sentais moi-même que je n'en avais pas besoin, et je le lui dis. Mes paroles le réjouirent, il me serra fortement la main et me dit en souriant visiblement qu'il allait partir le surlendemain pour trois semaines, mais qu'à son retour, il me ferait savoir où et quand le rencontrer.

Les affaires de la boulangerie marchaient très bien, les miennes, c'était de pire en pire. Nous nous étions installés dans le nouveau fournil, et j'avais encore plus d'obligations. Je devais travailler au fournil, livrer les petits pains et les brioches chez les particuliers, au séminaire et à l'*Institut des jeunes filles nobles*. lesquelles jeunes filles, en choisissant dans mon panier des brioches, y fourraient de petits billets, et il m'arriva plus d'une fois de lire avec étonnement sur ces bouts de papier des mots cyniques, rédigés d'une écriture encore un peu enfantine. Cela me faisait tout drôle, quand la joyeuse troupe des demoiselles proprettes et aux yeux clairs entourait mon panier et, avec des grimaces amusantes, choisissait de leurs petites pattes roses un tas de brioches : je les regardais en essayant de deviner quelles étaient celles qui m'écrivaient ces petits billets impudiques - peut-être sans même en comprendre le sens honteux ? Et, me souvenant des *maisons de réconfort*, je songeais :

« Se peut-il que le *fil invisible* s'étende de ces maisons jusqu'ici ? »

L'une des jeunes filles, une brunette à forte poitrine et à grosse tresse, m'arrêta dans le couloir et me chuchota précipitamment :

« Je te donnerai dix kopecks pour porter ce billet à l'adresse que je t'indiquerai. »

Ses yeux sombres et caressants étaient remplis de larmes, elle me regardait en pinçant fortement les lèvres, ses joues et ses oreilles étaient tout rouges. Je refusai noblement les dix kopecks, pris le pli et le remis au fils d'un membre du tribunal, étudiant tout en longueur avec sur les joues la rougeur des phtisiques. Il m'offrit cinquante kopecks, compte en silence et d'un air pensif la monnaie de cuivre, et lorsque je lui dis que je n'en avais pas besoin, il fit le geste de fourrer les pièces dans la poche de son pantalon, mais manqua la poche, et l'argent s'éparpilla au sol.

Regardant avec désarroi les pièces de deux et de cinq kopecks rouler de tous côtés, il se frottait les mains si fort que les articulations de ses doigts craquaient, et il murmurait en respirant avec difficulté :

« Ah, que faire, à présent ? eh bien, au revoir ! Il faut que je réfléchisse... »

J'ignore ce qu'il imagina, mais je plains beaucoup la jeune fille. Elle disparut bientôt de l'Institut, et, une quinzaine d'années plus tard, je la retrouvai enseignante dans un lycée de Crimée, elle souffrait de tuberculose et parlait du monde entier avec la haine sans merci d'un être blessé par la vie.

Après avoir livré mes petits pains, je me couchais ; le soir, je travaillais au fournil pour fournir à minuit de la pâtisserie au magasin : la boulangerie se trouvait à côté du théâtre municipal, et, après le spectacle, le public y passait pour avaler jusqu'à la dernière miette des feuilletés tout chauds. Ensuite, j'allais pétrir la pâte pour le pain au poids et les pains à la française, et pétrir manuellement quinze à vingt *pouds*³⁴ de pâte, ce n'est pas un jeu.

Je dormais à nouveau deux, trois heures et je repartais livrer les petits pains.

Ainsi chaque jour.

Or, j'étais saisi d'un prurit insupportable, celui de semer *du sage, du bon, de l'éternel*. Personne sociable, j'étais bon conteur, mes expériences et mes lectures excitaient mon imagination. Il me fallait très peu de choses pour composer, à partir d'un fait ordinaire, une histoire intéressante, à la base de laquelle serpentait capricieusement le *fil invisible*. J'avais fait la connaissance d'ouvriers des usines de Krestovnikov et d'Alafouzov ; j'étais particulièrement lié avec le vieux tisserand Nikita Roubtsov, homme qui avait travaillé dans presque toutes les usines textiles de Russie, âme inquiète et intelligente.

« Cela fait cinquante-sept ans que suis sur terre, Lexeï, mon petit Maximytch³⁵, mon jeune fuseau³⁶, ma nouvelle navette ! » disait-il d'une voix étranglée, en souriant de ses yeux gris malades, sous les lunettes sombres dont il avait confectionné la monture à l'aide de fils de cuivre montrant, à la racine de son nez et vers ses oreilles, des traces vertes d'oxydation. Les tisserands l'appelaient *L'Allemand* parce qu'il se rasait la barbe, conservant seulement sa rude moustache et une grosse touffe de poils gris sous sa lèvre inférieure. De taille moyenne, la poitrine large, il était rempli d'une gaieté triste.

« J'aime aller au cirque, disait-il en penchant sur son épaule gauche son crâne chauve et bosselé : comme on dresse les chevaux – qui sont des animaux –, hein ! C'est réconfortant. Je regarde les animaux avec respect, je me dis que cela veut dire qu'on peut aussi apprendre aux hommes à se servir de leur raison. Les animaux, les artistes de cirque les soudoient avec du sucre, bon, nous autres, nous avons la possibilité d'acheter du sucre dans une boutique. Nous, c'est de

sucré pour l'âme que nous avons besoin, et ce sera la douceur ! Ainsi, mon gars, il faut agir par la douceur, et non pas à coups de trique, comme c'est la règle chez nous – pas vrai ? »

Lui-même n'était pas caressant avec les gens, il leur parlait sur un ton de raillerie un peu méprisante ; lors des discussions, ses objections se résumaient à des exclamations monosyllabiques, il cherchait clairement à vexer son interlocuteur. J'avais fait sa connaissance dans une brasserie : alors qu'on s'apprêtait à le rosser et qu'on l'avait déjà frappé deux fois, je m'interposai et l'emmenai.

« Ils vous ont fait mal ? » demandai-je en marchant avec lui dans l'obscurité, sous une petite pluie d'automne.

« Bah, est-ce là battre quelqu'un ? dit-il avec indifférence. attends un peu, pourquoi me dis-tu "vous" ? »

Ce fut le début de notre relation. Il commença par me tourner en ridicule avec esprit et adresse, mais lorsque je lui racontai le rôle que jouait dans notre vie le *fil invisible*, il s'exclama, songeur :

« Mais c'est que tu n'es pas bête ! Voyez-moi celui-là !... » Et il se mit à me traiter avec une gentillesse paternelle, en m'appelant même par mon prénom et mon patronyme³⁷.

« Tes pensées, mon petit Lexeï Maximytch, ma chère alène, tes pensées sont justes, seulement personne ne te croira, c'est peu avantageux...

— Vous me croyez ?

— Je ne suis qu'un chien errant à la queue courte, tandis que le peuple est composé de chiens à la chaîne, ayant chacun sur la queue pas mal de bardane : femmes, enfants, accordéons et caoutchoucs. Et chaque chien adore sa niche. Ils ne te croiront pas. Chez nous, à l'usine de Morozov, on a vu ça ! Celui qui se met en avant, c'est sur son front qu'on tape, et le front, ce n'est pas le derrière, ça fait mal un bout de temps³⁸.

Il se mit à modifier un peu son discours après avoir fait la connaissance du serrurier Chapochnikov, qui travaillait chez Krestovnikov : ce Iakov Chapochnikov, phtisique, joueur de guitare, grand connaisseur de la Bible, l'étonna par sa fureur à nier Dieu. Crachant de tous côtés des lambeaux sanguinolents de ses poumons pourris, Iakov exposait ses preuves avec force et passion :

« Primo : je ne suis pas du tout fait « à l'image et à la ressemblance de Dieu » : je ne sais rien, ne suis capable de rien, de plus, je ne suis pas une bonne personne, ça non ! Secundo : Dieu ignore mes peines, ou alors il les connaît, mais ne peut pas m'aider, ou encore il le peut, mais ne le veut pas. Tertio : Dieu n'est pas omniscient, pas omnipotent, il n'est pas miséricordieux – et, tout simplement, il n'existe pas ! C'est une invention, tout est invention, la vie entière est invention – seulement, moi, on ne me trompe pas. »

Roubtsov fut d'abord muet d'étonnement, puis, gris de colère, se mit à pousser de sauvages jurons, mais Iakov le désarma par une kyrielle triomphale de citations de la Bible, le contraignant à se taire, recroquevillé et pensif.

En parlant, Chapochnikov devenait presque effrayant. Il avait le visage fin et basané, les cheveux noirs et frisés comme ceux d'un Tzigane, des dents de loup étincelaient derrière ses lèvres bleuâtres. Ses yeux sombres se plantaient une fois pour toutes dans ceux de son adversaire, et il était difficile de tenir sous ce regard

lourd sous lequel on ployait : il me rappelait celui du malade atteint de folie des grandeurs.

En quittant Iakov en ma compagnie, Roubtsov dit d'un air sombre :

« D'habitude, on n'attaquait pas Dieu en ma présence. Je n'ai jamais entendu ça. J'ai entendu toutes sortes de choses, mais ça, jamais. Cet homme, bien sûr, file un mauvais coton. Eh bien, c'est dommage ! Il était chauffé à blanc...

Intéressant, mon vieux, très intéressant... »

Il eut tôt fait de se lier d'amitié avec Iakov : il écumait, tout ému, essuyant sans cesse de ses doigts ses yeux malades.

« Ainsi, disait-il avec un sourire railleur, on va mettre Dieu à la retraite ? Hum ! Pour ce qui est du tsar, ma chère aiguille, j'ai mes idées : pour moi, le tsar n'est pas un obstacle. Ce n'est pas le tsar, le problème, mais les patrons. Je pourrais m'entendre avec n'importe quel tsar, même avec Ivan le Terrible : très bien, trône, règne si ça te fait plaisir, mais laisse-moi mettre à la raison les patrons, voi-là ! si tu le fais, j'attacherai des chaînes d'or à ton trône, je ne jurerais que par toi... »

Après avoir lu *Le tsar-famine*³⁹, il me dit :

« Tout cela est d'une justesse extraordinaire ! »

Comme c'était la première fois qu'il voyait une brochure lithographiée, il me demanda :

« Qui te l'a écrit ? C'est très net. Remercie-le⁴⁰. »

Roubtsov avait un insatiable désir de savoir. Il écoutait avec une extrême attention les blasphèmes destructeurs de Chapochnikov, il m'écoutait pendant des heures parler de livres, le plaisir le faisant rire aux éclats, la tête renversée en arrière et sa pomme d'Adam pointant vers l'avant, et il s'exclamait, ravi :

« Il sait y faire, l'esprit humain, oh, il sait y faire ! »

Lui-même lisait avec difficulté – ses yeux malades le gênaient, mais lui aussi savait beaucoup de choses, maintes fois je fus surpris par l'étendue de son savoir :

« Il y a chez les Allemands un charpentier d'une intelligence extraordinaire ; le roi lui-même le fait venir pour lui demander conseil. »

En le questionnant, je compris qu'il s'agissait de Bebel⁴¹.

« Comment savez-vous cela ?

— Je le sais », répondit-il brièvement, en grattant son crâne bosselé avec son petit doigt.

Chapochnikov n'était pas concerné par la pénible agitation de la vie, l'anéantissement de Dieu l'absorbait profondément, il s'occupait de ridiculiser le clergé, haïssant particulièrement les moines.

Un jour, Roubtsov lui demanda d'un ton fort pacifique :

« Qu'es-tu, Iakov, à t'en prendre seulement à Dieu ? »

Il se mit à hurler avec une fureur redoublée :

« il n'y a que lui qui me gêne ! J'ai eu la foi pendant vingt ans, je vivais dans la crainte de Dieu. J'ai tout supporté. Sans discuter les décrets du ciel. J'étais comme ligoté. Et je me suis plongé dans la Bible, et j'ai vu que tout était inventé ! Inventé, Nikita ! »

Et, agitant la main comme pour rompre le *fil invisible*, il dit, presque en pleurant :

« Je vais mourir de ça trop tôt ! »

Je connaissais encore quelques personnes intéressantes, je faisais souvent un saut à la boulangerie de Semiénov⁴², pour revoir mes vieux camarades, qui m'accueillaient avec plaisir et m'écoutaient bien volontiers. Mais, comme Roubtsov habitait dans le faubourg de l'Amirauté, et Chapochnikov dans celui des Tatars, derrière le lac Kaban⁴³ – à une distance de cinq verstes l'un de l'autre –, je ne pouvais les voir que très rarement. Et venir me voir était impossible, je n'avais pas la place pour recevoir des invités, de plus, le nouveau boulanger, un soldat à la retraite, était en relations avec les gendarmes ; l'arrière-cour de la Direction de la gendarmerie était contiguë à notre cour, et les graves *uniformes bleus* franchissaient la palissade pour venir chercher chez nous des brioches pour le colonel Gangardt et du pain pour eux. En outre, on m'avait personnellement recommandé de *ne pas trop me montrer*, histoire de ne pas attirer trop l'attention sur la boulangerie.

Je voyais bien que mon travail perdait son sens. De plus en plus souvent, des gens se souciant peu de l'état de nos affaires prenaient de l'argent dans la caisse si imprudemment qu'il ne nous restait parfois pas de quoi payer la farine. Triturant sa barbe, Derenkov souriait tristement :

« Nous allons à la faillite. »

Lui aussi vivait mal : Nastia⁴⁴, la rouquine à boucles, *promenait un gros ventre* et crachait comme une chatte en colère, en posant sut tout et sur tous le regard offensé de ses yeux verts.

Elle marchait tout droit sur Andreï, comme si elle ne le voyait pas ; lui, avec un sourire à la fois malicieux et contrit, la laissait passer et poussait un soupir.

Il se lamentait parfois devant moi :

« Tout ça n'est pas sérieux. Tout le monde rafle tout, c'est n'importe quoi. Je me suis acheté une demi-douzaine de paires de chaussettes : elles ont tout de suite disparu ! »

L'histoire des chaussettes était comique, mais cela ne me faisait pas rire de voir un homme modeste et incorruptible se débattre en s'efforçant de mettre au point quelque chose d'utile, tandis qu'autour de lui tout le monde traitait l'affaire par-dessous la jambe et la démolissait avec insouciance. Derenkov ne comptait pas sur la reconnaissance des gens au service de qui il s'était mis, mais il avait le droit d'être traité avec plus d'attentions, de façon plus amicale, et on ne lui accordait pas ce traitement. Et sa famille s'effondrait rapidement, son père souffrait de folie douce à base religieuse, son frère cadet commençait à boire et à fréquenter les filles, sa sœur se comportait comme une étrangère et, visiblement, filait un triste roman avec son étudiant roux, je la voyais souvent les yeux gonflés de larmes, et je pris en haine l'étudiant.

Il me semblait que j'étais épris de Maria Derenkov. J'étais également amoureux d'une vendeuse de notre magasin, Nadiejda Chtcherbatov, demoiselle corpulente aux joues bien rouges, affichant immuablement un gentil sourire sur ses lèvres carmin. J'étais amoureux, généralement parlant. Mon âge, ma nature et la confusion de ma vie exigeaient des relations avec les femmes, et c'était davantage tardif que prématuré. La caresse d'une femme m'était nécessaire, à tout le moins son attention affectueuse, j'avais besoin de parler de moi à cœur ouvert, de m'y retrouver dans l'embrouillamini de mes idées décousues et le chaos de mes impressions.

Je n'avais pas d'amis. Les gens qui voyaient en moi un *matériau à traiter* ne suscitaient pas en moi de sympathie, et ne me disposaient pas à leur parler franchement. Lorsque je me mettais à les entretenir d'un sujet qui ne les intéressait pas, ils me donnaient ce conseil :

« Laissez tomber ça ! »

Gouri Pletniev⁴⁵ fut arrêté et envoyé à Pétersbourg, aux *Croix*⁴⁵. Le premier à me l'apprendre fut Nikiforytch, en me rencontrant un matin tôt dans la rue. Venant vers moi, l'air solennellement pensif, couvert de toutes ses médailles – comme s'il revenait de la parade –, il porta la main à sa casquette et passa devant moi en silence, mais il s'arrêta l'instant d'après et me dit d'une voix courroucée, en s'adressant à ma nuque :

« Gouri Alexandrovitch⁴⁶ a été arrêté cette nuit... »

Et, agitant la main, il dit plus bas, en regardant autour de lui :

« C'en est fait du jeune homme ! »

Je crus voir briller des larmes dans ses yeux rusés.

Je savais que Pletniev s'attendait à être arrêté, il m'avait prévenu lui-même, et nous avait conseillé, à moi comme à Roubtsov – dont il était devenu l'ami tout comme moi –, de ne plus le rencontrer.

Regardant ses pieds, Nikiforytch me demanda d'un air d'ennui :

« Pourquoi ne viens-tu plus me voir ? »

Le soir, je passai chez lui ; il venait de se réveiller, et, assis dans son lit, buvait du kvas⁴⁷, tandis que sa femme, penchée près de la fenêtre, raccommodait un pantalon.

« Voilà, c'est comme ça, commença l'agent en grattant sa poitrine hérissée d'une toison de raton, et en me regardant d'un air songeur. On l'a arrêté. On a trouvé chez lui une casserole : il y fabriquait de la couleur pour des feuilles dirigées contre le tsar. »

Crachant par terre, il cria avec humeur à sa femme :

« Donne-moi mon pantalon !

— Tout de suite », répondit-elle sans lever la tête.

« Elle en a pitié, elle pleure, disait le vieillard en montrant des yeux sa femme; Moi aussi, j'en ai pitié. Mais que peut faire un étudiant contre le souverain ? »

Il commença à s'habiller en disant :

« Je sors un instant... Prépare le samovar. »

Sa femme, sans bouger, regardait par la fenêtre, mais lorsqu'il disparut derrière la porte de la guérite, elle se retourna d'un mouvement vif et tendit vers la porte un poing bien serré, disant avec une grande rage à travers son rictus :

« Hou, vieux salopard ! »

Elle avait le visage gonflé de larmes, un coquard lui fermait presque entièrement l'œil gauche. D'un bond, elle s'approcha du poêle et, penchée sur le samovar, elle bougonna :

« Je vais le tromper, le tromper à le faire hurler ! Hurler comme un loup. Toi, ne crois pas un mot de ce qu'il dit ! Il veut t'attraper. Il ment, il n'a pitié de personne. Il pêche. Il sait tout de vous. Il vit de ça. C'est sa chasse à lui, attraper les gens... »

Elle se mit tout près de moi et me dit d'une voix de mendiante :

« Tu me cajolerais bien, hein ? »

Cette femme me déplaisait, mais son œil me regardait avec tant de mauvaise angoisse que je l'étreignis et me mis à caresser ses cheveux raides, gras et ébouriffés.

« Qui espionne-t-il, en ce moment ? »

— Des gens dans un hôtel de la rue de la Poissonnerie.

— Tu as des noms ?... »

Elle me répondit en souriant :

« Ah, je vais lui dire que tu m'interroges ! Le voilà... Le Gouroutchka⁴⁸, il l'a espionné... »

Et elle revint d'un bond au poêle.

Nikiforytch apporta une bouteille de vodka, de la confiture et du pain. Nous nous installâmes pour boire le thé. Assise à côté de moi, Marina me comblait d'attentions, en me regardant de son œil valide, tandis que son époux me faisait la leçon :

« Ce fil invisible – qui passe dans les cœurs et les os –, penses-tu pouvoir l'ôter, l'arracher ? Le tsar, pour le peuple, c'est Dieu ! »

Il me demanda inopinément :

« Tu as lu plein de livres, tu as dû lire l'Évangile ? Eh bien, à ton avis, tout est vrai, là-dedans ? »

— Je ne sais pas.

— Selon moi, des choses inutiles y ont été ajoutées. Et pas qu'un peu. Au sujet des pauvres, par exemple : *bienheureux les pauvres* – en quoi le sont-ils ? C'est un peu vain, ça. En général, dans ce qui est dit à propos des pauvres, il y a bien des choses incompréhensibles. Il faut distinguer le pauvre de celui qui s'est appauvri. Pauvre veut dire mauvais ! L'appauvri a peut-être joué de malheur. Il faut raisonner ainsi, cela vaut mieux.

— Pourquoi ? »

Me regardant d'un œil scrutateur, il garda le silence, avant de se mettre à parler nettement et avec autorité, exposant visiblement des pensées mûrement réfléchies.

« On trouve dans l'Évangile beaucoup de pitié, mais la pitié est une chose nuisible. Voilà ce que je pense. La pitié requiert de dépenser énormément d'argent pour des gens inutiles, et mêmes nuisibles. Les hospices de vieillards, les prisons, les asiles de fous. Il faut venir en aide aux gens forts et sains, afin qu'ils ne dépensent pas leurs forces en vain. Or, nous aidons les faibles : peut-on vraiment faire d'un faible un fort ? Le résultat de ces tracasseries, c'est que les forts s'affaiblissent, tandis que les faibles vivent à nos crochets. Voilà de quoi il faut s'occuper : de cela ! Il y a bien des choses à revoir. Il faut le comprendre, la vie s'est depuis longtemps détournée de l'Évangile, elle suit son propre cours. Tiens, regarde : qu'est-ce qui a perdu Pletniev ? La pitié. Nous donnons aux pauvres, et les étudiants se perdent. Est-ce raisonnable, hein ? »

J'entendais pour la première fois ces idées exprimées sous une forme aussi tranchante, même si je m'y étais déjà heurté – elles sont plus vivaces et plus répandues qu'on ne le croit habituellement. Sept ans plus tard, en lisant des choses sur Nietzsche, je me souvins très nettement de la philosophie du policier de Kazan. À propos, je dois dire que j'ai rarement trouvé dans les livres des idées dont je n'avais pas déjà entendu parler dans la vie.

Le vieux *pêcheur d'hommes* parlait toujours, frappant en mesure de ses doigts le bord du plateau pour accompagner ses paroles. Son visage devint sévère et renfrogné, mais ce n'était pas moi qu'il regardait, c'était le petit miroir de cuivre bien astiqué du samovar.

« Il est temps pour toi d'y aller », lui avait deux fois rappelé sa femme ; il ne lui répondait pas, enfilant un mot après l'autre sur la tige de sa pensée, laquelle emprunta soudain, sans que je l'ai vu venir, un nouveau chemin.

« Tu es un gars pas sot, tu as de l'instruction, cela te convient vraiment, d'être boulanger ? Tu pourrais gagner autant d'argent en rendant d'autres services au royaume du tsar... »

Tout en l'écoutant, je me demandais comment prévenir des gens que je connaissais pas, rue de la Poissonnerie, que Nikiforytch les surveillait. Dans un hôtel de cette rue habitait un homme revenu de sa déportation à Ialoutorovsk⁴⁹, Sergueï Somov, sur lequel on m'avait raconté bien des choses intéressantes.

« Les gens intelligents doivent vivre en groupe, comme, par exemple, les abeilles d'une ruche ou les guêpes d'un nid. Le royaume du tsar... »

— Attention, il est neuf heures, dit la femme.

— Sapristi ! »

Nikiforytch se leva et boutonna son uniforme.

« Bah, ça ne fait rien, je prendrai un fiacre. Au revoir mon vieux ! Viens me voir, ne te gêne pas... »

En sortant de la guérite, je me jurai de ne jamais revenir en invité chez Nikiforytch : je trouvais ce vieillard repoussant, quoiqu'il fût intéressant. Ses propos sur les torts causés par la pitié m'avaient grandement troublé, et s'étaient fixés dans ma mémoire. J'y percevais une certaine vérité, mais que cela vint d'un policier me causait du dépit.

Les discussions sur ce thème étaient fréquentes, l'une d'elles m'émut avec une cruauté toute particulière.

Un *tolstoïen* apparut en ville – c'était le premier que je voyais : un grand type maigre et noueux, le visage bistre, avec un bouc noir et des lèvres épaisses de nègre. Voûté, il regardait par terre, mais il lui arrivait de relever brusquement sa tête présentant une légère calvitie, et vous incendiait de l'éclat passionné de ses yeux sombres et humides : de la haine brillait dans ce regard aigu. On discutait dans l'appartement de l'un des professeurs de l'université, il se trouvait là beaucoup de jeunes gens, et, au sein de cette jeunesse, un petit pope maître ès théologie, d'une élégante minceur dans sa soutane de soie noire ; elle accentuait très avantageusement la pâleur de son joli minois, éclairé du sourire sec de ses yeux gris et froids.

Le *tolstoïen* discourait sur le caractère éternellement inébranlable des hautes vérités de l'Évangile ; il avait une voix sourde, parlait par phrases brèves, mais ses paroles résonnaient fortement, on y sentait la force d'une foi véritable, il les accompagnait d'un geste monotone, coupant quelque chose de sa main gauche couverte de poils, tandis qu'il gardait la main droite dans sa poche.

« Un véritable acteur, chuchotait-on dans le coin où j'étais.

— Il est très théâtral, en effet... »

Or, peu auparavant, j'avais lu un livre – de Draper⁵⁰, je crois – sur la lutte du catholicisme contre la science, et il me semblait voir l'un de ces furieux adeptes du

salut du monde par l'amour, qui, par clémence pour les gens, sont prêts à les égorger et à les envoyer au bûcher.

Il portait une chemise blanche à larges manches, avec une vieille blouse grise par-dessus – cela aussi le distinguait de tous les autres. À la fin de son sermon, il s'écria :

« Alors, vous êtes avec le Christ, ou avec Darwin ? »

Il jeta comme une pierre cette question dans le coin où se serrait la jeunesse, et d'où le regardaient avec effroi et enthousiasme les yeux des jeunes gens et des jeunes filles. Son discours avait visiblement frappé tout le monde, les gens baissaient la tête et se taisaient. Il promena sur eux son regard brûlant et ajouta avec sévérité :

« Seuls les pharisiens peuvent essayer d'unir ces deux principes irréconciliables, et, ce faisant, ils se mentent à eux-mêmes de façon honteuse, en même temps qu'ils pervertissent les gens par leurs mensonges... »

Le petit pope se leva, rabattit soigneusement les manches de sa soutane et se mit à parler d'une voix égale, avec une politesse empoisonnée et une indulgence railleuse :

« Vous vous en tenez visiblement à l'opinion vulgaire qu'on a des pharisiens, alors qu'elle est, pour l'essentiel, non seulement grossière, mais encore totalement erronée... »

À ma grande surprise, il se mit à prouver que les pharisiens étaient les authentiques et honnêtes gardiens des préceptes du peuple juif, et que ce peuple marchait toujours avec eux contre ses ennemis.

« Lisez par exemple Flavius Josèphe⁵¹... »

Bondissant et anéantissant Flavius d'un geste large et tranchant, le tolstoïen s'écria :

« Encore de nos jours, les peuples marchent avec leurs ennemis contre leurs amis, ils ne le font pas librement, on les y pousse, on les y force. Que m'importe votre Flavius ? »

Le petit pope et d'autres personnes mirent en mille morceaux le thème principal de la discussion, qui dès lors disparut.

« La vérité, c'est l'amour », s'exclamait le tolstoïen, ses yeux étincelant d'un mépris haineux.

Ces paroles me grisaient, je n'en saisisais pas le sens, le sol sous moi oscillait, pris dans un tourbillon de mots, et il m'arrivait souvent de penser avec désespoir qu'il n'y avait pas d'homme plus bête et plus nul que moi.

Cependant, le tolstoïen, essuyant la sueur de son visage empourpré, s'écriait avec sauvagerie :

« Jetez l'Évangile, oubliez-le, pour ne pas mentir ! Crucifiez le Christ une deuxième fois, ce sera plus honnête ! »

Devant moi se dressa comme un mur la question suivante : Eh quoi ? Si la vie était une lutte incessante pour le bonheur sur terre, la charité et l'amour allaient seulement être des obstacles au succès de cette lutte ?

J'appris le nom du tolstoïen – Klopski⁵² –, ainsi que son adresse, et le lendemain, le soir, je lui rendis visite. Il vivait dans la maison de deux jeunes filles d'une famille de hobereaux, il était assis avec elles à une table dans le jardin, à l'ombre d'un énorme et vénérable tilleul. Vêtu d'un pantalon blanc et d'une chemise de la même couleur, ouverte sur sa poitrine couverte d'une toison brune,

long, sec et anguleux, il correspondait tout à fait à l'image que je me faisais d'un apôtre errant, prêcheur de vérité.

Il puisait dans une assiette, avec une cuiller en argent, des framboises au lait qu'il avalait en les savourant, faisant clapper ses lèvres épaisses et, après chaque gorgée, ôtant des gouttes blanches de ses moustaches clairsemées comme celles d'un chat. L'une des jeunes filles se tenait près de la table et le servait, l'autre, adossée au tronc du tilleul, les bras croisés sur sa poitrine, regardait d'un air rêveur le ciel torride et poussiéreux. Elles portaient toutes les deux des robes légères couleur lilas, et on avait du mal à les distinguer l'une de l'autre.

Le tolstoïen me parla volontiers, avec affabilité, de la puissance de création de l'amour, de la nécessité qu'il y avait à développer en soi ce sentiment, le seul capable d'*unir l'homme à l'esprit du monde*⁵³ — à l'amour dispersé partout dans la vie.

« C'est seulement ainsi que l'on peut unir les hommes ! Sans amour, il est impossible de comprendre la vie. Quant à ceux qui disent que la loi de la vie, c'est la lutte, ce sont des âmes aveuglées, vouées à leur perte. Le feu ne peut être vaincu par le feu, de même le mal ne peut être vaincu par la force du mal ! »

Mais lorsque les jeunes filles, mutuellement enlacées, partirent dans la profondeur du jardin, vers la maison, cet homme, les suivant de ses yeux mi-clos, me demanda :

« Qui es-tu ? »

Et, m'ayant écouté, il se mit, ses doigts tambourinant sur la table, à dire que l'homme était partout le même, qu'il ne fallait pas aspirer à un changement de situation, mais à former son esprit à l'amour des gens.

« Plus l'homme est en bas de l'échelle sociale, plus il est proche de la vérité authentique de la vie, de sa sainte sagesse... »

Ayant quelques doutes quant à sa familiarité avec cette *sainte sagesse*, je les gardai pour moi, flairant que je l'ennuyais ; il me regarda comme pour m'éloigner, bâilla, rejeta ses mains derrière son cou, étira ses jambes et, fermant les yeux d'un air fatigué, marmonna comme dans un demi-sommeil :

« L'humilité de l'amour... la loi de la vie... »

Tressaillant, il agita les mains, semblant se raccrocher à quelque chose dans l'air et me fixa avec effroi :

« Hein ? Pardon, je suis fatigué ! »

Il referma les yeux et, comme sous le coup d'une souffrance, découvrit ses dents fortement serrées ; sa lèvre inférieure se mit à pendre, sa lèvre supérieure se releva et les poils bleuâtres et clairsemés de ses moustaches se hérissèrent.

Je m'en allai avec un sentiment d'hostilité à son égard, et de vagues doutes sur sa sincérité.

Quelques jours plus tard, apportant tôt le matin des petits pains à un chargé de cours que je connaissais, un célibataire porté sur la boisson, je revis Klopski. Il n'avait pas dû dormir de la nuit, il avait le visage brun, les yeux rouges et gonflés — j'eus l'impression qu'il était ivre. Le chargé de cours grassouillet, lui-même complètement soûl, en linge de corps, une guitare dans les mains, était assis par terre au milieu d'un chaos de meubles déplacés, de bouteilles de bière et de vêtements éparpillés : il était assis, se balançait et mugissait :

« La cha-r-rité... »

Klopski criait rageusement :

« Il n'y a pas de charité qui tienne ! Nous périrons par amour, ou serons écrasés dans notre lutte pour l'amour, c'est tout un : notre fin est écrite... »

M'attrapant par l'épaule, il m'emmena dans la pièce et dit au chargé de cours :

« Demande-lui donc : que veut-il ? Demande-lui : a-t-il besoin de l'amour des hommes ? »

L'autre me regarda de ses yeux pleurards et se mit à rire :

« C'est le boulanger ! Je lui dois de l'argent. »

Il chancela, mit la main dans sa poche, en retira une clé et me la tendit :

« Voilà, prends tout ! »

Mais le tolstoïen lui rafla la clé et agita la main vers moi.

« Va-t-en ! Tu seras payé plus tard. »

Et il jeta les petits pains qu'il m'avait pris sur le divan, dans un coin.

Il ne m'avait pas reconnu, ce qui m'était plutôt agréable. En partant, j'emportai dans ma mémoire ses mots sur la perte causée par l'amour, et dans mon cœur du dégoût pour lui.

On me raconta bientôt qu'il avait déclaré sa flamme à l'une des jeunes filles chez qui il vivait, ainsi qu'à l'autre le même jour. Les deux sœurs partagèrent leur joie entre elles, et cette joie se mua en fureur contre l'amoureux ; elles ordonnèrent au concierge de faire savoir au prédicateur de l'amour qu'il devait immédiatement vider les lieux. On ne le vit plus en ville.

La question du sens, dans la vie humaine, de l'amour et de la pitié – question effrayante et complexe – avait surgi devant moi tôt, d'abord sous la forme d'une dissonance indécise mais aigüe dans mon âme, puis sous la forme précise de l'énoncé bien net :

« Quel est le rôle de l'amour ? »

Tout ce que je lisais était pénétré à l'excès des idées du christianisme, de l'humanisme, d'appels à la compassion pour les gens : les meilleures personnes que je connaissais en ce temps-là en parlaient avec une ardente éloquence.

Mes observations directes me faisaient voir très peu de compassion pour les gens. La vie se déployait devant moi en une chaîne sans fin d'hostilité et de cruauté, une lutte boueuse et ininterrompue pour la possession de choses futiles. Moi, j'avais seulement besoin de livres, le reste était sans intérêt à mes yeux.

Il suffisait de sortir dans la rue et de s'asseoir une heure près d'une porte cochère pour comprendre ceci : tous ces cochers, ces concierges, ces ouvriers, ces fonctionnaires, ces marchands ne vivaient pas comme moi ou les gens que je préférais, leurs désirs et leurs buts étaient autres. Ceux pour qui j'éprouvais du respect et en qui j'avais confiance restaient des unités isolées et singulières, étrangères à la majorité des gens, superflues au milieu de l'activité malpropre et compliquée des fourmis construisant minutieusement la masse de la vie ; laquelle vie me paraissait totalement stupide et mortellement ennuyeuse. Et je voyais souvent des gens, miséricordieux et pleins d'amour dans leurs propos seuls, se soumettre en pratique, sans s'en apercevoir, à l'ordre universel de la vie.

Cela m'était très pénible.

Un jour, le vétérinaire Lavrov, jaune et gonflé par l'hydropisie, me dit, en reprenant son souffle :

« Il faut renforcer la cruauté, jusqu'à temps que tout le monde en ait assez, que plus personne ne la supporte, tenez, comme ce maudit automne ! »

L'automne était froid et pluvieux, apportant quantité de maladies et riche en suicides. Lavrov lui aussi s'empoisonna avec du cyanure de potassium, ne désirant pas attendre que l'hydropisie l'étouffât.

« Il a soigné les bêtes, et il a crevé comme une bête ! » dit en suivant le cercueil du vétérinaire son logeur, le tailleur Mednikov, homme très maigre et pieux, connaissant par cœur tous les cantiques⁵⁴ à la gloire de la mère de Dieu. Il fouettait ses enfants – une fillette de sept ans et un lycéen de onze ans – avec un fouet à trois lanières, et battait sa femme sur les mollets avec une canne de bambou, et il se plaignait :

« Le juge de paix m'a condamné pour avoir soi-disant emprunté ce petit système à un Chinois, alors que je n'ai jamais vu de Chinois ailleurs que sur des enseignes et des tableaux. »

L'un de ses employés, un homme triste aux jambes torses, surnommé *le mari de Dounka*⁵⁵, disait de son patron :

« Je crains les gens doux et pieux ! Un homme impétueux se voit tout de suite, on a le temps de se mettre à l'abri, tandis que le doux rampe jusqu'à toi sans être vu, tel un serpent perfide dans l'herbe, et te pique brusquement à l'endroit le plus vulnérable de ton âme. Je crains les gens doux... »

il y avait du vrai dans les paroles du *mari de Dounka*, aimable et rusé mouchard, le préféré de Mednikov.

j'avais parfois l'impression que les gens doux, ameublissant comme du lichen le cœur de pierre de la vie, l'adoucissait et le rendait plus fécond, mais le plus souvent, en observant l'abondance de gens doux, leur adroite capacité à s'adapter à ce qui est bas, l'imperceptible versatilité de leur âme souple et flexible, leurs gémissements aigus de moustiques, je me sentais comme un cheval entravé au milieu d'une nuée d'œstres⁵⁶.

Je pensais à cela en revenant de chez le policier.

Le vent poussait des soupirs, faisant vaciller la flamme des réverbères, le ciel d'un gris sombre avait l'air de trembloter en ensemantant la terre d'une pluie d'octobre fine comme de la poussière. Une prostituée toute mouillée faisait remonter la rue à un ivrogne en le tenant sous le bras et en le poussant, lui marmonnait quelque chose et sanglotait. La femme dit, d'une voix sourde et lasse :

« C'est ton destin... »

« Voilà, me dis-je, moi aussi quelqu'un me traîne, me pousse dans des coins désagréables, en me montrant des choses sales, affligeantes, et des gens étrangement bigarrés. Je suis las de tout cela. »

Ce ne fut peut-être pas pensé en ces termes, mais c'est bien cette pensée qui jaillit dans mon esprit ce soir-là, cette triste soirée où je ressentis pour la première une fatigue dans mon âme, une moisissure corrosive dans mon cœur. Dès lors, je me sentis toujours plus mal, je me mis à me voir comme de côté, froidement, avec des yeux étrangers et hostiles.

Je voyais que dans presque chaque homme se trouve un assemblage gauche et mal disposé de contradictions, non seulement entre les mots et les actes, mais même entre les sentiments, et leur jeu capricieux m'oppressait grandement. J'observais ce jeu en moi-même, ce qui était encore pire. J'étais attiré de tous côtés : par les femmes et les livres, par les travailleurs et la gaieté estudiantine, sans arriver nulle part, et je ne vivais ni avec les uns ni avec les autres, en

tournoyant comme une toupie, tandis qu'une main invisible, mais puissante, me cinglait douloureusement d'une cravache invisible.

Ayant appris que Iakov Chapochnikov était à l'hôpital, j'allai le voir, mais là, une grosse femme à la bouche tordue, à lunettes et portant un calot blanc d'où pendaient deux oreilles rouges, comme bouillies, me dit d'un ton sec :

« Il est mort. »

Et, voyant que je ne repartais pas, que je me tenais encore devant elle, silencieux, elle se fâcha et cria :

« Alors ? Quoi encore ? »

Je me mis à mon tour en colère et lui dis :

« Vous êtes une sotte.

— Nikolaï, mets-le dehors ! »

Nikolaï essuyait avec un chiffon des tiges de cuivre, il grogna et me flanqua un coup de tige dans le dos. Je le pris alors à bras-le-corps, le fis sortir dans la rue et l'assis au beau milieu d'une flaque devant le perron de l'hôpital. Il accueillit le fait avec calme, resta ainsi un instant sans rien dire, me regardant avec des yeux écarquillés, puis se leva en disant :

« Sale chien ! »

Je me rendis au jardin Derjavine⁵⁷, m'y assis sur un banc près du monument à la gloire du poète, en ressentant le vif désir de faire quelque chose de mal, d'horrible, pour qu'un tas de gens me tombent dessus, ce qui me donnerait le droit de les frapper. Mais, bien que ce fût un jour férié, le jardin était désert, de même que les abords du jardin, pas âme qui vive aux alentours, seul le vent s'agitait, chassant les feuilles desséchées, faisant bruire une affiche décollée sur le poteau d'un réverbère.

Un crépuscule froid, à la transparence bleutée, s'épaississait au-dessus du jardin. L'énorme idole de bronze se dressait au-dessus de moi, je la regardais et songeais qu'avait vécu sur terre un homme solitaire nommé Iakov, qui détruisait Dieu de toutes les forces de son âme, et qui était mort d'une mort ordinaire. Ordinaire. Il y avait là quelque chose de pénible, de très vexant.

« Quant à Nikolaï, c'est un idiot ; il aurait dû se battre avec moi, ou appeler la police pour qu'on m'emmène au poste... »

J'allai chez Roubtsov, qui était dans son réduit, assis à table devant une petite lampe, occupé à raccommoder sa veste.

« Iakov est mort. »

Voulant faire un signe de croix, le vieillard leva la main qui tenait l'aiguille, puis renonça d'un geste à se signer, et, ayant accroché son fil quelque part, poussa un juron à mi-voix.

Puis il se mit à bougonner :

« Soit dit en passant, nous mourrons tous, nous avons cette stupide habitude – eh oui, mon vieux ! Le voilà mort, ici, un chaudronnier qui vivait seul a lui aussi été retiré. L'autre dimanche, avec les gendarmes dans le coup. C'est Gourka⁵⁸ qui m'avait fait faire sa connaissance. Un chaudronnier intelligent ! Il fricotait un peu avec les étudiants. Tu es au courant que les étudiants se révoltent, c'est vrai ? Tiens, recouds donc ma veste, je n'y vois rien... »

Il me passa ses hardes, l'aiguille avec le fil, et lui, les mains derrière le dos, se mit à déambuler dans la pièce, toussant et ronchonnant :

« Ici ou là s'allume une petite flamme, mais le diable l'éteint et c'est de nouveau l'ennui ! Cette ville est malheureuse. Je vais la quitter tant que les vapeurs sont encore en service⁵⁹. »

Il s'arrêta et, se grattant le crâne, demanda :

« Mais pour aller où ? Je suis allé partout. Eh oui. je suis allé partout, et je n'ai fait que me parcourir moi-même. »

Il cracha et ajouta :

« Saloperie de vie ! J'ai vécu tant et plus, sans rien y gagner, ni pour le corps ni pour l'âme... »

Il se tut, se tenant dans le coin près de la porte, semblant prêter l'oreille à quelque chose, puis s'approcha de moi d'un air décidé et s'assit au bord de la table.

« Je vais te dire, Lexei, mon petit Maximytch : Iakov a dépensé son grand cœur en pure perte. Ni Dieu ni le tsar ne deviendront meilleurs si je les renie, ce qu'il faut, c'est que les gens se fâchent contre eux-mêmes, qu'ils renversent leur sale existence, voilà ce qu'il faut ! ah, je suis vieux, c'est trop tard pour moi, bientôt je serai complètement aveugle : un vrai malheur, mon vieux ! Tu l'as recousue ? Merci... Allons au cabaret boire du thé... »

En chemin, trébuchant dans l'obscurité, m'attrapant aux épaules, il marmonnait :

« C'est moi qui te le dis : les gens en auront assez, ils se fâcheront pour de bon un de ces jours et se mettront à tout casser : ils réduiront en poussières toutes leurs futilités ! Ils en auront assez... »

Nous ne parvînmes pas au cabaret : nous tombâmes sur des matelots faisant le siège d'une maison close, dont des ouvriers de l'usine Alafouzov⁶⁰ défendaient le portail.

« Il y a des bagarres ici à chaque jour de fête ! » apprécia Roubtsov en enlevant ses lunettes ; et, en reconnaissant parmi les défenseurs des camarades à lui, il rentra aussitôt dans la mêlée, gouailleur et provocant :

« Allez, la fabrique ! Écrasez les grenouilles ! Pêchez les gardons⁶¹ ! Aie donc ! »

C'était effrayant et amusant de voir la fougue et l'adresse avec lesquelles le malin vieillard se frayait un passage au sein de la foule des marinières, parant leurs coups de poing et les faisant tomber d'un coup d'épaule. On se battait sans haine, gaiement, par crânerie, à cause d'un trop-plein de force ; une masse sombre de corps s'entassa près du portail, pressant les ouvriers contre celui-ci ; des planches craquaient, des cris moqueurs résonnaient :

« Tapez sur le voïvode⁶² chauve ! »

Deux gars étaient montés sur le toit de la maison et chantaient avec pétulance et harmonie :

Nous ne sommes pas des brigands, ni des filous, ni des voleurs
Nous sommes des matelots, des gars des bateaux, des pêcheurs !

Un policier lançait des coups de sifflet, des boutons de cuivre luisaient dans l'obscurité, la boue clapotait sous les pieds, tandis que la chanson roulait du toit :

Nous lançons nos filets sur les berges sèches,
Sur les maisons des marchands, les entrepôts, les remises...

« Arrête ! On ne frappe pas un homme à terre...

— Grand-père, surveille ta pommette ! »

Après quoi, je fus emmené, en compagnie de Roubtsov et de quatre ou cinq hommes, amis ou ennemis, au poste de police, et, dans l'obscurité paisible de la nuit d'automne, nous accompagna la chanson pétulante :

Hé, nous avons pris quarante brochets,
Des broches dont on fait des pelisses !

« Ce qu'ils sont chouettes, les gens de la Volga ! » me disait Roubtsov avec enthousiasme, en faisant clapper ses lèvres et en crachant, et il me chuchotait :

« Sauve-toi ! Attends le bon moment, et sauve-toi ! Tu n'as rien à faire au poste ! »

Moi et un long matelot qui m'avait suivi, nous nous jetâmes dans une ruelle, franchîmes d'un bond une clôture, une autre – et je ne revis jamais Nikita Roubtsov, cet homme intelligent et si gentil.

Le vide se fit autour de moi. Des troubles éclatèrent chez les étudiants : je n'en comprenais pas le sens, les motifs m'échappaient. Je voyais une joyeuse agitation, sans y flairer le drame, pensant que, pour le bonheur d'étudier à l'université, on pouvait endurer même des tortures. Si l'on m'avait proposé : « Va étudier, mais, pour cela, tous les dimanches, nous te donnerons des coups de bâton sur la place Nikolai ! », j'aurais sans doute accepté.

Étant passé voir Semiénov, j'appris que les ouvriers fabriquant les brioches s'apprêtaient à aller à l'université pour rosser les étudiants :

« Avec des poids, qu'on va les battre ! » disaient-ils avec une gaieté pleine de méchanceté.

Je me mis à discuter, nous échangeâmes des injures, mais je sentis brusquement, avec une sorte d'épouvante, que je n'avais pas le désir de défendre les étudiants, ni les mots pour le faire.

Je me souviens d'être sorti du sous-sol comme estropié, avec dans le cœur un cafard insurmontable, mortel.

Cette nuit-là, je restai assis au bord du lac Kaban, à jeter des pierres dans l'eau noire, en répétant interminablement ces mots :

« Et moi, que faire ? »

L'angoisse me poussa à apprendre le violon, je raclais la nuit au magasin, dérangeant le veilleur de nuit et les souris. J'aimais la musique et me mis à cet apprentissage avec beaucoup d'entrain, mais, pendant une leçon, alors que j'étais sorti du magasin en oubliant de fermer la caisse, mon professeur, membre de l'orchestre du théâtre, ouvrit ladite caisse et, en revenant, je le trouvai en train de bourrer ses poches d'argent. Me voyant sur le seuil, il allongea le cou, tendit vers moi son visage glabre et ennuyeux, et dit doucement :

« Allons, bats-moi ! »

Ses lèvres tremblaient et des sortes de larmes huileuses, d'une taille étrange, roulaient dans ses yeux décolorés.

J'avais envie de frapper le violoniste ; pour éviter de le faire, je m'assis par terre, les poings ramenés sous moi, et je lui ordonnai de remettre l'argent dans la

caisse. Il allégea ses poches, alla vers la porte, mais s'arrêta pour me dire d'une voix idiote et étrangement aigüe :

« Donne-moi dix roubles ! »

En décembre, je décidai de me tuer. J'ai tenté de décrire de motif de cette décision dans le récit *Un événement dans la vie de Makar*. Ce ne fut pas une réussite : le récit était bancal, désagréable et dépourvu de vérité intérieure. Mais il convient, me semble-t-il, de lui attribuer précisément cette qualité de manquer de vérité intérieure. Les faits sont authentiques, et c'est comme si leur éclairage ne venait pas de moi, comme si le récit parlait d'un autre. En mettant entre parenthèses la valeur littéraire de ce récit, il s'y trouve quelque chose qui me plaît : je m'y suis en quelque sorte enjambé.

Notes

1. Coopérative de travail.
2. Il s'agit du poisson...
3. La livre russe (*fount*) faisait à peu près 450 grammes.
4. Soit un bon mètre : l'*archine* faisait 0,71 m.
5. Ici, une note de l'auteur signale qu'à la fin des années 1990, il a lu dans une revue d'archéologie que Loutonine-Korovakov avait trouvé, dans le district de Tchistopol [<https://fr.wikipedia.org/wiki/Tchistopol>], un trésor : une marmite de pièces arabes.
6. Et non pas *gendre*, comme on trouve dans la traduction de M. Dumesnil. en russe, le même mot peut traduire les deux, mais il s'agit ici de la *sœur* d'Andreï Derenkov.
7. Diminutif d'Ivan.
8. C'est un *dvornik*, concierge responsable de la cour.
9. Terme général, ici. Dans son précédent fournil, le narrateur fabriquait des *krendels*, sortes de brioches en forme de huit. Je ne l'avais pas précisé...
10. Pour Nikiforovitch, fils de Nikifor (Nicéphore). Il s'agit de l'agent de police rencontré dans la première partie.
11. Soit une trentaine de kilos : le *poud* faisait presque seize kilos et demi.
12. https://fr.wikipedia.org/wiki/Vladimir_Bekhterev
13. Le vestibule n'est traditionnellement pas chauffé.
14. Quatre-vingt kilos, voir ci-dessus la note 11.
15. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Kalmouks>
16. https://fr.wikipedia.org/wiki/Varlaam_de_Khoutyne
17. Le grand-père les avait progressivement ruinés, comme l'auteur l'a raconté dans le tome premier du triptyque, *Enfance*.
18. Grave maladie de peau, mais on doit penser ici à la gangrène...
19. Le russe dit « sur le cou »... Comme le vieillard accroché au cou de Sindbad ?
20. <https://blogs.mediapart.fr/m-tessier/blog/150223/cafard-anton-tchekhov>
21. C'est-à-dire polycopiées. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Hectographie>
22. Rappel : la verste faisait environ 1,1 km.
23. Gouri Pletniev, l'ami du narrateur évoqué dans la première partie.
24. Victoria...

25. Bien que le policier ait fait allusion, un peu plus tôt, à « la Derenkov », celui-ci ne semble pas marié. La femme dont il est question ici est plutôt « la maîtresse du scopte propriétaire de la bâtisse attenante », voir la deuxième partie.
26. La fin donnée sans garantie.
27. Rappel : https://fr.wikipedia.org/wiki/Plaine_d'Arsk
28. Soit une bonne centaine de mètres, la sagène faisant 2,13 m.
29. https://fr.wikipedia.org/wiki/Gueorgui_Plekhanov
30. C'est-à-dire ancien *narodnik*. La note précédente éclaire son parcours.
31. Paul, Première épître aux Corinthiens, 13-1; signifie que l'essentiel est raté.
32. Vassili Gueneralov, étudiant, *narodnik*, pendu à vingt ans pour avoir préparé un attentat contre Alexandre III.
33. Alexandre Oulianov, pendu dans les mêmes conditions, après avoir refusé d'implorer le pardon du tsar. C'était le frère aîné de Lénine...
34. Soit deux à trois cents kilos, voir la note 11.
35. Lexeï pour Alexeï, affectueusement. Rappel : Alexeï Maximytch (pour Maximovitch) sont les vrais prénom et patronyme de Gorki.
36. Le terme n'est pas clair, c'est une possibilité.
37. Façon courtoise de s'adresser aux gens en Russie.
38. La prose du vieil ouvrier s'enrichit de rimes difficiles à rendre.
39. Voir le début de la deuxième partie.
40. Avec une note de Gorki : « Merci, Alexeï Nikolaïévitch Bach ! » Voir la deuxième partie, note 5.
41. https://fr.wikipedia.org/wiki/August_Bebel
42. Son premier emploi dans la boulange, voir la deuxième partie.
43. <https://mblonde53.wordpress.com/beijing-moscou/31-kazan-le-lac-kaban/>
44. Voir la première partie, avec la note 11.
45. Célèbre prison : https://fr.wikipedia.org/wiki/Prison_Kresty
46. Il s'agit de Pletniev.
47. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Kvas>
48. Forme caressante de Gouri.
49. Ville de Sibérie occidentale.
50. https://fr.wikipedia.org/wiki/John_William_Draper
51. https://fr.wikipedia.org/wiki/Flavius_Jos%C3%A8phe
52. Méchant, ça : *klop*, c'est la punaise, en russe.
53. Sans autre précision en note, les italiques me tiennent lieu de guillemets.
54. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Acathiste>
55. Un peu M. Nobody.
56. Langue concrète et précise, le russe les distingue des taons. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Oestridae>
57. https://fr.wikipedia.org/wiki/Gavrila_Derjavine
58. Voir les notes 23 et 48 : il s'agit de Pletniev.
59. Avant l'embâcle.
60. Déjà cité plus haut : industriel du textile.
61. Le verbe russe signifiant : pêcher à la dynamite !
62. Ironique : général, chef de guerre.

IV

Ayant acheté au marché un revolver de tambour-major chargé de quatre cartouches, je me tirai dans la poitrine en comptant m'atteindre le cœur, mais je ne fis que me traverser un poumon, et, un mois plus tard, bien embarrassé, me sentant au plus haut point stupide, j'étais de retour à la boulangerie.

Mais pas pour longtemps. Fin mars, un soir, entrant dans le magasin en venant du fournil, je vis l'Ukrainien¹ dans la chambre de la vendeuse. Assis sur une chaise près de la fenêtre, il fumait rêveusement une grosse cigarette, en observant avec attention les nuages de fumée.

« Vous êtes libre ? demanda-t-il sans me saluer.

— Pour vingt minutes.

— Asseyez-vous, bavardons. »

Comme d'habitude, il était serré dans un caftan court en « peau de diable² », sa barbe claire s'étalait sur sa large poitrine, une brosse raide et rase de cheveux dépassait de son front têtue, il portait de lourdes bottes de moujik à forte odeur de goudron.

« Mon bon monsieur, commença-t-il d'une petite voix tranquille, cela ne vous dirait pas de vous joindre à moi ? J'habite le bourg de Krasnovidovo³, à quarante-cinq verstes⁴ d'ici en descendant la Volga ; j'y ai une boutique, vous m'aidez dans mon commerce, cela ne vous prendra pas beaucoup de temps, je possède de bons livres et vous aiderai à vous instruire. Alors, vous êtes d'accord ?

— Oui.

— Venez vendredi à six heures du matin au quai Kourbatov, et demandez la gabare de Krasnovidovo – le patron s'appelle Vassili Pankov. D'ailleurs, j'y serai déjà, je vous verrai. Au revoir ! »

Il se leva et me tendit une vaste main, sortit de l'autre de sa poitrine un lourd oignon d'argent et dit :

« Affaire conclue en six minutes ! Au fait, je m'appelle Mikhaïlo Antonov, nom de famille : Romas. Voilà. »

Il partit sans se retourner, d'un pas ferme, portant avec aisance la lourde masse de son corps de preux.

Deux jours après, j'embarquai pour Krasnovidovo.

La Volga vient de débâcler ; en surface, sur l'eau trouble, s'étirent en se balançant des blocs de glace gris et friables ; quand la gabare les dépasse, ils frottent contre les bords avec de petits grincements, se dispersant sous les chocs en cristaux effilés. Le vent d'amont souffle, poussant vers la rive les vagues, un soleil aveuglant brille, qui se réverbère en faisceaux de verre bleuté en tombant sur les faces des blocs de glace. L'embarcation, lourdement chargée de tonneaux, de sacs et de caisses navigue à la voile – le jeune moujik Pankov se tient au gouvernail : il est élégamment vêtu d'un veston doublé en peau de mouton, avec des cordons bariolés brodés sur la poitrine.

Il a le visage tranquille, les yeux froids, il est peu loquace et ne ressemble guère à un moujik. À l'avant de la gabare, les jambes écartées, une gaffe dans les mains, se tient le valet de Pankov, Koukouchkine, petit moujik ébouriffé portant un manteau de bure déchiré, noué d'une corde à la ceinture, et un chapeau de pope

tout chiffonné, le visage couvert de bleus et d'écorchures. Il écarte de sa longue gaffe les blocs de glace, tout en jurant avec mépris :

« Écarte-toi... Tu vas où, là ?... »

Je suis assis à côté de Romas sur une caisse au bas de la voile, il me dit à mi-voix :

« Les moujiks ne m'aiment pas – surtout les riches ! Vous serez aussi en butte à cette hostilité. »

Koukouchkine a reposé sa gaffe entre les bords, sous ses pieds, il parle d'un air ravi, en tournant vers nous son visage ravagé :

« C'est surtout le pape qui ne t'aime pas, Antonytch⁶...

— C'est la vérité, confirme Pankov.

— Ce chien grêlé, tu lui restes en travers de la gorge ! »

« Mais j'ai tout de même des amis, ce seront aussi les vôtres », reprend la voix de l'Ukrainien.

Il fait froid. Le soleil de mars chauffe encore bien peu. Sur la berge se balancent les branches sombres des arbres dénudés, ici et là, dans des crevasses de la rive escarpée, et sous les buissons, la neige étale des pans de velours. Les blocs de glace sont partout sur le fleuve, comme un troupeau de moutons en train de paître. Je me sens comme en train de rêver.

Koukouchkine, bourrant sa pipe de tabac, philosophe :

« D'accord, tu n'es pas sa femme, au pape, tout de même, vu sa fonction, il est obligé d'aimer toute créature, c'est écrit dans les livres.

— Qui t'a cassé la figure ? demande Romas avec un petit sourire.

— Oh, des gens louches, sûrement des escrocs, dit dédaigneusement

Koukouchkine, ajoutant avec orgueil : — Non, une fois, ce sont des artilleurs qui m'ont cogné – pour de bon ! Étrange même que je sois resté en vie.

— Pourquoi on t'a battu ? demande Pankov.

— Hier ? Ou les artilleurs ?

— Eh bien, hier.

— Bah, peut-on savoir pourquoi on tape sur quelqu'un ? Chez nous, les gens sont comme des boucs – à donner, pour un rien, des coups de corne ! Ils trouvent que la bagarre relève de leur dignité !

— Je crois, dit Romas, que c'est ta langue qui explique pourquoi on te bat : tu parles imprudemment...

— Peut-être bien ! Je suis curieux de nature, j'ai l'habitude de poser des questions à propos de tout. C'est une joie, pour moi, d'entendre du nouveau. »

La proue de l'embarcation heurta violemment un bloc de glace, un bord frotta de façon menaçante. Vacillant, Koukouchkine reprit la gaffe, et Pankov lui dit d'un ton de reproche :

« Sois un peu à ce que tu fais, Stépane !

— Et toi, ne me distrais pas ! marmonne Koukouchkine en repoussant le bloc de glace. Je ne peux à la fois remplir ma mission et causer avec toi... »

Ils discutent sans animosité, cependant que Romas me dit :

« Ici, la terre est plus mauvaise que chez nous, en Ukraine, mais les gens sont meilleurs. Des gens très capables ! »

Je l'écoute avec attention, et je le crois. Son calme me plaît, ainsi que ses propos sans heurts, simples, sérieux. On sent que cet homme sait beaucoup de choses, et qu'il a sa propre mesure pour estimer les gens. Je suis particulièrement

content qu'il ne me demande pas pourquoi je me suis tiré dessus. N'importe qui, à sa place, l'aurait fait depuis longtemps, et cette question m'aurait grandement importuné. Et puis, il est difficile de répondre. Le diable seul sait pourquoi j'avais décidé de me tuer. J'aurais sans doute répondu à l'Ukrainien longuement et bêtement. Et puis, bon, je n'ai pas envie de repenser à cela : on est si bien, sur la Volga, au grand air, en pleine lumière.

La gabare vogue sous la berge, sur la gauche, le fleuve se déploie largement, empiétant sur le sable de l'autre rive, celle des prairies⁷. On voit l'eau arriver en clapotant et en faisant osciller les buissons de la berge, tandis que roulent bruyamment à sa rencontre, dans les creux et les crevasses de la terre, les clairs ruisseaux des eaux printanières. Le soleil sourit, ses rayons font briller le plumage d'acier noir des freux à bec jaune qui croassent en construisant leurs nids. En plein soleil une émouvante brosse faite d'une herbe d'un vert vif sort de terre pour se tendre vers l'astre. On ressent le froid dans son corps, mais on a dans l'âme une joie paisible, les tendres bourgeons d'espérances lumineuses y naissent aussi. On se sent bien, sur terre, au printemps.

Vers midi, nous arrivâmes à Krasnovidovo ; sur une haute colline escarpée s'y dresse une église à la coupole bleue, suivie au bord de la colline d'une file d'izbas bien solides, faisant luire les planches jaunes de leurs toitures, et briller le brocart des chaumes les recouvrant. C'est d'une beauté tout simple.

Combien de fois ai-je admiré ce bourg, en le longeant en vapeur !

Quand je commençai à décharger la gabare en compagnie de Koukouchkine, Romas me tendit un sac depuis le bord, en me disant :

« Vous êtes drôlement fort, tout de même ! »

Et, sans me regarder, il demanda :

« Mais la poitrine ne vous fait pas mal ? »

— Pas le moins du monde. »

La délicatesse de sa question m'avait beaucoup touché : je ne voulais surtout pas que les moujiks fussent au courant de ma tentative de suicide.

« De la force, il en a pour deux, on peut le dire, babillait Koukouchkine. De quelle province es-tu, mon gaillard ? De Nijni-Novgorod ? *Les buveurs d'eau*, qu'on vous appelle, pour vous taquiner. On dit encore : *parfois, remarque bien, les mouettes arrivent de là-bas*⁸ – c'est aussi composé sur vous, ça. »

Descendant la colline à la pente d'argile ramollie, au milieu d'une multitude de ruisseaux argentés, un moujik long et sec arrivait en faisant de grandes enjambées, en glissant et en chancelant ; il était pieds nus, portait simplement une chemise et une culotte et arborait une barbe frisée et un vrai bonnet de cheveux roux.

S'approchant de la berge, il dit d'une voix sonore et aimable :

« Bienvenue à vous ! »

Il regarda autour de lui, ramassa une grosse perche, puis une autre, en plaça les extrémités à notre bord et, sautant lestement dans l'embarcation, commanda :

« Fais pression avec tes pieds sur le bout des perches, qu'elles ne quittent pas le bord, et reçois les tonneaux. Viens ici, mon gars, tu vas m'aider.

Il était d'une beauté pittoresque et, visiblement, très costaud. Sur son visage rubicond, où pointait un grand nez droit, brillaient d'une dure lueur deux yeux bleuâtres.

« Tu vas prendre froid, Izote⁹, dit Romas.

— Moi ? Pas de danger. »

Nous fîmes rouler sur la berge un tonneau de pétrole ; m'ayant toisé du regard, Izote demanda :

« C'est toi le commis ?

— Lutte avec lui, proposa Koukouchkine.

— Et toi, on t'a encore arrangé la gueule ?

— Que veux-tu faire avec ces gens-là ?

— Lesquels ?

— Ben, ceux qui vous battent...

— Ah toi, alors ! » dit Izote avec un soupir, et il s'adressa à Romas :

« Les charrettes vont bientôt descendre. Je vous ai aperçus de loin. Vous naviguiez bien. Vas-y, Antonytch, je reste ici pour surveiller. »

On voyait que cet homme manifestait une sollicitude amicale envers Romas, un tantinet protectrice, même, bien que Romas fût son aîné d'une dizaine d'années.

Une demi-heure plus tard, je me trouvais dans une pièce propre et accueillante d'une izba toute neuve, dont les murs n'avaient pas encore eu le temps de perdre leur odeur de résine et d'étoupe. Une paysanne vive, aux yeux pétillants, mettait le couvert pour le déjeuner, l'Ukrainien retirait des livres d'une malle pour les poser sur une étagère près du poêle.

« Votre chambre est au grenier », me dit-il.

De la fenêtre du grenier, on voyait une partie du bourg, le ravin situé en face de notre izba, et dans cette combe, le toit des bains, au milieu des buissons. Au-delà du ravin, c'étaient des jardins et des champs noirs ; en une succession de mamelons et de vallons en pente douce, ils allaient jusqu'à la lisière bleue de la forêt, à l'horizon. À cheval sur le faîte de la toiture des bains, était assis un moujik vêtu de bleu, tenant une hache d'une main et portant l'autre en visière à son front, pour apercevoir la Volga, en contrebas. Une charrette grinçait, une vache poussait un meuglement déchirant, les ruisseaux murmuraient. D'une izba sortit une vieille toute vêtue de noir, qui, se retournant vers la porte, proféra :

« Puissiez-vous crever ! »

En entendant la voix de la vieille, deux gamins, affairés à construire un barrage de pierre et de boue en travers d'un ruisseau, prirent la fuite en toute hâte ; la vieille ramassa un copeau par terre, cracha dessus et le jeta dans le ruisseau. Puis, de sa jambe chaussée d'une botte de moujik, elle détruisit la construction des enfants et s'en alla, descendant vers le fleuve.

Quelle serait ma vie ici ?

On m'appela pour déjeuner. En bas, Izote était assis à table, allongeant ses longues jambes aux pieds rouges, il était en train de dire quelque chose, mais se tut en me voyant.

« Qu'as-tu donc ? se renfrogna Romas. Parle.

— Il n'y a rien à ajouter, j'ai tout dit. C'est ce qui a été décidé : on règlera ça nous-mêmes. Toi, sors avec un pistolet – à défaut, avec un bon gourdin. Barinov, on n'est pas obligé de tout lui dire, il est comme Koukouchkine, il a une langue de bonne femme. Toi, mon gars, aimes-tu la pêche ?

— Non. »

Romas se mit à parler de la nécessité d'organiser les moujiks, les propriétaires de petits vergers, pour les retirer des griffes des accapareurs. Izote l'écouta avec attention et dit :

« Les exploiters te feront une vie impossible.

— On verra.

— C'est tout vu ! »

Je regardais Izote en songeant :

« C'est sans doute en partant de tels moujiks que Karonine¹⁰ et Zlatovratski¹¹ écrivent leurs récits... »

Serais-je arrivé à m'approcher de quelque chose de sérieux, allais-je maintenant travailler avec des gens véritablement actifs ?

Après avoir déjeuné, Izote dit :

« Ne te presse pas, Mikhaïlo Antonov, bien et vite, cela n'existe pas. Il faut y aller doucement ! »

Après son départ, Romas dit pensivement :

« C'est un homme intelligent et honnête. Dommage qu'il ait peu d'instruction, il sait à peine lire. Mais il apprend avec persévérance. Tenez, aidez-le ! »

Jusqu'au soir, il me familiarisa avec le prix des marchandises à la boutique, en m'expliquant :

« Je vends moins cher que les deux autres petits commerçants du bourg, ce qui, bien sûr, ne leur plaît pas. Ils me font des crasses, ils projettent de me rosser. Je vis ici non pas parce que je trouve intérêt ou avantage à commercer, mais pour d'autres raisons. C'est une entreprise du genre de votre boulangerie... »

Je dis que je m'en doutais.

« Eh oui... Il faut bien éduquer les gens dans le sens de la raison, non ? »

Le magasin était fermé, nous y marchions une lampe à la main, dehors quelqu'un marchait aussi, pataugeant précautionneusement dans la boue, montant parfois pesamment sur les marches du perron.

« Vous entendez, qui marche ? C'est Migoune, un type sans terre et sans famille, une sale bête qui aime faire le mal, tout comme une jolie fille aime faire la coquette. soyez prudent en parlant avec lui, et en général... »

Puis, dans l'autre pièce, ayant allumé sa pipe, son large dos appuyé contre le poêle, les yeux mi-clos, envoyant des filets de fumée dans sa barbe et alignant lentement les mots qui formaient des propos simples et clairs, il me dit qu'il avait depuis longtemps remarqué que je gaspillais mes années de jeunesse.

« Vous êtes doué, vous avez une nature opiniâtre, et vous avez visiblement de bonnes intentions. Vous avez besoin d'instruction, mais à condition que les livres ne vous cachent pas les hommes. Un membre d'une secte, un homme âgé, a dit très justement : "C'est de l'homme que vient le savoir." Les hommes instruisent plus douloureusement, avec brutalité, mais le savoir ainsi acquis se grave plus profondément, plus fortement. »

Il me disait des choses que je savais déjà, à savoir qu'il fallait avant tout éveiller l'esprit dans le monde paysan. Mais, même dans ces paroles familières, je saisisais une pensée plus profonde, nouvelle pour moi.

« Chez nous, les étudiants bavardent beaucoup sur l'amour du peuple, moi je leur dis qu'on ne peut pas aimer le peuple. L'amour du peuple, ce sont des mots... »

Il sourit malicieusement dans sa barbe en me scrutant des yeux, et se mit à marcher dans la pièce, en poursuivant avec force et gravité :

« Aimer veut dire : acquiescer, être indulgent, ne pas faire de remarques, pardonner. C'est ainsi qu'il faut se comporter avec une femme. Mais peut-on

vraiment ne pas remarquer l'ignorance du peuple, accepter ses égarements, être indulgent pour chacune de ses bassesses, lui pardonner sa sauvagerie ? Alors ?

— Non.

— Eh bien, vous voyez ! Chez vous, là-bas, tout le monde récite Nekrassov¹², on chante sur ses vers, mais Nekrassov, ça ne mène pas bien loin ! il faut faire comprendre ceci au moujik : “Mon ami, tu as beau ne pas être un mauvais bougre, tu mènes une vie mauvaise, et tu ne sais rien faire pour la rendre meilleure, plus légère. Une bête sauvage se soucie d'elle-même de façon plus intelligente, un fauve se défend mieux que toi. Et c'est de toi, moujik, qu'est sorti et s'est développé tout le reste : la noblesse, le clergé, les savants, les tsars, ce sont tous d'anciens moujiks. Le vois-tu ? As-tu compris ? Alors, apprend à vivre de façon à ne pas être brutalisé...” »

Il sortit dans la cuisine pour dire à la cuisinière d'allumer le samovar, puis se mit à me montrer ses livres, presque tous de caractère scientifique : Buckle¹³, Lyell¹⁴, Hartpole Lekki¹⁵, Lubbock¹⁶, Taylor, Mill¹⁷, Spencer¹⁸, Darwin et, du côté des écrivains russes, Pissarev, Dobrolioubov, Tchernychevski¹⁹, Pouchkine, *La frégate Pallas* de Gontcharov et Nekrassov.

Il les caressa de sa large paume comme s'il s'agissait de chatons, et bougonna avec une sorte d'attendrissement :

« Voilà de bons livres ! Et celui-là, c'est une rareté : la censure l'avait fait brûler. Lisez-le, si vous voulez savoir ce qu'est l'État ! »

Il me tendit le *Léviathan* de Hobbes.

« Ce livre-là est aussi sur l'État, mais il est plus léger, plus gai ! »

Le *gai livre* s'avéra être *Le Prince* de Machiavel.

Pendant que nous buvions le thé, il me parla brièvement de lui : fils d'un forgeron de Tchernigov²⁰, il avait été graisseur à la gare de Kiev, il y avait fait la connaissance de révolutionnaires et avait organisé un cercle d'auto-éducation ouvrière, ce qui lui avait valu d'être arrêté et de faire deux ans de prison, pour être ensuite déporté dix ans dans la province de Iakoutsk.

« Au début, j'ai vécu là-bas avec les Iakoutes²¹, dans un oulous²², j'ai pensé y périr. L'hiver, là-bas, que le diable l'emporte, est si rude qu'il vous glace la cervelle. D'ailleurs, la raison est inutile, là-bas. Ensuite, je me suis aperçu qu'on trouvait des Russes ici ou là : il n'y en a pas des masses, mais il y en a ! Et, pour qu'ils ne s'ennuient pas, on prend soin d'en envoyer d'autres. C'étaient des gens bien. Il y avait un étudiant qui s'appelait Vladimir Korolenko²³ – lui aussi est rentré de là-bas. J'ai vécu en bonne entente avec lui, ensuite nos chemins se sont séparés. Nous étions semblables sur bien de points, et la ressemblance nuit à l'amitié. Mais c'est un homme sérieux, persévérant, apte à toute tâche. Il peignait même des icônes, cela ne me plaisait pas. On dit qu'à présent, il écrit de bons articles dans des revues.

Il causa ainsi longuement, jusqu'à minuit : il voulait visiblement me mettre vite sur un pied d'égalité avec lui. c'était la première fois que me trouvais aussi bien avec quelqu'un. Après ma tentative de suicide, mon estime de moi-même en avait pris un coup, je me sentais insignifiant, en faute devant quelqu'un, j'avais honte d'être en vie. Romas avait dû le comprendre, et, ouvrant devant moi, avec humanité et simplicité, la porte de son existence, il me fit me redresser. Journée inoubliable.

Le dimanche, nous ouvrîmes la boutique après la messe, et les moujiks se mirent aussitôt à se masser devant notre perron. Le premier à entrer fut Matveï Barinov, homme sale et mal peigné, avec de longs bras de singe et de beaux yeux de femme, au regard distrait.

« Quoi de neuf en ville ? » demanda-t-il après nous avoir salués ; et, sans attendre de réponse, il cria à l'adresse de Koukouchkine :

« Stepane ! Tes chats ont encore bouffé un coq ! »

Et il se mit aussitôt à raconter que le gouverneur²⁴ avait quitté Kazan pour aller à Pétersbourg intriguer auprès du tsar afin de faire exiler tous les Tatars²⁵ au Caucase et au Turkestan. Il fit l'éloge du gouverneur :

« Quelqu'un d'intelligent ! Il comprend ce qu'il a à faire...

— Tu as inventé tout cela, observa tranquillement Romas.

— Moi ? Quand donc ?

— Aucune idée...

— Ce que tu peux être méfiant, Antonytch, lui reprocha Barinov, hochant la tête avec commisération. Quant à moi, je plains les Tatars. Le Caucase, il faut y être habitué. »

Un petit homme maigre s'approcha précautionneusement, portant une poddiiovka²⁶ déchirée qui n'était visiblement pas la sienne ; son visage gris était défiguré par un tic convulsif qui distendait et écartait ses lèvres brunies en un sourire tenant plus de la grimace de souffrance ; son œil gauche, vif, clignait sans cesse, surmonté d'un sourcil blanchi et tout balafré qui, lui, tressaillait.

« Nos respects à Migoune ! railla Barinov. Qu'es-tu volé cette nuit ?

— Ton argent », répondit Migoune d'une sonore voix de ténor, en se découvrant devant Romas.

Le propriétaire de notre izba, notre voisin Pankov²⁷, sortit de la cour en veston, un mouchoir rouge autour du cou, des caoutchoucs aux pieds et sur la poitrine une chaîne d'argent longue comme des rênes. Il toisa Migoune d'un œil courroucé :

« Si tu grimpes dans mon potager, vieux diable, je te cloue les pieds avec un pieu !

— Voilà des propos bien habituels », observa tranquillement Migoune, qui ajouta en soupirant :

« Comment exister sans rosier ? »

Pankov se mit à l'invectiver, mais il reprit :

« En quoi suis-je vieux ? J'ai quarante-six ans...

— À Noël, tu en avais cinquante-trois ! s'écria Barinov. Cinquante-trois, tu l'as dit toi-même ! Pourquoi mens-tu ? »

Arrivèrent aussi le vieux Souslov²⁸, un solide barbu, et le pêcheur Izote, une dizaine de personnes étaient ainsi rassemblées. L'Ukrainien siégeait sur le perron, près de la porte du magasin, fumant sa pipe, écoutant sans rien dire les moujiks bavarder ; ils s'assirent sur les marches du perron et sur les deux bancs situés de part et d'autre.

La journée était froide, l'air irisé, des nuages se déplaçaient vite dans le ciel bleu, marqué du froid de l'hiver, les taches de lumière et celles des ombres se baignaient dans les ruisseaux et les flaques d'eau, tantôt aveuglant les yeux par leur éclat vif, tantôt caressant le regard avec une douceur de velours. Dans leurs habits du dimanche, les jeunes filles se pavanaient en descendant la rue menant à

la Volga, enjambaient les flaques en soulevant les pans de leurs jupes et en montrant leurs lourds souliers. De jeunes garçons couraient, de longues cannes à pêche sur l'épaule, des moujiks marchaient posément, en regardant du coin de l'œil le groupe de gens devant notre boutique, en soulevant sans mot dire leur casquette ou leur chapeau de feutre.

Migoune et Koukouchkine débattaient pacifiquement d'une question confuse : qui cognait le plus mal, le marchand ou le *barine*²⁹ ? Koukouchkine en tenait pour le marchand, Migoune défendait le hobereau, et sa voix sonore de ténor prenait le dessus sur les propos échevelés de Koukouchkine.

« Le papa de monsieur Fingerov a tiré et déchiré la barbe de Napoléon Bonaparte. Et monsieur Fingerov, il lui arrivait d'en attraper deux par le col de leurs peaux de mouton, d'écarter les bras et d'envoyer les deux fronts cogner l'un contre l'autre, terminé ! Les deux restaient à terre sans plus bouger.

« De quoi tomber, en effet ! » convint Koukouchkine, mais il reprit :

« Tout de même, le marchand mange plus que le barine... »

Assis sur la plus haute marche du perron, le vénérable Souslov se plaignait :

« Le moujik commence à ne plus avoir de place bien définie, Mikhaïlo Antonov ! Du temps des maîtres, il n'était pas permis de vivre inutilement, chacun avait sa place bien fixée...

— Tu demandes le rétablissement du servage », lui répondit Izote.

Romas le regarda sans rien dire et se mit à débourrer sa pipe contre la rampe du perron.

J'attendais : quand commencerait-il à parler ? En écoutant attentivement les propos décousus des moujiks, j'essayais d'imaginer ce qu'allait dire l'Ukrainien. Il me semblait qu'il avait déjà manqué plein d'occasions de se mêler à la conversation des moujiks. Mais il se taisait, l'air indifférent, immobile comme une idole de pierre, observant la façon dont le vent ridait les flaques d'eau et chassait les nuages, les entassant en une masse d'un gris sombre. Un vapeur faisait hurler sa sirène sur le fleuve, en contrebas s'élevait le chant perçant des jeunes filles, qu'accompagnait un accordéon. Du bas de la rue, hoquetant et éructant, marchait un homme ivre moulinant des bras, pliant les jambes d'une façon insolite quand ses pieds tombaient dans les flaques. Les moujiks parlaient de plus en plus lentement, la mélancolie perçant dans leurs paroles, et je ressentais moi aussi un peu de tristesse, à cause de la pluie qui s'annonçait dans le ciel froid, et parce que je repensais au bruit ininterrompu de la ville, à la variété des sons qu'on y entend, au passage rapide des gens dans les rues, à la vivacité de leurs propos, à l'abondance des mots qui enfièvre l'esprit.

Le soir, en prenant le thé, je demandai à l'Ukrainien quand il se déciderait à parler aux moujiks.

« À quel sujet ?

— Aha, reprit-il après m'avoir soigneusement écouté, eh bien, sachez-le, si je parlais avec eux de cela, qui plus est en pleine rue, on me renverrait chez les lakoutes... »

Il bourra sa pipe de tabac, l'alluma, s'enveloppa aussitôt d'un nuage de fumée, et, posément, il se mit à me parler de façon mémorable de la prudence et de la méfiance du moujik. Celui-ci a peur de lui-même, de son voisin, et surtout des étrangers. On lui a accordé la liberté, cela fait moins de trente ans³⁰, tout paysan de quarante ans est né esclave et s'en souvient. La liberté est quelque chose de

difficile à comprendre. En raisonnant simplement, la liberté signifie : je vis comme je l'entends. Mais les autorités sont partout, et m'empêchent de vivre. Le tsar a enlevé la paysannerie aux propriétaires fonciers, il s'ensuit qu'à présent, le tsar est le seul maître de toute la paysannerie. reprenons : qu'est-ce donc que la liberté ? Un jour, le tsar expliquera soudain ce qu'elle signifie. Le moujik a grandement foi en le tsar, l'unique seigneur de la terre et des richesses. Il a retiré les paysans aux propriétaires, il peut retirer aux marchands les bateaux et les magasins. Le moujik est partisan du tsar, il comprend qu'un maître, c'est mieux que plusieurs. Il attend le jour où le tsar lui annoncera ce que signifie la liberté. À ce moment, que chacun attrape ce qu'il pourra. Chacun attend ce jour et chacun le redoute, chacun reste sur le qui-vive : il ne s'agit pas de laisser passer le jour du grand partage. Et chacun a peur de lui-même : il en veut beaucoup, il y a beaucoup à prendre, mais comment faire ? Tous aiguisent leurs dents, avec le même objectif. De plus, on trouve partout des chefs en quantité incalculable, évidemment hostiles aussi bien au tsar qu'au moujik. Mais on ne peut se passer de ces autorités, sans eux tout le monde ne ferait que s'entretuer.

Le vent jetait rageusement contre les vitres l'abondante pluie printanière. Une obscurité grise serpentait dans la rue ; dans mon âme aussi, cela devint d'un ennui grisâtre. La voix tranquille disait pensivement, sans hausser le ton :

« Faites comprendre au moujik qu'il doit apprendre à retirer le pouvoir des mains du tsar et à le saisir de ses propres mains, que le peuple doit avoir le droit de choisir ses chefs dans ses propres rangs, aussi bien le commissaire que le gouverneur ou le tsar...

— C'est un programme pour un siècle !

— Vous pensiez donc le faire pour la Pentecôte³¹ ? » demanda gravement l'Ukrainien.

Ce soir-là, il s'absenta, et vers onze heures, j'entendis un coup de feu claquer dans la rue, pas très loin. Me précipitant dans l'obscurité, sous la pluie, je vis la grande silhouette sombre de Mikhaïlo Antonovitch qui marchait sans hâte vers la porte cochère, en évitant soigneusement les torrents d'eau par terre.

« Qu'avez-vous ? C'est moi qui ai tiré...

— Sur qui ?

— Des gens se sont jetés sur moi avec des pieux. Je leur ai dit : "Fichez-moi la paix, ou je tire" ; ils ne m'ont pas cru. Bon, j'ai tiré en l'air, le ciel n'en souffrira pas... »

Il se tenait dans le vestibule et se déshabillait en tordant de la main sa barbe humide, et il s'ébrouait comme un cheval.

« Quant à mes maudites bottes, elles s'avèrent déplorables ! Il faut que je change de chaussures. Savez-vous nettoyer un revolver ? Faites-le, s'il vous plaît, il rouillerait, sinon. Lubrifiez-le avec du pétrole. »

J'étais en admiration devant son inébranlable sérénité et l'obstination calme qu'on lisait dans le regard de ses yeux gris. Dans la chambre, tout en peignant sa barbe devant la glace, il m'avertit :

« Soyez prudent, en vous déplaçant dans le village, en particulier le dimanche et le soir, on a sans doute aussi l'intention de vous rosser. Mais ne prenez pas de gourdin, cela irrite les bagarreurs, et peut leur faire penser que vous avez peur. Et il ne faut pas avoir peur ! Ce sont eux-mêmes des poltrons... »

Je commençai à mener une excellente vie, chaque jour m'apportait des choses nouvelles, et importantes. Je me mis à dévorer les livres de sciences naturelles. Romas me disait à ce sujet :

« Ça, Maximytch, c'est ce qu'il faut savoir avant tout le reste, et mieux que le reste, cette science contient le meilleur de l'intelligence humaine. »

Le soir, trois fois par semaine, Izote venait apprendre à lire avec moi. Au début, il me manifesta de la méfiance et un peu de raillerie, mais après quelques leçons, il dit avec bonhomie :

« Tu expliques bien ! Mon gars, tu devrais faire maître d'école... »

Et il me proposa soudain :

« Tu as l'air fort, allez, on voit ça au bâton ? »

Nous prîmes un bâton à la cuisine, nous assîmes par terre et, collant nos pieds chacun contre ceux de l'autre, tentâmes un bon moment chacun de soulever l'autre du sol, tandis que l'Ukrainien, souriant malicieusement, nous excitait :

« Alors ? Allez ! »

Izote me souleva, ce qui, me semble-t-il, le disposa encore mieux à mon égard.

« Ça ne fait rien, tu es costaud ! dit-il pour me consoler. Dommage que tu n'aimes pas la pêche, tu m'aurais accompagné sur la Volga. La nuit sur la Volga, c'est divin ! »

Il apprenait avec zèle, de façon assez fructueuse, et marquait de la surprise avec bonheur ; il lui arrivait, au cours de la leçon, de se lever brusquement, de prendre un livre sur l'étagère et d'en lire deux-trois lignes avec effort, pour, tout rouge, me regarder et dire avec étonnement :

« Fichtre ! C'est que je lis, moi ! »

Et il répétait, les yeux fermés :

Tout comme la mère sur la tombe de son fils,
Au-dessus de la triste plaine gémit le courlis³²...

« Tu as vu ça ? »

À plusieurs reprises, il me demanda à mi-voix, prudemment :

« Explique-moi un peu, mon vieux, comment ça marche : un homme regarde ces petits traits, et ils forment des mots que je connais, des mots vivants, nos mots ! Comment est-ce que je les sais ? Personne ne me les a soufflés. Ce seraient des dessins, bon, là, je comprendrais . Mais ici, on dirait que les pensées elles-mêmes sont imprimées, comment ça se fait ? »

Que pouvais-je lui répondre ? Quand je lui disais : « je ne sais pas », cela chagrinait cet homme.

« De la sorcellerie ! » disait-il avec un soupir, en regardant les pages du livre à la lumière de la lampe.

Il y avait en lui une naïveté agréablement touchante, quelque chose de transparent, d'enfantin ; il me rappelait sans cesse davantage les braves moujiks évoqués dans les livres. Comme presque tous les pêcheurs, il était poète, aimait la Volga, les nuits paisibles, la solitude, la vie contemplative.

Regardant les étoiles, il me demandait :

« Selon l'Ukrainien, il pourrait y avoir des gens comme nous, là-bas : qu'en penses-tu, c'est vrai ? Il faudrait leur faire signe, leur demander comment ils vivent. La vie doit y être meilleure qu'ici, plus gaie... »

En fait, il était content de sa vie ; orphelin, sans famille ni terre, il ne dépendait de personne dans son activité tranquille et bien-aimée de pêcheur. Mais il n'avait aucune amitié pour les moujiks³³, et me mettait en garde :

« Ne fais pas attention à leurs bonnes grâces, ce sont des gens rusés, pleins de fausseté, ne t'y fie pas ! Aujourd'hui ils sont de ton côté, demain ce sera différent. Chacun ne perçoit que lui-même, la collectivité, pour eux, c'est le bain. »

Et il parlait, avec une haine surprenante chez un homme à l'âme aussi douce, des *requins* :

« Pourquoi sont-ils plus riches que les autres ? Parce qu'ils sont plus intelligents. Alors mon salaud, souviens-toi, puisque tu es intelligent, que la paysannerie doit vivre comme un troupeau, en bonne entente : c'est là qu'elle est une force ! Mais eux désagrègent le village comme on fend une bûche pour en faire des copeaux, voilà ce qu'ils font ! Ce sont leurs propres ennemis. Des scélérats. Il n'y a qu'à les voir épuiser l'Ukrainien... »

Le teint coloré, costaud, il plaisait beaucoup aux femmes, qui cherchaient à faire sa conquête.

« Bien sûr, sur ce plan, je suis gâté, avouait-il avec bonhomie. C'est vexant pour les maris, moi-même je serais offensé, à leur place. Cependant, il est impossible de ne pas plaindre les femmes – une femme, c'est quasiment ta deuxième âme. Elle vit sans loisirs, sans gentillesse ; elle travaille comme un cheval, et voilà tout. Les maris n'ont jamais de temps pour l'amour, et moi je suis libre. À beaucoup d'entre elles, dès la première année de leur mariage, leur mari donne la becquée à coups de poing. Oui, j'avoue ce péché, je friponne avec elles. Je leur demande seulement : ne vous fâchez pas l'une contre l'autre, je peux suffire à toutes ! Ne soyez pas jalouses, pour moi, je ne fais pas de différence entre vous, je vous plains toutes... »

Et, souriant dans sa barbe avec un peu de confusion, il me raconta :

« J'ai même failli polissonner avec une dame qui était venue de la ville s'installer dans sa datcha³⁴. Une belle femme, au teint clair comme le lait, et des cheveux de lin. Et de petits yeux bleus et doux. Je lui vendais du poisson, tout en la guignant de l'œil. "Qu'as-tu ?" demande-t-elle. "Vous le savez bien vous-même, je réponds. "Très bien, qu'elle me dit, je viendrai te voir cette nuit, attends-moi !" Et c'était vrai, elle est venue ! Mais les moustiques l'ont gênée, ils la dévoraient, et il ne s'est rien passé entre nous. "Je ne peux pas, ils me piquent terriblement", elle était à deux doigts de pleurer. Le lendemain, son mari est arrivé, un juge. Eh oui, voilà comment sont les dames, conclut-il tristement, sur un ton de reproche : les moustiques les empêchent de vivre... »

Izote faisait grandement l'éloge de Koukouchkine :

« Tiens, pour t'habituer aux moujiks : celui-ci a une bonne âme ! On a tort de ne pas l'apprécier ! Évidemment, il est bavard : chaque animal a sa particularité. »

Koukouchkine n'avait pas de terre à lui, il était marié à une fille de ferme portée sur la boisson, une petite femme pourtant très adroite, très forte et très méchante. Il avait loué son izba au forgeron et habitait les bains, en travaillant chez Pankov. Il aimait beaucoup les nouvelles, et, à défaut, inventait lui-même toutes sortes d'histoires, toujours sur le même thème.

« As-tu entendu, Mikhaïlo Antonov ? L'*ouriadnik*³⁵ de Tinkov quitte ses fonctions, il va se faire moine ; il dit qu'il en a plus que marre de cogner les moujiks ! »

L'Ukrainien disait avec sérieux :

« Voilà, toutes les autorités vont vous fuir de la sorte ! »

Retirant de sa tignasse rousse des brins de paille, du foin et du duvet de poule, Koukouchkine considère la question :

« Toutes, non, mais certains chefs ont une conscience, leur fonction leur pèse. Tu ne crois pas à la conscience, Antonytch, je le vois bien. Pourtant, sans conscience, même en étant très intelligent, on peut pas vivre ! Tiens, écoute voir ce qui arriva... »

Et il se met à raconter l'histoire d'une propriétaire *d'une très grande intelligence* :

« Elle était si malfaisante que le gouverneur lui-même, en dépit de ses hautes fonctions, se déplaça pour lui rendre visite. “Madame, lui dit-il, à tout hasard, soyez prudente, les rumeurs au sujet de votre vile scélératesse sont allées jusqu'à atteindre Pétersbourg !” Bien sûr, elle lui offrit des liqueurs, en disant : “Allez, et que Dieu vous garde, je ne peux pas changer de caractère !” Un peu plus de trois ans après, la voilà qui réunit ses moujiks. “Toute ma terre est à vous, adieu, pardonnez-moi, quant à moi...”

... j'entre au couvent”, souffle l'Ukrainien.

— Exact, comme supérieure ! confirme Koukouchkine en le regardant avec attention. Tu as entendu parler d'elle ?

— Jamais.

— Alors, d'où le sais-tu ?

— Je te connais, toi. »

L'affabulateur marmonne en hochant la tête :

« Tu ne crois jamais ce qu'on te dit... »

C'est toujours ainsi : les méchants de ces récits en ont assez de faire le mal et *disparaissent sans laisser de traces*, mais, le plus souvent, Koukouchkine les expédie au monastère, comme des ordures envoyées à la décharge.

Il a des idées étranges et inattendues, le voilà qui se renfrogne et déclare :

« Nous avons vaincu à tort les Tatars : les Tatars sont meilleurs que nous. ! »

Cependant que personne ne parlait des Tatars, il était question d'organiser un artel³⁶ d'exploitants de vergers.

Romas évoque la Sibérie et les riches paysans sibériens, et voilà que, soudain, Koukouchkine marmonne pensivement :

« Si l'on ne pêchait pas le hareng deux-trois ans de suite, il pourrait se multiplier au point de faire déborder la mer, ce serait un nouveau Déluge. C'est un poisson qui se reproduit remarquablement vite ! »

Dans le bourg, on tenait Koukouchkine pour un songe-creux, ses histoires et ses idées étranges irritaient les moujiks, qui les accueillaient par des jurons et des railleries, mais ils l'écoutaient toujours avec attention et intérêt, comme s'ils espéraient trouver quelque vérité au beau milieu de ses inventions.

Les gens posés le traitaient de hâbleur, seul l'élégant Pankov disait avec sérieux :

« Stépane est une énigme... »

Koukouchkine était un ouvrier fort capable, bon tonnelier, bâtisseur de poêles, s'y entendant en abeilles, apprenant aux paysannes à élever la volaille, en outre charpentier adroit, tout lui réussissait, bien qu'il lambinât et travaillât à contrecœur. Il aimait les chats, dans les bains où il habitait il avait avec lui une dizaine de félins

repus, avec leurs petits, qu'il nourrissait de corneilles et de choucas ; apprenant ainsi à ses chats à manger les oiseaux, il ne faisait qu'aggraver l'opinion négative qu'on avait de lui : ses chats étranglaient poules et poulets, et les paysannes faisaient la chasse aux bêtes de Stépane, les assommant sans pitié. On entendait souvent, du côté des bains de Koukouchkine, le glapissement furieux des ménagères affligées, mais cela ne le troublait pas :

« Idiotes, le chat est un chasseur, il est plus adroit que le chien. Tiens, je vais leur apprendre à chasser le gibier à plumes, élever des centaines de chats, on les vendra, ça vous fera des revenus, pauvres idiotes ! »

Il avait appris à lire, puis oublié, et n'était pas désireux de retrouver ce savoir. Intelligent de nature, il comprenait plus vite que les autres l'essentiel des récits de l'Ukrainien.

« C'est cela, disait-il en faisant la grimace comme un enfant avalant une potion amère. Donc, Ivan le Terrible ne faisait pas de mal aux petites gens... »

Izote, Pankov et lui venaient chez nous le soir, restant souvent jusqu'à minuit à écouter l'Ukrainien parler de la structure du monde, de la vie des États étrangers, des convulsions révolutionnaires des peuples. La Révolution française plaisait à Pankov.

« Ça, c'est un vrai tournant de la vie », approuvait-il.

Deux ans plus tôt, il s'était séparé³⁷ de son père, riche moujik au goître énorme et aux yeux terriblement écarquillés, et avait épousé *par amour* une orpheline, nièce d'Izote, la tenant sévèrement mais l'habillant comme une dame de la ville. Son père l'avait maudit de s'être rebellé, et, passant à côté de l'izba neuve du fils, crachait dessus avec acharnement. Pankov avait loué l'izba à Romas, et fait construire en annexe une boutique, contre le souhait des richards du bourg, lesquels le haïssaient pour cela ; lui affectait l'indifférence à leur égard, il en parlait avec dédain et se montrait grossier et moqueur avec eux. La vie à la campagne lui pesait³⁸ :

« Si j'avais un métier, j'irais vivre en ville... »

Bien fait, toujours habillé proprement, il était posé et plein d'amour-propre ; il se montrait prudent et méfiant.

« C'est par inclination, ou par calcul que tu t'es mis à cette affaire ? demandait-il à Romas.

— À ton avis ?

— À toi de le dire.

— Qu'est-ce qui est mieux, selon toi ?

— Je n'en sais rien ! Et toi ? »

Têtu, l'Ukrainien finissait par obliger le moujik à prendre position.

« Le mieux, bien sûr, c'est que soit un choix de la raison ! La raison exige un profit, et qui dit profit dit affaire solide. Le cœur est de mauvais conseil. Par envie, j'en aurais fait des choses – et causé du malheur ! Mettre le feu chez le pope, tiens, pour lui apprendre à se mêler de ses oignons ! »

Le pope, petit vieux méchant au museau de taupe, avait fait des tas de crasses à Pankov, en se mêlant de sa dispute avec son père.

Pankov avait commencé par me traiter sans aménité, presque avec hostilité, me criant même dessus comme un patron, mais cela lui passa bientôt, même si je sentais qu'il lui restait une secrète méfiance vis-à-vis de moi, du reste, Pankov m'était également antipathique.

J'ai un souvenir très vif des soirées passées dans la petite pièce propre aux murs de rondins. Les volets des fenêtres sont bien fermés, sur la table, dans un coin, brûle une lampe devant laquelle est assis un homme au front haut et à la grande barbe, aux cheveux coupés très court, en train de dire :

« L'essentiel, dans la vie, c'est que l'homme s'éloigne toujours davantage de l'animal... »

Les trois moujiks l'écoutent attentivement, ; tous les trois ont de bons yeux et des visages intelligents. Izote est assis, toujours immobile, l'air d'écouter quelque chose qu'il est seul à entendre, dans le lointain. Koukouchkine ne tient pas en place, comme si des moustiques le piquaient, tandis que Pankov, pinçant les poils clairs de sa moustache, réfléchit à voix-basse :

« Le peuple avait donc tout de même besoin de se diviser en couches sociales. »

Je vois avec beaucoup de plaisir Pankov écouter attentivement les inventions amusantes de ce rêveur de Koukouchkine, sans jamais se montrer dur ni grossier avec son employé.

La causerie prend fin : je monte chez moi, au grenier, et je reste près de la fenêtre, à regarder le bourg endormi et les champs où règne un silence inébranlable. La lueur des étoiles, d'autant plus proches de la terre qu'elles sont loin de moi, perce la brume nocturne. Le silence serre le cœur avec gravité, tandis que la pensée se répand en tous sens dans l'espace infini, et je vois des milliers de villages aussi silencieusement serrés contre la surface de la terre que l'est le nôtre. Immobilité et silence.

La brume déserte m'a enveloppé de sa tiédeur, et des milliers de sangsues invisibles se collent à mon âme, je sens graduellement en moi une faiblesse somnolente, une vague inquiétude me trouble. Je suis petit, insignifiant, sur la terre...

La vie du bourg se présente à moi sans grande joie. J'ai plus d'une fois lu et entendu dire qu'à la campagne, on vit plus sainement et avec davantage de cordialité, qu'à la ville. Mais je vois les moujiks en train de travailler sans arrêt comme des forçats, il y a parmi eux bien des gens en mauvaise santé, éreintés par leur labeur, et presque pas de gens gais. À la ville, les artisans et les ouvriers travaillent tout autant, mais vivent plus gaiement et se plaignent de façon moins sempiternelle, moins fastidieuse de leur vie, comme le font ici ces gens mornes. La vie des paysans ne me semble pas simple, elle exige d'eux une attention soutenue pour la terre, et beaucoup de ruse et de finesse dans les relations avec autrui. Et cette vie pauvre en raison manque de cordialité, on voit bien que tous les habitants du village vivent à tâtons comme des aveugles, passent leur temps à redouter quelque chose, se méfient les uns des autres, il y a du loup en eux.

J'ai du mal à comprendre l'obstination qu'ils mettent à ne pas aimer l'Ukrainien, Pankov et tous les *nôtres*, gens voulant vivre selon la raison.

Je vois distinctement en quoi la ville est supérieure, sa soif de bonheur, sa curiosité hardie, la diversité de ses tâches et de ses buts. Toujours, dans des nuits pareilles, me reviennent en mémoire deux citadins :

« F. Kalouguine et Z. Niébeï
Maîtres horlogers, réparent également différents

appareils, instruments de chirurgie, machines à coudre, boîtes à musique aux systèmes variés, etc. »

Cette enseigne se trouve au-dessus de la porte étroite d'une petite boutique, des deux côtés de la porte, il y a deux fenêtres poussiéreuses, devant l'une d'elles est assis F. Kalouguine, homme chauve avec une protubérance sur son crâne jaune et une loupe vissée dans un œil ; le visage rond, corpulent, il sourit presque tout le temps, en farfouillant avec de fines pincettes dans le mécanisme des montres, ou alors il chantonne un air, ouvrant tout grand sa bouche ronde cachée par la brosse grise de sa moustache. A l'autre fenêtre se tient Z. Niébeï, frisé, le teint bistre, avec un grand nez tordu, des yeux grands comme des prunes et une barbe en pointe ; il est sec, maigre, il a l'air d'un diable. Lui aussi démonte de petites pièces pour les réparer, et il crie soudain, par moments, d'une voix de basse :

« Tra-ta-tam, tam, tam ! »

Derrière eux s'entasse un chaos de boîtes à musique, de machines à coudre, de roues, d'orgues de Barbarie, de globes terrestres ; sur des étagères s'étalent un peu partout des objets métalliques de formes variées, aux murs oscillent les balanciers d'une quantité de pendules. Je suis prêt à regarder travailler ces gens une journée entière, mais ma taille leur cache la lumière, ils me font des mines effrayantes et agitent les mains pour me renvoyer. En partant, je songe avec envie :

« Quel bonheur, de savoir tout faire ! »

J'ai de l'estime pour ces gens, je crois qu'ils connaissent les secrets de toutes les machines, de tous les instruments, et qu'ils sont capables de tout réparer sur terre. Voilà des hommes !

Mais le village ne me plaît pas, les moujiks me restent incompréhensibles. Les paysannes se plaignent particulièrement souvent de maladies, quelque chose *les prend au cœur, leur coupe la poitrine, leur donne des coliques* : c'est leur sujet préféré de discussion, assises les jours de fête devant leurs izbas ou au bord de la Volga. Elles sont toutes terriblement irritables et s'invectivent comme des furies. À cause d'une jarre d'argile cassée, valant dans les douze kopecks, trois familles se sont battues à coups de pieu, cassant le bras d'une vieille et fracturant le crâne d'un jeune gars. De telles bagarres éclatent presque chaque semaine.

Les jeunes gens traitent les jeunes filles avec un franc cynisme et leur font des niches de mauvais goût : ils en attrapent une dans un champ, lui retroussent les jupes et en nouent solidement les pans au-dessus de la tête avec de la filasse. Cela s'appelle *laisser aller les jeunes filles en fleur*. Les filles, nues jusqu'à la ceinture en partant du bas, glapissent, jurent, mais ce jeu paraît leur plaire, elles dénouent leurs jupes moins vite qu'elles ne le pourraient, c'est visible. À l'église, pendant la vigile³⁹, les gars pincement les fesses des filles, ils ont l'air d'y être venus dans ce seul but. Le dimanche, depuis l'ambon⁴⁰, le pope leur dit :

« Brutes ! Vous ne pouvez vraiment pas aller faire vos horreurs ailleurs ? »

« En Ukraine, raconte Romas, le peuple place peut-être plus de poésie dans la religion ; alors qu'ici, derrière la foi en Dieu, je ne vois que de bas instincts de peur et de convoitise. Les gens d'ici n'éprouvent pas de sincère amour pour Dieu, de réelle admiration pour sa beauté et sa puissance. Peut-être est-ce un bien : ils se libéreront plus facilement de la religion, qui reste tout de même le plus nuisible des préjugés, c'est moi qui vous le dis ! »

Les jeunes gens sont vantards, mais trouillards. Ils ont déjà tenté trois fois de me rosser, en me surprenant en pleine rue la nuit, mais ils n'y sont pas arrivés, j'ai seulement reçu une fois un coup de bâton sur la jambe. Bien sûr, je n'ai pas parlé à Romas de ces échauffourées, mais, en me voyant boitiller, il a deviné ce dont il s'agissait.

« Aha, on vous a tout de même fait un cadeau ? Je vous l'avais bien dit ! »

Bien qu'il me déconseille de me balader la nuit, je sors parfois par les potagers pour aller au bord de la Volga, je reste assis sous les branches, à regarder, à travers le rideau transparent de la nuit, en bas, les prairies au-delà du fleuve. Le cours lent et majestueux de la Volga est richement doré par les rayons d'un soleil invisible, réfléchis par la lune morte. Je n'aime pas la lune, il y a en elle quelque chose de sinistre, et elle éveille en moi, comme chez les chiens, du chagrin, le désir de hurler mélancoliquement... Je fus grandement réjoui d'apprendre qu'elle ne brille pas de sa propre lumière, qu'elle est morte et ne peut abriter la vie. Auparavant, je l'imaginais peuplée de gens de cuivre, formés de triangles, se déplaçant comme des compas et sonnant lourdement, comme les cloches au Grand Carême. Tout y était en cuivre ; les plantes et les animaux sonnaient sans cesse de façon assourdissante, exprimant leur hostilité à la terre et projetant de lui nuire. Il me fut agréable d'apprendre que c'est une place vide dans les cieux, mais j'aimerais tout de même qu'y tombe un grand météore, avec une force suffisante pour que la lune, sous l'impact, s'enflamme et illumine la terre de sa propre lumière⁴¹.

En observant les flots de la Volga agiter le brocart d'une bande de lumière et, nés quelque part au loin dans les ténèbres, disparaître dans l'obscurité de la berge escarpée du fleuve, je sens ma pensée se raffermir et s'aiguiser. Il est facile de songer à quelque chose d'inexprimable en mots, et d'étranger à tout ce qu'on a vécu dans la journée. Le mouvement souverain de la masse d'eau se fait presque silencieusement. Le long de la large voie sombre glisse un vapeur, tel un oiseau monstrueux au plumage de feu, laissant derrière lui un doux son évoquant un lourd battement d'ailes. Du côté de la rive en pente douce vogue la petite lueur d'un feu, un étroit rayon rouge en sort et se répand dans l'eau : quelqu'un pêche à la torche, on pourrait croire qu'une étoile errante s'est laissé tomber du ciel dans le fleuve, et qu'elle file au-dessus de l'eau comme une fleur de flamme.

Ce qu'on a lu dans les livres prend la forme d'étranges fantaisies, l'imagination tisse sans se lasser des tableaux d'une beauté sans pareille, et l'on se retrouve à flotter dans la douceur de la nuit, en suivant le cours du fleuve.

Izote me retrouve, en pleine nuit, il a l'air encore plus grand, et encore plus plaisant.

« Tu es de nouveau ici ? » demande-t-il ; s'asseyant à côté de moi, il reste longtemps silencieux, observant d'un air concentré la rivière et le ciel, en caressant la fine soie de sa barbe dorée.

Puis il se met à rêver :

« Je vais apprendre, lire – et je pourrai suivre tous les discours et les comprendre ! J'instruirai les gens ! Oui. C'est bien, mon vieux, de partager son âme avec un autre homme ! Même les femmes – certaines – comprennent, si on leur parle en y mettant son âme. Récemment, l'une d'entre elles, assise avec moi dans ma barque, m'a demandé : "Qu'est-ce qu'il en sera de nous, après notre

mort ? Je ne crois ni à l'enfer ni à l'autre monde." Tu vois ? Elles aussi, mon vieux, sont... »

Ne trouvant pas les mots, il se tait quelques instants, pour ajouter enfin :

« Des âmes vivantes... »

Izote était un homme de la nuit. Il ressentait la beauté, en parlait bien, avec les mots d'un enfant rêveur. Sa foi en Dieu était dépourvu de crainte, même si elle restait celle de l'église, il voyait Dieu comme un grand vieillard bienveillant, un vieillard bon et intelligent, à la tête du monde sans pouvoir vaincre le mal, mais seulement « parce qu'il s'est laissé dépasser, bien trop de gens sont nés. Mais, c'est égal, il y arrivera, tu verras ! Mais celui que je comprends pas, c'est le Christ, là, rien à faire ! Il ne sert à rien, pour moi. On a Dieu, d'accord. Mais en voilà un autre ! Son fils, qu'on fit. Un fils, tiens donc ! Il n'est pas mort, Dieu... »

Mais, le plus souvent, Izote reste silencieux, pensant à quelque chose et lâchant de temps à autres des bribes, en soupirant :

« Oui, c'est comme ça...

— Quoi donc ?

— Je pense en moi-même... »

Il soupire de nouveau, en regardant au loin, où l'on ne distingue pas grand-chose.

« Une bonne chose, la vie ! »

J'en conviens :

« Oui, une bonne chose ! »

La bande d'eau d'un velouté sombre avance avec force, au-dessus d'elle s'étend, recourbée, la large bande argentée de la Voie lactée, de grosses étoiles brillent comme autant d'alouettes d'or, et le cœur chantonne ses pensées déraisonnables sur les mystères de la vie.

Au loin, au-dessus des champs, les rayons du soleil s'échappent de nuages rougeâtres, et le voilà qui, comme un paon, fait la roue dans les cieux.

« Quelle chose extraordinaire, le soleil ! » marmonne Izote avec un sourire heureux.

Les pommiers fleurissaient, le bourg était couvert de congères rosâtres et rempli d'une odeur amère qui pénétrait partout, étouffant les odeurs de goudron et de fumier. Des centaines d'arbres en fleur, ayant revêtu leurs habits de fête, faits du satin des pétales roses, sortaient du village en rangées régulières allant dans la campagne. Les nuits éclairées par la lune, les papillons de fleurs se balançaient au vent léger, bruissant presque imperceptiblement, on eût dit que de lourdes vagues d'un bleu doré submergeaient le village. Les rossignols chantaient sans relâche, avec passion, et, dans la journée, les étourneaux les taquinaient de façon provocante, et d'invisibles alouettes déversaient sur la terre leur tendre chant ininterrompu.

Les jours de fête, le soir, les jeunes filles et les jeunes femmes se promenaient dans les rues en chantant, la bouche ouverte comme des oisillons, avec des sourires langoureux et capiteux. Izote souriait, lui aussi, comme ivre, il avait maigri, ses yeux avaient disparu dans des fosses sombres, son visage était devenu encore plus sévère, plus beau, évoquant encore plus celui d'un saint. Il dormait des journées entières, se montrant dans la rue seulement vers le soir, soucieux, pensif et silencieux. Koukouchkine se moquait de lui avec une grossièreté affectueuse, mais lui, avec un sourire ironique et gêné, disait :

« Tais-toi donc. Qu'y faire ? »

Et il s'extasiait :

« Ah, quel délice, la vie ! Et comme on peut vivre dans la douceur, quels mots il existe pour le cœur ! Certains, on ne les oublie pas jusqu'au trépas, et, en renaissant, ce sont les premiers dont on se souviendra !

— Attention, les maris vont te rosser, l'avertissait l'Ukrainien, lui aussi avec un sourire affectueux et malicieux.

— Ils ont des raisons », admettait Izote.

Presque chaque nuit, accompagnant le chant des rossignols, la voix touchante, haut perchée, de Migoune résonnait dans les vergers, dans les champs et sur la berge du fleuve ; il chantait admirablement de belles chansons ; pour cela, même les moujiks lui pardonnaient bien des choses.

Le samedi soir, devant notre magasin se rassemblaient toujours plus de gens, dont les inévitables, le vieux Souslov, Barinov, le forgeron Krotov, Migoune. Assis, les voilà qui causent d'un air pensif. Certains s'en vont, d'autres arrivent, et ainsi presque jusqu'à minuit. Des ivrognes font parfois du tapage, il s'agit souvent du soldat Kostine, un borgne auquel il manque deux doigts à la main gauche. Les manches retroussées, agitant les poings, il s'approche de la boutique d'une démarche de coq de combat, il hurle d'une voix sifflante et épuisée :

« Ukrainien, nation nuisible, foi de Turc ! Réponds un peu, pourquoi tu ne vas jamais à l'église, hein ? Âme d'hérétique ! Semeur de discorde ! Réponds : qui es-tu donc ? »

On le taquine :

« Michka, pourquoi t'es-tu fait sauter deux doigts ? Tu avais peur des Turcs ? »

Il monte se battre, mais on s'empare de lui, et, avec des rires et des cris, on l'envoie dans le ravin : il dégringole, dévalant la pente en glapissant :

« Au secours ! On m'a tué... »

Ensuite, couvert de poussière, il remonte et demande à l'Ukrainien un verre de vodka.

« En quel honneur ?

— Pour vous avoir égayés », répond Kostine. Les moujiks s'esclaffent amicalement.

Notes

1. Rencontré dans la deuxième partie – le texte russe l'appelle *Toupet*, voir la note 15. Il est récemment rentré de sa déportation à Iakoutsk, en Sibérie centrale-orientale.
2. Terme populaire pour désigner la moleskine : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Moleskine_\(tissu\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Moleskine_(tissu))
3. Ce qu'on peut traduire par « Bellevue ». Il y a plusieurs localités portant ce nom. Celle-ci est située dans le Tatarstan, non loin de Kazan, comme indiqué.
4. Soit environ 50 km. La verste faisait un peu moins de 1,1 km.
5. Phonétiquement Romassj. Antonov pour Antonovitch, sans doute.
6. Pour Antonovitch, ce qui confirme la note précédente. On trouvera Antonovitch en toutes lettres au moins une fois dans la suite du texte.

7. On trouve souvent (chez Tchékhov, notamment) une rive escarpée et l'autre en pente douce, dans ces descriptions de fleuves et de rivières. C'est le cas de la Volga, dont la rive droite (l'ancienne traduction de Dumesnil se trompe ici) est souvent escarpée.
8. Cette histoire de mouettes qui survolent le fleuve se retrouve dans des chansons populaires. Dans la phrase du moujik se répète le son « tchaï ».
9. Prénom dérivé du grec Zotikos, créateur de vie, semble-t-il.
10. Nom de plume de Nikolaï Petropavlovski (1853-1892), écrivain, assailliste et activiste russe, emprisonné puis déporté pendant des années. Gorki admirait son abnégation.
11. https://fr.wikipedia.org/wiki/Nikola%C3%AF_Zlatovratski
12. https://fr.wikipedia.org/wiki/Nikola%C3%AF_Nekrassov
13. https://fr.wikipedia.org/wiki/Henry_Thomas_Buckle
14. [https://fr.wikipedia.org/wiki/Charles_Lyell_\(g%C3%A9ologue\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Charles_Lyell_(g%C3%A9ologue))
15. https://fr.wikipedia.org/wiki/William_Edward_Hartpole_Lecky
16. https://fr.wikipedia.org/wiki/John_Lubbock
17. Taylor doit être l'ingénieur américain ; l'économiste J. S. Mill a déjà été rencontré dans la première partie,
18. https://fr.wikipedia.org/wiki/Herbert_Spencer On peut trouver une illustration de son influence dans la grande nouvelle de Tchékhov *Le Duel*.
19. Auteurs de manifestes et d'œuvres révolutionnaires.
20. En ukrainien, Tchernihiv. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Tchernihiv>
21. https://fr.wikipedia.org/wiki/R%C3%A9publique_de_Sakha
22. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Oulous>
23. https://fr.wikipedia.org/wiki/Vladimir_Korolenko
24. Responsable d'une province (ici celle de Kazan) devant le pouvoir impérial central.
25. Rappel : Kazan est la capitale du Tatarstan.
26. Rappel : c'est un pardessus plissé à la taille.
27. Jeune propriétaire qui, au début, dirigeait la gabare. Pankov dessine la figure originale du moujik moderniste, entrepreneur.
28. Gorki signale en note que sa mémoire des noms est ici sans doute défailante.
29. Seigneur, maître, propriétaire foncier. Ce terme date de l'époque du servage.
30. Nous sommes en 1886, maintenant, l'oukase (décret) d'émancipation des serfs remonte à 1861.
31. Le terme russe désigne étymologiquement la fête de la Trinité. Mais la liturgie orthodoxe intègre celle-ci dans la Pentecôte...
32. Début du poème *Sacha*, de Nekrassov.
33. C'est peut-être le moment de signaler que Gorki n'aimait pas les paysans, sur lesquels il portait le même regard que Marx, assez longtemps : *les barbares dans la civilisation*. Il les voyait aussi comme *la tendance asiatique de la Russie*, comme le montre un texte (*Deux courants de pensée*) de lui de 1915. Cette quasi-haine du moujik lui joua sans doute des tours, en l'amenant à pactiser grandement avec Staline, dont il avait compris les desseins : industrialiser le pays à marche forcée en essorant la paysannerie...
34. Villa le plus souvent dans les bois. Le terme est passé en français.
35. Officier subalterne de la police rurale.
36. Rappel : c'est une coopérative de travailleurs indépendants. Les kolkhozes les remplaceront (désavantageusement) dans les années vingt.
37. En réclamant sa part d'héritage, pour fonder sa propre famille à l'écart.
38. Tout ce passage rappelle *Le Village*, de Bounine.
39. Un peu plus tard que les vêpres catholiques.
40. [https://fr.wikipedia.org/wiki/Ambon_\(meuble\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Ambon_(meuble))
41. Les astronautes d'Artémis viennent d'observer des étincelles dues au choc de météorites : voilà qui eût réjoui Gorki !

V

Un matin de fête, quand la cuisinière enflamma le bois dans le poêle et sortit dans la cour, tandis que j'étais au magasin, un gros soupir se fit entendre dans la cuisine, la boutique eut un frémissement, les boîtes de caramels en fer-blanc s'écroulèrent par terre, il y eut un tintement de carreaux cassés et ça se mit à jouer du tambour sur le sol. Je me précipitai dans la cuisine, des nuages de fumée noire s'en échappaient sous la porte et entraient dans la pièce, et, derrière, ça craquait et ça grésillait. L'Ukrainien m'attrapa par l'épaule :

« Ne bougez pas... »

La cuisinière se mit à hurler dans le vestibule.

« Ah, l'idiote !... »

Romas se glissa dans la cuisine, y fit du bruit, jura énergiquement et cria :

« Arrête ! De l'eau ! »

Sur le sol de la cuisine, des bûches fumaient, un copeau brûlait, des briques gisaient, et la gueule noire du poêle était vide, comme nettoyée. Ayant trouvé dans la fumée un seau d'eau, j'éteignis le feu par terre et me mis à jeter les bûches dans le four.

« Doucement ! » dit l'Ukrainien qui, prenant la cuisinière par la main, la poussa dans la chambre, après quoi, il m'ordonna :

« Ferme la boutique ! Prudence, Maxymtch¹, ça peut encore exploser... » Et, s'accroupissant, il se mit à examiner les bûches de sapin toutes rondes, puis à retirer du four celles que j'y avais remises.

« Que faites-vous ?

— Ah, voilà ! »

Il me tendit une bille de bois étrangement déchirée, et je vis qu'on y avait foré un trou avec un vilebrequin, et que ce trou était bizarrement noirci.

« Vous comprenez ? Ces diables-là ont rempli la bûche de poudre. Tas d'imbéciles ! Alors, que peut-on faire avec une livre² de poudre ? »

Ayant mis la bûche de côté, il se lava les mains en disant :

« Une bonne chose qu'Axinia soit sortie, ça l'aurait blessée... »

La fumée aigre s'était dissipée, il devint visible que la vaisselle sur l'étagère était fracassée, tous les carreaux d'une croisée avaient volé en éclats, et des briques avaient sauté de la gueule du poêle.

À ce moment-là, le flegme de l'Ukrainien me déplut : il se comportait comme si cette stupide entreprise ne l'indignait nullement. Cependant, dans la rue, des gamins accouraient, des voix se faisaient entendre :

« Il y a le feu chez l'Ukrainien ! au feu ! »

Se lamentant, une paysanne hurlait, cependant qu'Axinia, de la chambre, criait avec inquiétude :

« On cherche à entrer de force dans la boutique, Mikhaïlo Antonytch !

— Hé là, hé là, du calme ! » disait celui-ci en essuyant avec une serviette sa barbe humide.

Par les fenêtres ouvertes de la chambre se montraient des trognes velues, aux traits déformés par l'effroi et la colère, des yeux attaqués par la fumée clignaient, et quelqu'un glapissait, tout excité :

« Il faut les chasser du village ! Avec eux, c'est du scandale sans arrêt ! Qu'est-ce que ça veut dire, Seigneur ? »

Un petit moujik roux, faisant des signes de croix et les lèvres frémissantes, tentait d'entrer par la fenêtre, sans y arriver ; il tenait une hache de la main droite, sa gauche se cramponnant au rebord de la fenêtre, puis s'en détachant.

Une bûche en main, Romas lui demanda :

« Où vas-tu ?

— je viens éteindre, petit père...

— Rien ne brûle... »

Le moujik ouvrit la bouche avec effroi et disparut, tandis que Romas sortait sur le perron de la boutique et disait à la foule, en montrant sa bûche :

« L'un de vous a rempli ce rondin de poudre et l'a fourré dans notre bois. Mais il n'y avait pas assez de poudre, et il n'y a aucun dégât... »

Me tenant derrière l'Ukrainien, je regardais la foule et j'entendis le moujik à la hache raconter peureusement :

« Il brandit sa bûche et me menace... »

Quant au soldat Kostine³, déjà ivre, il criait :

« Il faut le chasser, ce monstre ! L'envoyer au tribunal... »

Mais la plupart des gens se taisaient, les yeux braqués sur Romas, écoutant avec méfiance ses paroles :

« Pour démolir une izba, il faut beaucoup de poudre, peut-être un *poud*⁴ ! Bon, allez-vous en... »

Quelqu'un demandait :

« Où est le *staroste*⁵ ?

— Il faut appeler l'*ouriadnik*⁶ ! »

La foule se dispersa lentement, à contrecœur, semblant avoir des regrets.

Nous nous assîmes pour prendre le thé qu'Axinia nous versa, bonne et affectueuse comme jamais ; elle regardait Romas avec compassion et disait :

« Vous leur passez tout, alors ils font des bêtises. »

« Vous n'êtes pas en colère ? lui demandai-je.

— S'il fallait se mettre en colère pour chaque bêtise, on n'aurait pas le temps. »

Je songeai : « Si seulement tout le monde vaquait à ses affaires en restant aussi calme ! »

Mais il disait déjà qu'il irait bientôt à Kazan, me demandant quels livres ramener.

J'avais parfois l'impression que chez cet homme fonctionnait, à la place de l'âme, un mécanisme remonté pour la vie, analogue à celui d'une montre. J'aimais l'Ukrainien, j'avais beaucoup de respect pour lui, mais j'avais envie de le voir se fâcher une fois contre moi ou contre quelqu'un d'autre, de le voir crier et taper du pied. Mais il ne pouvait pas, ou ne voulait pas se mettre en colère. Lorsqu'une stupidité ou une bassesse l'irritait, il se contentait de cligner ironiquement de ses

yeux gris et de s'exprimer brièvement et froidement, en termes simples et sans pitié.

Là, il demanda à Souslov⁷ :

« Qu'avez-vous donc, vieil homme, à transiger avec votre conscience, hein ? »

Les joues et le front jaune du vieillard s'empourprèrent lentement, même les poils de sa barbe blanche parurent prendre à la racine une teinte rose.

« Cela ne vous rapporte rien, et vous y perdez du respect. »

Baissant la tête, Souslov reconnut :

« C'est vrai, cela ne me rapporte rien ! »

Puis il dit à Izote :

« Voilà un conducteur d'âmes ! C'est le genre d'hommes dont on devrait faire des chefs... »

... Romas m'expliqua brièvement et clairement ce que j'avais à faire en son absence, et comment je devais m'y prendre ; j'eus l'impression qu'il avait déjà oublié la tentative faite pour l'effrayer par l'explosion, comme les mouches oublient le vinaigre.

Pankov arriva, examina le poêle et demanda, morose :

« Vous n'avez pas eu peur ?

— De quoi donc ?

— C'est la guerre !

— Assieds-toi, prends du thé.

— Ma femme m'attend.

— Où étais-tu ?

— À la pêche, avec Izote. »

Il partit et, dans la cuisine, répéta pensivement :

« C'est la guerre. »

Il parlait toujours succinctement à l'Ukrainien, comme s'il avait déjà, depuis longtemps, exprimé tout ce qui était important et compliqué. Je me rappelle qu'après avoir entendu Romas raconter l'histoire du règne d'Ivan le Terrible, Izote avait dit :

« Un triste tsar !

— Un boucher », avait ajouté Koukouchkine, mais Pankov avait résolument déclaré :

« On ne voit pas en lui d'intelligence particulière. Bon, il a écrasé les princes, mais a laissé proliférer, à leur place, les nobliaux. Et il a fait venir des étrangers. Ce qui n'est pas malin. Le petit hobereau est pire que le grand seigneur. Une mouche n'est pas un loup, on ne l'abat pas avec un fusil, et elle est plus embêtante qu'un loup. »

Koukouchkine fit son apparition avec un seau d'argile détrempée dont il se mit à enduire les briques du four, en disant :

« Ils sont imaginatifs, ces diables-là ! Ils ne peuvent pas en finir avec leurs poux, mais pour ce qui est de démolir un homme, chapeau ! Antonytch, ne transporte pas trop de marchandises à la fois : mieux vaut moins, mais mais plus souvent, et fais attention, ils mettront le feu chez toi. Avec cette affaire, maintenant, attends-toi à du malheur⁸ ! »

Cette affaire, qui déplaisait grandement aux richards du coin, c'était l'artel des propriétaires de vergers. L'Ukrainien l'avait presque mise au point, avec l'aide de

Pankov, de Souslov et de deux ou trois autres moujiks sensés. La plupart des propriétaires commençaient à voir Romas d'un œil plus favorable, la quantité de clients du magasin augmentait de façon notable, et même les « bons à rien » comme Barinov et Migoune faisaient toutes sortes d'efforts pour venir en aide à l'Ukrainien.

Migoune me plaisait beaucoup, j'aimais ses jolies chansons tristes. Il chantait en fermant les yeux, et son visage douloureux cessait d'être agité de tics. Il vivait par les nuits sombres, celles sans lune ou lorsque le ciel était voilé par le tissu dense des nuages. Il lui arrivait, au soir, de m'appeler sans bruit :

« Viens sur la Volga. »

Là, tout en achevant la mise au point d'un engin de pêche au sterlet⁹ défendu, assis à l'arrière de sa barque, laissant dans l'eau ses jambes sombres et tordues, le voilà qui me dit à mi-voix :

« Qu'un *barine*¹⁰ se moque de moi, soit, je peux le supporter : qu'un chien l'emporte, c'est tout de même quelqu'un, il en sait plus long que moi.. Mais quand c'est un gars comme moi, un moujik, qui m'opprime, comment puis-je l'accepter ? Quelle est la différence entre nous ? La seule, c'est que lui compte en roubles, et moi en kopecks ! »

Le visage de Migoune se convulse douloureusement, l'un de ses sourcils fait des bonds, ses doigts s'agitent avec rapidité pour démêler et aiguïser avec une lime les crochets de son engin, sa voix coléreuse résonne doucement :

« Je passe pour un voleur, il y a du vrai, je l'avoue ! Mais tout le monde vit de brigandage, chacun suce et ronge son prochain. eh oui. Dieu ne nous aime pas, c'est le diable qui nous gâte ! »

Le fleuve sombre glisse devant nous, des nuages noirs se déplacent au-dessus de lui, dans l'obscurité on ne distingue pas les prés de l'autre rive¹¹. Les vagues viennent lécher le sable de la berge et me laver les pieds, comme pour m'entraîner avec elles dans les ténèbres sans fin voguant vers l'ailleurs.

« Il faut bien vivre, non ? » demande Migoune avec un soupir.

En haut, sur la colline, un chien hurle mélancoliquement. Comme à travers le sommeil, je songe :

« Mais à quoi bon être comme toi et vivre comme toi ? »

Un grand silence règne sur le fleuve, il fait entièrement noir, c'est effrayant. Et cette obscurité tiède est sans fin.

« Ils tueront l'Ukrainien. Et toi aussi, on pourrait bien te tuer », marmonne Migoune, lequel, sans prévenir, entonne doucement une chanson :

Ma petite maman m'aimait,
Elle me disait :
Hélas, lacha¹², hélas, ma chère âme,
Vis sans faire de bruit...

Il ferme les yeux, sa voix se fait plus forte et plus triste, ses doigts qui démêlent les cordelettes de son filet bougent plus lentement.

Je n'ai pas écouté ma mère,
Hélas, je ne l'ai pas écoutée...

J'ai une étrange sensation : c'est comme si la terre, lavée par le pesant déplacement de la sombre masse liquide, se déversait en son sein, et que moi je dévalais, je glissais avec elle dans l'obscurité ayant déjà englouti à jamais le soleil.

Arrêtant de chanter aussi soudainement qu'il a commencé, Migoune met sans rien dire son canot à l'eau, s'y assoit et disparaît quasiment sans bruit dans l'obscurité. Je le suis des yeux en pensant :

« Pourquoi des gens pareils vivent-ils ? »

Barinov fait aussi partie de mes amis : c'est un homme désordonné, hâbleur, feignant, cancanier, un vagabond qui ne tient pas en place. Il a vécu à Moscou et en parle en crachant de dégoût :

« Une ville infernale ! Une pagaille complète : des églises, quatorze mille et quelque, et les gens — rien que des filous ! Et tous galeux comme des chevaux, ma parole ! Les marchands, les soldats, les artisans, tout le monde déambule en se grattant. Effectivement, le roi des canons¹³ est bien là-bas, un instrument gigantesque ! Pierre le Grand l'a fondu lui-même pour tirer sur les mutins ; une femme de la noblesse avait levé une révolte contre lui, par amour pour lui. Il avait vécu sept ans tout rond avec elle, jour après jour, puis l'avait abandonné avec ses trois enfants. Elle s'est mise en colère, d'où la révolte ! Imagine, mon vieux, comme il a tiré dans le tas d'émeutiers avec son canon : il a abattu neuf mille trois cent huit personnes d'un seul coup ! Lui-même, ça l'a épouventé : "Non, a-t-il dit au métropolite¹⁴ Philarète, ce salaud-là, il faut le riveter, pour éviter d'être tenté !" On l'a riveté... »

Je lui dis que c'est un tissu d'absurdités, il se fâche :

« Sei-gneur Dieu ! Tu as vraiment un sale caractère ! Cette histoire m'a été racontée en détail par un savant, et toi... »

Il était aussi allé à Kiev *rendre visite aux saints*, et il en parlait ainsi :

« Cette ville est dans le genre de notre bourg, elle se tient aussi sur une colline, et il y a une rivière, mais j'ai oublié son nom. Une simple mare par rapport à la Volga ! La ville est compliquée, il faut bien le dire. Les rues ne sont pas droites, et elles montent la colline. Les gens sont des Ukrainiens¹⁵, mais pas de la même race que notre Mikhaïlo Antonov, ils sont mi-Polonais, mi-Tatars. Ils parlent pour ne rien dire. Des gens mal peignés, sales. Ils mangent des grenouilles. Leurs grenouilles pèsent dans les dix livres¹⁶. Ils montent des bœufs pour se déplacer et pour labourer. Leurs bœufs sont remarquables, le plus petit est quatre fois plus grand que ceux de chez nous. Pesant quatre-vingt trois *pouds*¹⁷. Il y a là-bas cinquante-sept mille moines et deux cent soixante-treize évêques... Quel original tu fais ! Qu'as-tu à discuter ? Je l'ai vu moi-même, de mes propres yeux, et toi, y es-tu allé ? Non. Tu vois bien ! Moi, mon vieux, j'aime avant tout la précision... »

Il aimait les chiffres, je lui avais appris l'addition et la multiplication, mais avait horreur de la division. Il multipliait avec entrain des nombres de plusieurs chiffres, en se trompant bravement, et, ayant écrit avec un bâton dans le sable une longue file de chiffres, il les contemplait avec étonnement, écarquillant des yeux d'enfant et s'exclamant :

« Personne n'arriverait à prononcer un machin comme ça ! »

Cet individu déjeté, ébouriffé, dépenaillé avait un visage presque beau, avec sa joyeuse petite barbe frisée et ses yeux bleus souriant d'un sourire enfantin. Il avait quelque chose de commun avec Koukouchkine, c'était sans doute pour cela que ces deux-là s'évitaient.

Barinov était allé deux fois pêcher en mer Caspienne, un vrai délire :

« Cette mer, mon vieux, ne ressemble à rien. Devant elle, tu es un moucheron ! En la regardant, tu disparaissais ! Et la vie est douce, là-bas. Toutes sortes de gens y viennent, il y avait même un archimandrite¹⁸ – rien de spécial, il travaillait ! Il y avait aussi une cuisinière, qui avait été la maîtresse d'un procureur : ça aurait dû lui suffire, non ? Eh bien non, elle ne l'a pas supporté : "Je t'aime beaucoup, mon procureur, mais adieu tout de même !" C'est que, lorsqu'on a vu cette mer une fois, on a envie d'y retourner. Quel espace ! C'est comme dans le ciel : aucune bousculade ! J'y partirai moi aussi, pour toujours. Je n'aime pas les gens, moi, voilà ce qu'il y a ! Je ferais mieux de vivre en ermite, dans un désert, seulement je ne connais pas de désert convenable... »

Il se baladait dans le bourg comme un chien errant, on le méprisait mais on écoutait ses récits avec autant de plaisir que les chansons de Migoune.

« Il ment habilement ! C'est divertissant ! »

Ses affabulations arrivaient même parfois à ébranler la raison de gens aussi positifs que Pankov : ce moujik méfiant dit un jour à l'Ukrainien :

« Barinov prétend qu'au sujet du Terrible¹⁹, les livres ne racontent pas tout, bien des choses sont cachées. Il aurait été sorcier, le Terrible, il se changeait en aigle – et c'est depuis ce temps-là qu'on frappe d'aigles les pièces de monnaie : c'est en son honneur. »

J'observais, pour la énième fois, que tout ce qui est extraordinaire, fantastique, visiblement inventé – et parfois très grossièrement – plaît bien davantage aux gens que les récits sérieux concernant la vérité de la vie.

Mais quand je le disais à l'Ukrainien, il répondait, avec un sourire narquois :

« Cela passera ! Pour peu que les gens apprennent à penser, ils s'apercevront de la vérité. Et nous devons comprendre les originaux comme Barinov et Koukouchkine. Ce sont, voyez-vous, des artistes, des auteurs à leur façon. Le Christ était sans doute un original de cette sorte-là. Et reconnaissez qu'il a inventé quelque chose de pas mal... »

Cela m'étonnait de voir tous ces gens évoquer peu le nom de Dieu, et en parler à contrecœur – seul le vieux Souslov disait souvent, et avec conviction :

« Tout vient de Dieu ! »

Et j'entendais toujours dans ces paroles quelque chose d'irréversible. Je vivais très bien au milieu de ces gens, et j'en apprenais beaucoup, lors des causeries nocturnes. J'avais l'impression que chaque question posée par Romas poussait, tel un arbre vigoureux, ses racines dans la chair même de la vie, et que là, dans les entrailles de la vie, ces racines venaient s'entrelacer avec celles d'un autre arbre aussi ancien, et que sur chacune de leurs branches fleurissaient vivement des pensées, que s'y épanouissait un luxurieux feuillage de mots sonores. Je me sentais croître, tout gorgé que j'étais du miel stimulant des livres, je parlais avec plus d'assurance, et l'Ukrainien, plus d'une fois déjà, m'avait félicité avec un petit sourire :

« La grande forme, Maximytch ! »

Comme je lui savais gré de ces paroles !

Panko nous amenait parfois son épouse, petite femme au doux visage et aux yeux bleus regardant avec intelligence, habillée à *la citadine*. Elle s'asseyait sans bruit dans un coin, pinçant les lèvres d'un air modeste, mais un peu plus tard, sa bouche s'ouvrait d'étonnement et ses yeux s'élargissaient timidement. Parfois, en

entendant un mot bien senti, elle riait avec confusion, cachant son visage dans ses mains, et Pankov faisait un clin d'œil à Romas, en disant :

« Elle comprend ! »

Des gens s'entourant de précautions venaient voir l'Ukrainien, qui montait avec eux à mon grenier, y restant des heures entières.

Axinia leur portait là-haut à boire et à manger, ils restaient dormir, invisibles de quiconque, à part moi et la cuisinière, dévouée à Romas comme un chien, le regardant presque comme un dieu. La nuit, Izote et Pankov ramenaient ces visiteurs en barque jusqu'au vapeur en train de passer, ou jusqu'à l'embarcadère pour Lobychki. Depuis la colline, je regardais la barque glisser comme une graine de lentille sur la rivière sombre, ou couverte d'argent par la lune, son fanal volant au-dessus d'elle pour attirer l'attention du capitaine du vapeur – je regardais cela et me sentais participer à une grande et mystérieuse œuvre.

Maria Derenkova²⁰ arriva, venant de la ville, mais je ne trouvai plus dans son regard ce qui me troublait naguère : ces yeux me semblaient ceux d'une jeune fille heureuse de se savoir jolie et contente en voyant les attentions qu'avait pour elle un grand barbu. Il parlait avec elle aussi tranquillement, avec la même petite ironie, qu'avec tout le monde, mais caressait sa barbe plus souvent, et son regard brillait avec davantage de chaleur. La petite voix grêle de Maria sonnait avec gaieté, elle portait une robe bleue et ses cheveux blonds étaient noués d'un ruban bleu. ses mains d'enfant étaient curieusement agitées, comme si elles cherchaient à quoi s'agripper. Elle passait son temps à chanter, la bouche fermée, et à éventer de son mouchoir son visage rose. Quelque chose de nouveau m'émouvait en elle, qui me déplaisait, me fâchait. Je tâchais de la voir le moins possible.

À la mi-juin, Izote disparut. Le bruit courut qu'il s'était noyé, et cela se confirma deux jours plus tard : sept verstes²¹ en aval du bourg, sa barque avait été poussée vers l'autre rive, avec son fond éventré et un bord démoli. L'explication qu'on trouva au malheur survenu fut qu'Izote s'était sans doute endormi sur le fleuve et que sa barque était allée se fracasser contre des rondins à la poupe de trois péniches ancrées à cinq verstes du village.

Romas était à Kazan à ce moment-là. Le soir, Koukouchkine vint me voir à la boutique ; il s'assit tristement sur des sacs, se taisant, regardant ses pieds, puis, se mettant à fumer, il me demanda :

« Il rentre quand, l'Ukrainien ? »

— Je l'ignore. »

Il commença à se passer vigoureusement la main sur son visage tout cabossé²², en jurant de façon ordurière à mi-voix et en grognant comme s'il avait un os coincé dans la gorge.

« Qu'as-tu ? »

Il me regarda en se mordant les lèvres. Ses yeux étaient devenus rouges, sa mâchoire tremblait. En voyant qu'il n'arrivait pas à parler, je m'attendis avec inquiétude à quelque chose de triste. Enfin, après un coup d'œil vers la rue, il dit avec difficulté, en bégayant :

« Suis allé avec Migoune. On a vu la barque d'Izote. Le fond a été défoncé à la hache. Tu as pigé ? Ça veut dire qu'on a tué Izote ! C'est obligé... »

Secouant la tête, il se mit à enfile des obscénités l'une après l'autre, avec des sanglots produisant des sons secs et brûlants, puis il se tut et entreprit de faire le signe de la croix. Le spectacle de ce moujik voulant pleurer et n'y arrivant pas, ne

sachant pas le faire, tremblant de tout son corps, s'étouffant de rage et de chagrin, c'était insupportable. Il se leva d'un bond et s'en alla en branlant du chef.

Le lendemain soir, des gamins qui se baignaient aperçurent Izote sous une péniche cassée, échouée sur la rive un peu en amont du village. Le fond de la péniche se trouvait à moitié sur les rochers de la berge, l'autre moitié était dans l'eau, et en-dessous, à l'arrière, accroché aux creux du gouvernail brisé, s'étirait le long corps d'Izote, la tête regardant le fond de la rivière, le crâne défoncé et vide : l'eau avait emporté son cerveau. On avait frappé le pêcheur par-derrière, sa nuque semblait avoir été entaillée par une hache. Le courant ballotait le corps d'Izote, rejetant ses jambes vers la rive, faisant bouger ses bras, on eût dit qu'il rassemblait ses forces pour monter à grand-peine sur la berge.

Moroses, regroupés au bord de l'eau se tenaient une vingtaine de moujiks – des riches, les pauvres n'étaient pas encore rentrés des champs. Agitant son bâton et se démenant, le fripon de staroste, vieillard poltron, reniflait et s'essuyait le nez avec la manche de sa chemise rose. Le boutiquier Kouzmine, homme trapu, se tenait les jambes largement écartées, le ventre en avant, nous regardant tour à tour, Koukouchkine et moi. Il fronçait les sourcils d'un air menaçant, mais ses yeux sans couleur larmoyaient, et son visage grêlé me sembla pitoyable.

« Ah les voyous ! se lamentait le staroste en trotinant de ses jambes torses. Ah, moujiks, ce n'est pas bien ! »

Assise sur un rocher, sa belle-fille, une jeune paysanne corpulente, regardait l'eau en se signant d'une main tremblante, sa bouche frémissait et sa lèvre inférieure, épaisse et rouge, pendait de façon déplaisante, comme celle d'un chien, découvrant des dents jaunes de brebis. Des jeunes filles et des gamins dévalaient la colline en bouquets colorés, des moujiks empoussiérés arrivaient en toute hâte. La foule murmurait avec circonspection :

« Le moujik aimait la chicane.

— Comment ça ?

— C'est l'autre Koukouchkine, le chicaneur...

— On a mal agi en détruisant cet homme...

— Izote menait une vie paisible...

— Paisi-ible ? hurla Koukouchkine en se précipitant vers les moujiks. Alors pourquoi l'avez-vous tué, hein ? Hein, tas de salauds ? »

Une paysanne partit soudain d'un rire hystérique, et ce fut pour la foule comme un coup de fouet, les moujiks se mirent à vociférer, tombant les uns sur les autres, avec des jurons et des grognements, cependant que Koukouchkine, s'approchant d'un bond du boutiquier, lui envoyait une grande gifle sur sa joue rugueuse :

« Prends ça, animal ! »

Brandissant les poings, il s'extirpa aussitôt de la mêlée et me cria presque gaiement :

« Va-t-en, ça va être la bagarre ! »

Il avait déjà reçu un coup, sa lèvre fendue crachait du sang, mais son visage resplendissait de plaisir...

« Tu as vu ce que je lui ai mis, à Kouzmine ? »

Barinov accourut nous rejoindre, observant avec crainte la foule massée près de la péniche, formant un tas compact d'où s'échappait le voix grêle du staroste :

« Hein, moi, j'ai fait une faveur à quelqu'un ? Prouve-le ! »

« Il faut que je parte d'ici », bougonnait Barinov en montant la colline. La soirée était brûlante, étouffante, pénible, on n'arrivait pas à respirer. Un soleil pourpre tombait au sein d'une masse compacte de nuages bleuâtres, des reflets rouges brillaient sur les feuilles des arbustes, le tonnerre grondait ça et là.

Le corps d'Izote tremblotait devant moi, et sur son crâne défoncé, les cheveux se redressaient, semblaient se hérissier sous l'effet du courant. Me revenaient en mémoire sa voix voilée et ses bonnes paroles :

« Il y a quelque chose d'enfantin en chaque homme, il faut s'appuyer là-dessus, sur ce côté enfantin ! Prends l'Ukrainien : on le dirait d'acier, mais son âme est celle d'un enfant ! »

Marchant à mes côtés, Koukouchkine disait avec humeur :

« Ce sera comme ça pour nous tous... Seigneur, quelle idiotie ! »

L'Ukrainien arriva deux jours plus tard, en pleine nuit, visiblement fort réjoui de quelque chose, affectueux de façon insolite. Quand je le fis entrer dans l'izba, il me donna une tape sur l'épaule.

« Vous ne dormez pas beaucoup, Maximytch !

— Izote a été tué.

— Quoi ? »

Ses pommettes se gonflèrent et sa barbe se mit à trembler, semblant couler sur sa poitrine. Gardant sa casquette sur la tête, il s'était arrêté au milieu de la pièce, les yeux mi-clos, hochant la tête.

« Voilà. On ne sait pas par qui ? Évidemment... »

Il alla lentement à la fenêtre et s'assit à côté en allongeant ses jambes.

« Je lui avais pourtant dit... Les autorités sont venues ?

— Le commissaire²³, hier.

— Et ça donnera quoi ? demanda-t-il, se répondant à lui-même : — Rien, bien sûr ! »

Je lui dis que le commissaire était, comme toujours, descendu chez Kouzmine, et avait donné l'ordre de mettre au frais Koukouchkine pour la gifle envoyée au boutiquier.

« Mouais. Pas très étonnant. »

Je partis à la cuisine allumer le samovar.

Tout en buvant du thé, Romas parlait :

« Ces gens me font pitié. Ils tuent les meilleurs d'entre eux ! On peut supposer qu'ils en ont peur, ils pensent qu'ils ne sont pas à leur place : “Ça ne fait pas bien dans ma cour”, comme on dit ici. Alors que j'allais en Sibérie sous escorte, un bagnard m'a raconté ceci : son affaire, c'était le vol, il avait toute une petite bande, cinq hommes. Et voilà que l'un d'eux se met à dire : “Les amis, laissons tomber le vol, l'un dans l'autre, ça ne donne rien, nous vivons mal !” Ce pour quoi les autres l'étranglèrent pendant qu'il dormait, ivre. Celui qui me racontait cela faisait grandement l'éloge du gars tué : “J'ai zigouillé les trois autres après, sans regrets, mais je continue à regretter mon camarade, c'était un bon camarade, intelligent, gai, une âme pure.” — “Vous l'avez tout de même tué, pourquoi ? lui demandai-je. Vous aviez peur qu'il vous dénonce ?” L'autre s'est même vexé : “Non, il ne nous aurait dénoncé pour rien au monde ! Seulement, ça n'allait plus, on ne pouvait plus être copains, nous les pécheurs et lui, cette espèce de Juste. Mauvais.” »

L'Ukrainien se leva et se mit à faire les cent pas dans la pièce, les mains derrière le dos, la pipe à la bouche, tout blanc dans sa longue chemise tatare qui

lui tombait sur les talons. Ses pieds nus tapant par terre, il disait d'une voix douce et songeuse :

« Je me suis souvent heurté à cette peur du Juste, au fait que les hommes bons se retrouvent proscrits. Vis-à-vis de telles personnes, deux comportements existent : ou bien on les élimine par tous les moyens, on les met à mort après leur avoir donné la chasse comme à une bête sauvage, ou alors, on fait comme les chiens, on est à plat ventre devant eux, en les regardant dans les yeux. Ceci, plus rarement. Quant à apprendre à vivre avec eux, à les imiter, ça, les gens ne peuvent pas, ils ne savent pas le faire. Ou peut-être, ils ne le veulent pas ? »

Un verre de thé refroidi en main, il dit :

« Ils peuvent très bien ne pas le vouloir ! Figurez-vous cela : ces gens se sont à grand-peine aménagé tant bien que mal une vie, ils y sont habitués, et voilà qu'un solitaire se révolte et leur dit de ne pas vivre ainsi ! Pas vivre ainsi ? Mais nous avons investi nos meilleures forces dans cette vie, que le diable t'emporte ! Et pourtant, la vérité vivante est du côté de ceux qui disent : ne vivez pas ainsi ! La vérité est de leur côté. Et ce sont eux qui tirent la vie vers le meilleur. »

Agitant la main en direction de l'étagère aux livres, il ajouta :

« En particulier ceux-là ! Ah, si seulement je pouvais écrire un livre ! Mais je ne suis pas l'homme pour cela, mes idées sont lourdes, décousues. »

Il s'assit à la table, s'y accouda et, la tête dans les mains, dit :

« Comme je regrette Izote ! »

Il se tut ensuite un long moment.

« Bon, allons nous coucher... »

Je partis dans mon grenier, m'assis à la fenêtre. Des éclairs de chaleur jaillissaient au-dessus des champs, étreignant la moitié des cieux ; on avait l'impression de voir la lune tressaillir d'effroi lorsque la lueur rougeâtre et transparente se répandait dans le ciel. Les chiens aboyaient et hurlaient de façon déchirante, et, sans ces cris, on aurait pu se croire sur une île déserte. Le tonnerre grondait dans le lointain, une touffeur pénible entraînait à flots par la fenêtre.

Devant moi gisait le corps d'Izote, sur la berge, sous des buissons d'osier. Son visage bleu était tourné vers le ciel, le regard sévère de ses yeux vitreux tourné vers l'intérieur. Sa bouche grande ouverte d'étonnement se cachait dans sa barbe dorée, emmêlée de touffes pointues.

« L'essentiel, Maximytch, c'est la bonté, la douceur ! J'aime Pâques parce que c'est la plus grande fête de la douceur ! »

Son pantalon bleu, que le soleil ardent avait séché, s'était collé à ses jambes bleues, lavées par la Volga. Les mouches bourdonnaient au-dessus de la figure du pêcheur, et une odeur lourde et nauséabonde émanait de son corps.

De lourds pas dans l'escalier ; se baissant pour franchir la porte, Romas entra et s'assit sur mon lit, rassemblant sa barbe dans sa main.

« Vous savez quoi ? Je me marie ! Eh oui.

— Une femme aura du mal à vivre ici... »

Il me regarda fixement, comme s'il attendait ce que j'allais encore dire. Mais je ne trouvais rien à dire. La lueur des éclairs pénétrait dans la pièce, y répandant une lumière spectrale.

« J'épouse Macha²⁴ Derenkov... »

Je souris malgré moi : jusqu'à cet instant, je n'avais jamais pensé qu'on pût appeler cette jeune fille Macha. Amusant. Je ne me souvenais pas d'avoir entendu son père ou son frère l'appeler ainsi : Macha.

« Pourquoi riez-vous ?

— Comme ça.

— Vous me trouvez trop vieux pour elle ?

— Oh non !

— Elle m'a dit que vous aviez été amoureux d'elle.

— Il semble que oui.

— Et à présent ? C'est passé ?

— Je crois, oui. »

Ses doigts relâchèrent sa barbe et il dit à mi-voix :

« À votre âge, on se croit souvent amoureux, mais au mien, ce n'est plus une impression, cela vous submerge entièrement, on n'arrive plus à penser à quoi que ce soit d'autre ! »

Et, découvrant ses dents solides en un sourire moqueur, il reprit :

« Antoine a été vaincu par Octave²⁵ à la bataille d'Actium parce qu'il a abandonné sa flotte et son commandement pour suivre le navire de Cléopâtre lorsque celle-ci, effrayée, se retira de la bataille : voilà ce qui arrive ! »

Romas se leva, se redressa et redit, comme s'il n'agissait pas de son plein gré :

« Donc, voilà, je me marie !

— Bientôt ?

— Cet automne. Lorsque nous en aurons terminé avec les pommes. »

Il partit, baissant la tête plus que nécessaire pour passer la porte, et je me couchai en songeant que ce serait peut-être mieux pour moi de m'en aller à l'automne. Pourquoi avait-il évoqué Antoine²⁶ ? Cela ne me plaisait pas.

Le moment de la cueillette des pommes précoces était déjà arrivé. La récolte était abondante, les branches des pommiers penchaient vers le sol sous le poids des fruits. Une forte odeur enveloppait les vergers, où régnait un brouhaha d'enfants ramassant les pommes tombées, véreuses ou abattues par le vent, jaunes et roses.

Aux premiers jours d'août, Romas revint de Kazan avec une gabare pleine de marchandise et une autre chargée de caisses. C'était le matin, vers huit heures, en semaine. Aussitôt qu'il se fut changé et débarbouillé, l'Ukrainien, s'apprêtant à prendre le thé, dit gaiement :

« C'est agréable de naviguer la nuit... »

Et brusquement, le nez tendu, il demanda avec inquiétude :

« On dirait que ça sent le brûlé, non ? »

Au même moment, Axinia se mit à hurler dans la cour :

« Au feu ! »

Nous nous précipitâmes : du côté du potager, le mur d'un hangar où nous entreposions de l'huile, du goudon et du pétrole était en feu. Nous demeurâmes quelques instants stupéfaits, à regarder les langues jaunes des flammes, décolorées par la vivacité du soleil, lécher le mur et se courber en atteignant la toiture. Axinia apporta un seau d'eau dont l'Ukrainien aspergea le mur fleurissant, avant de jeter le seau et de dire :

« A diable ! Roulez les tonneaux pour les sortir, Maximytch ! Axinia, file à la boutique ! »

Je roulai en vitesse dans la cour le tonneau de goudron et m'en pris au tonneau de pétrole, mais en le retournant, je vis que sa bonde était ouverte, et que du pétrole avait coulé par terre. Pendant que j'étais à la recherche de la bonde, le feu ne restait pas inactif, ses pointes se faufilaient entre les planches de l'entrée du hangar, le toit commençait à craquer et un air ironique se faisait entendre. Roulant le tonneau à demi-plein, je voyais dans la rue accourir de partout, avec des hurlements et des glapissements, des femmes et des enfants. L'Ukrainien et Axinia sortaient la marchandise du magasin et l'envoyaient dans le ravin, tandis que, plantée au milieu de la rue, une vieille²⁷ aux cheveux blancs, habillée de noir, criait d'une voix aiguë en tendant le poing :

« Aha, démons !... »

Retournant en courant au hangar, je le trouvai rempli d'une fumée épaisse, à l'intérieur cela vrombissait, craquait, des rubans rouges pendaient du toit, se tortillant, le mur n'était déjà plus qu'une grille brûlante. La fumée m'étouffait et m'aveuglait, j'eus à peine la force de rouler un autre tonneau vers la porte du hangar, mais il s'y immobilisa sans aller plus loin, tandis que des étincelles me tombaient dessus depuis le toit, me piquant la peau. Je criai pour demander de l'aide, l'Ukrainien accourut, m'attrapa le bras et me poussa dans la cour.

« Fuyez ! Ça va exploser... »

Il se rua dans le vestibule, je le suivis et grimpai au grenier : j'avais là beaucoup de livres. Les ayant jeté par la fenêtre, je voulus faire suivre le même chemin à une caisse de couvre-chefs, mais la fenêtre était trop étroite, je me mis alors à en défoncer les montants à l'aide d'un poids d'un demi-poud²⁸, mais il y eut un grand grondement, le toit fut fortement éclaboussé, je compris que c'était le tonneau de pétrole qui avait sauté, le toit au-dessus de moi commença à s'enflammer et à craquer, une langue de feu rougeâtre coulait près de la fenêtre, prête à entrer dans le grenier, la chaleur devenait insupportable. Je me précipitai dans l'escalier : d'épais nuages de fumée montaient à ma rencontre, des serpents pourpres rampaient sur les marches, et en bas, dans le vestibule, ça craquait tellement qu'on eût dit que des dents de fer rongeaient le bois. Je fus désemparé. aveuglé par la fumée, je demurai immobile pendant quelques interminables secondes. Par la lucarne au-dessus de l'escalier se montra une trogne jaune à barbe rousse qui se tordit convulsivement et disparut, et au même moment, de sanglantes lances de flammes percèrent le toit.

Je me souviens d'avoir cru que mes cheveux crépitaient sur ma tête, à part cela, je n'entendais pas le moindre bruit. Je me voyais perdu, mes jambes étaient devenues lourdes et mes yeux me faisaient mal, même si je les abritais derrière mes mains.

La sagesse de l'instinct de survie me suggéra la seule voie de salut : je pris mon matelas à bras-le-corps, ainsi que mon oreiller et une corde en tille²⁹, m'enveloppai la tête de la touloupe³⁰ de mouton de Romas et me jetai par la fenêtre.

Je me retrouvai au bord du ravin, Romas, accroupi à côté de moi, criait :

« Quoi ? »

Je me relevai, regardant, hébété, notre izba fondre, réduite en copeaux rouges, des langues de chien vermeil léchaient la terre noire sur le devant. Par les fenêtres sortait une fumée noire, des fleurs jaunes grandissaient en se balançant sur le toit.

« Eh bien, qu'y a-t-il ? » criait l'Ukrainien. Son visage tout en sueur, couvert de suie, pleurait des larmes sales, ses yeux clignaient d'effroi, de la teille s'était prise dans sa barbe humide. Je fus inondé d'une vague de joie rafraîchissante – sentiment puissant, énorme ! –, puis la douleur éclata dans ma jambe gauche, je m'allongeai et dis à l'Ukrainien :

« Je me suis démis la jambe. »

Ayant tâté ma jambe, il tira brusquement dessus, une douleur aiguë me cingla, et, quelques instants plus tard, ivre de joie, clopinant, j'emportais à nos bains³¹ les affaires sauvées ; la pipe au bec, Romas disait gaiement :

« J'étais persuadé que vous alliez brûler, lorsque le tonneau a sauté et que le pétrole a jailli sur le toit. La colonne de feu était montée très haut, ensuite un énorme champignon s'est élevé dans le ciel et l'izba toute entière s'est retrouvée en feu. "Maximytch est perdu !", me suis-je dit. »

il était de nouveau serein, comme toujours, rangeait soigneusement les affaires en tas et disait à Axinia, sale et désemparée :

« Restez ici, veillez à ce que personne ne dérobe rien, moi je vais éteindre... »

Dans la fumée du côté du ravin volaient des bouts de papier.

« Hélas, dit Romas, mes pauvres livres ! Ils étaient ma famille... »

Quatre izbas, déjà, avaient brûlé. la journée était calme, le feu ne se pressait pas, il se propageait à droite et à gauche, ses serres s'accrochaient avec souplesse aux haies et aux toits, comme sans le vouloir. Un peigne incandescent démêlait la paille des toits, des doigts enflammés et recourbés palpaient les haies, jouant sur elles comme sur les cordes d'un gousli³², dans l'air enfumé résonnaient la sourde et méchante chanson des flammes et le craquement paisible, presque tendre, du bois en train de se consommer. Du nuage de fumée, des sortes de choucas dorés tombaient dans la rue et dans les cours, les moujiks et les femmes s'agitaient de façon incohérente, chacun se souciant de son bien, et l'on entendait sans cesse le hurlement :

« De l'eau ! »

L'eau était loin, en bas de la colline, dans la Volga. Romas rassembla vite un tas de moujiks en les prenant par l'épaule et en les poussant, puis il les partagea en deux groupes et leur ordonna d'abattre les haies et les dépendances des deux côtés de l'incendie. Ils lui obéirent docilement, et ce fut le début d'un combat plus réfléchi avec le feu, dont l'ambition certaine était de dévorer toute la file d'habitations, toute la rue. Mais ils travaillaient tout de même timidement et sans grande espérance, comme s'il s'agissait d'une besogne étrangère.

J'étais d'humeur joyeuse et me sentais plus fort que jamais. Au bout de la rue, je vis un groupe de richards en compagnie du staroste, avec Kouzmine à leur tête, qui se tenaient sans rien faire, jouant les spectateurs et criant en agitant les bras et leurs bâtons. Des champs, les moujiks arrivaient à cheval au galop, leurs coudes levés très haut, les femmes les accueillaient avec des cris, les gamins couraient.

Les dépendances brûlaient encore dans une cour, il fallait au plus vite démolir le mur de l'étable, tressé de grosses branches que les rubans vermeil des flammes décoraient déjà. Les moujiks se mirent à abattre les piquets de soutien, les étincelles pleuvaient sur eux, les faisant sauter en arrière et essuyer de leurs mains leurs chemises en train de prendre feu.

« Ne flanchez pas ! » leur criait l'Ukrainien.

Cela resta sans effet. Il arracha alors la casquette sur une tête, pour l'enfoncer sur la mienne :

« Abattez les piquets à l'autre bout, moi, je le fais ici ! »

Je fis tomber un piquet, un deuxième : le mur commença à osciller, je grimpai alors dessus, me cramponnai à son faite, tandis que l'Ukrainien me tira vers lui par les pieds, et toute la cloison de branchages tomba, me recouvrant presque entièrement. Les moujiks traînèrent de concert le mur de branches dans la rue.

« Vous vous êtes brûlé ? » demanda Romas.

Sa sollicitude accrut mes forces et mon adresse. J'avais envie de me distinguer aux yeux de cet homme qui m'était cher, et je m'acharnais à mériter des éloges de sa part. Cependant, dans les nuées de fumée, volaient encore, tels des pigeons, des pages de nos livres.

Sur la droite, on était parvenu à empêcher le feu de se propager, mais sur la gauche, l'incendie s'étendait de plus belle, gagnant déjà une dixième cour. Laissant une partie des moujiks surveiller les ruses des serpents rouges, Romas entraîna la plupart des travailleurs à gauche ; en passant en courant à côté des richards, j'entendis une exclamation malintentionnée :

« Incendie criminel ! »

Et le boutiquier Kouzmine dit :

« Il faut regarder dans ses bains ! »

Ces paroles se fixèrent de façon désagréable dans ma mémoire.

On sait bien que l'excitation, la joyeuse, notamment, accroît les forces ; étant excité, je travaillai avec abnégation, jusqu'à n'en plus pouvoir. Je me souviens de m'être assis par terre, le dos appuyé à quelque chose de brûlant. Romas versait sur moi l'eau d'un seau, tandis que les moujiks, en cercle autour de moi, marmonnaient avec respect :

« Il est costaud, le jeunot !

— Pas un gars qui trahira... »

Je collai ma tête contre la jambe de Romas et me mis à pleurer pour ma plus grande honte, mais il caressa ma tête mouillée et dit :

« Reposez-vous ! Vous en avez fait assez. »

Koukouchkine et Barinov, tous les deux noirs de suie tels des diables, m'emmenèrent dans le ravin en me réconfortant :

« Tout va bien, mon vieux. C'est fini.

— Tu as eu peur ? »

Je n'avais pas encore eu le temps de me reposer et de reprendre mes esprits que je vis, dans le ravin, une dizaine de richards descendre vers nos bains, le staroste à leur tête ; fermant la marche, deux agents du staroste tenaient Romas par les bras. Il était tête nue, une manche de sa chemise mouillée était déchirée, il serrait sa pipe entre les dents et son visage était sombre et effrayant. Le soldat Kostine, brandissant un bâton, hurlait frénétiquement :

« Au feu, l'hérétique ! »

« Ouvre les bains, dit-on à Romas.

— Brisez le cadenas, j'ai perdu la clé », dit celui-ci à haute voix.

Je me levai d'un bond, ramassai un pieu par terre et me tint à côté de lui. Les policiers s'écartèrent, et le staroste glapit d'une voix effrayée :

« Orthodoxes³³, il n'est pas permis de briser un cadenas ! »

Me désignant, Kouzmine s'écria :

« Le revoilà, ce...Qui es-tu ?

— Du calme, Maximytch, dit Romas. Ils croient que j'ai caché la marchandise dans les bains et mis moi-même le feu à la boutique.

— Vous l'avez fait tous les deux !

— Brise-le !

— Orthodoxes...

— Nous en répondons !

— Nous prenons ça sur nous... »

Romas me chuchota :

« Mettez-vous dos-à-dos avec moi ! Pour qu'on ne nous frappe pas par derrière... »

Le cadenas fut cassé, quelques hommes s'introduisirent dans les bains pour en ressortir presque aussitôt, quant à moi, je mis le pieu dans la main de Romas et en ramassai un autre.

« Il n'y a rien...

— Rien ?

— Ah les diables ! »

Quelqu'un se hasarda à dire :

« Ce n'est pas juste, les gars... »

Quelques voix impétueuses lui répondirent, comme ivres :

« Qu'est-ce qui n'est pas juste ?

— Au feu !

— Agitateurs...

— Ils manigancent des artels³⁴ !

— Voleurs ! Toute leur compagnie, pareil, des voleurs ! »

« Taisez-vous ! vociféra Romas. Bon, vous avez vu qu'il n'y a pas de marchandise cachée dans mes bains, que vous faut-il de plus ? Tout a brûlé, vous voyez ce qui reste ? Quel intérêt aurais-je eu à mettre le feu à mon propre bien ?

— Histoire de toucher l'assurance ! »

Et de nouveau, dix voix braillèrent avec fureur :

— Ne faites pas attention à eux !

— Ça suffit ! Notre patience a des limites... »

J'avais les jambes qui tremblaient et les yeux qui s'obscurcissaient. À travers un brouillard rougeâtre, je voyais des trognes féroces, les ouvertures poilues de leurs bouches, et j'avais du mal à réfréner mon envie de rosser ces gens. Et ils gueulaient en faisant des bonds autour de nous.

« Aha, ils ont pris des pieux !

— Ils ont des pieux ? »

« Ils vont m'arracher la barbe, dit l'Ukrainien, et je sentis de l'ironie dans son propos. Et il va vous en cuire, Maximytch, hélas ! Cependant – du calme, du calme... »

« Attention, le jeune a une hache ! »

Une hache de charpentier était en effet passée à ma ceinture, je l'avais oubliée.

« On dirait qu'ils ont la frousse, formula Romas. Tout de même, en cas de quoi que ce soit, n'utilisez pas votre hache... »

Un petit moujik inconnu et boiteux sautillait de façon comique en glapissant comme un forcené :

« Jetez-leur des briques ! Tapez-moi sur la tête ! »

Il ramassa pour de bon un morceau de brique, prit son élan et me le lança dans le ventre, mais, avant que j'aie pu riposter, Koukouchkine fondit sur lui d'en haut comme un épervier, et tous deux roulèrent, enlacés, dans le ravin. À la suite de Koukouchkine arrivèrent Pankov, Barinov, le forgeron et une dizaine d'autres, et Kouzmine se mit à dire aussitôt :

« Tu es un homme sensé, Mikhaïlo Antonov, tu sais bien que l'incendie rend fous les moujiks... »

« Venez, Maximytch, allons au cabaret », dit Romas qui, ôtant sa pipe de sa bouche, la mit d'un geste brusque dans la poche de son pantalon. S'appuyant sur le pieu, il remonta le ravin en montrant de la lassitude, et lorsque Kouzmine, marchant à sa hauteur, lui dit quelque chose, il lui répondit sans le regarder :

« Va-t-en, imbécile ! »

à la place de notre izba se consumait un tas de braises au milieu desquelles se dressait le poêle, de son tuyau intact sortait et s'élevait dans l'air brûlant une petite fumée bleue. Les barres du lit, chauffées au rouge, pointaient comme les pattes d'une araignée. Les montants du portail, carbonisés, noircis, montaient la garde au milieu du brasier, l'un d'eux était coiffé de tisons rouges et orné de petites flammes, comme des plumes de coq.

« Les livres ont brûlé, dit en soupirant l'Ukrainien. C'est bien fâcheux ! »

Des gamins poussaient avec des bâtons de gros tisons dans la boue, comme des petits cochons, les tisons grésillaient et s'éteignaient, emplissant l'air d'une fumée âcre et blanchâtre. Un individu âgé d'environ cinq ans, un petit blond aux yeux bleus, assis dans une flaque noire et chaude, tapait avec un bâton sur un seau cabossé, jouissant avec concentration du bruit des coups sur le métal. Des sinistrés marchaient dans la rue, l'air sombre, entassant des ustensiles retrouvés intacts. Des femmes pleuraient et poussaient des jurons, se querellant pour des bouts de bois carbonisés. Dans les vergers situés au-delà de l'incendie, les arbres se dressaient, immobiles, le feuillage souvent roussi par la chaleur, et l'abondance des pommes vermeilles était devenue plus visible.

Nous descendîmes au fleuve, nous baignâmes, puis prîmes du thé en silence dans un cabaret de la rive.

« Les requins ont perdu la partie, pour les pommes », dit Romas.

Pankov arriva, pensif et plus amène que jamais.

« Qu'y a-t-il, mon vieux ? » demanda l'Ukrainien.

Pankov haussa les épaules :

« Mon izba était assurée. »

Nous nous tîmes étrangement, comme des étrangers se tâtant du regard.

« Que vas-tu faire, à présent, Mikhaïl³⁶ Antonytch ?

— Je vais réfléchir.

— Il faut que tu partes.

— Je vais voir.

— J'ai un plan, dit Pankov, sortons, on pourra causer. »

Ils s'en allèrent. Sur le seuil, Pankov se retourna et me dit :

« Tu n'as pas froid aux yeux, toi ! Tu peux rester dans le coin, on te craindra... »

Je sortis aussi sur la berge et m'étendis sous les arbustes, regardant la rivière.

Il faisait très chaud, bien que le soleil inclinât déjà à l'ouest. Repassait devant des yeux le grand rouleau des événements vécus dans ce bourg, comme s'ils

étaient peints sur la bande du fleuve. Je me sentais triste. Mais la fatigue l'emporta bientôt, et je m'endormis profondément.

« Hé, entendis-je à travers mon sommeil, sentant qu'on me secouait et qu'on me tirait. — Tu es mort, ou quoi ? Réveille-toi ! »

Une lune empourprée, aussi grande qu'une roue, brillait au-dessus des prés, sur l'autre rive. Barinov était penché sur moi et me secouait.

« Viens, l'Ukrainien te cherche, il s'inquiète ! »

En me suivant, il bougonnait :

« Tu ne dois pas dormir n'importe où ! Quelqu'un trébuchera en descendant la colline, et une pierre te tombera dessus. On peut aussi te la balancer exprès, la pierre. On ne rigole pas, chez nous. Les gens, mon petit vieux, sont rancuniers. À part le mal, ils n'ont rien à se rappeler. »

Quelqu'un remuait sur la berge, sans faire trop de bruit, les branches bougeaient.

« Tu l'as trouvé ? demanda la voix sonore de Migoune.

— Je l'amène », répondit Barinov.

Et, s'étant écarté d'une dizaine de pas, il dit avec un soupir :

« Il se prépare à voler du poisson. Pour Migoune non plus, la vie n'est pas facile. »

Romas m'accueillit par des reproches courroucés :

« Qu'avez-vous à vous baguenauder comme ça ? Vous tenez à vous faire rosser ? »

et lorsque nous restâmes en tête-à-tête, il me dit doucement, d'une voix morne :

« Pankov vous propose de rester chez lui. Il veut ouvrir une boutique. Je ne vous le conseille pas. Voilà : je lui ai vendu ce qui restait, je vais partir à Viatka³⁶, et dans quelque temps, je vous écrirai pour vous faire venir. Ça vous va ?

— Je vais réfléchir.

— Faites donc. »

Il s'allongea par terre, remua un peu et se tut. Assis près de la fenêtre, je regardais la Volga. Les reflets de la lune me rappelaient les lueurs de l'incendie. Vers les prés de l'autre rive, les aubes d'un remorqueur à vapeur fouettaient bruyamment l'eau, trois fanaux glissaient dans l'obscurité, effleurant les étoiles et les cachant par moments.

« Vous en voulez aux moujiks ? demanda la voix ensommeillée de Romas. Il ne faut pas. Ils sont simplement stupides. La méchanceté, c'est de la bêtise. »

Ces mots ne me consolait pas, ne pouvaient pas adoucir ma rancœur, apaiser la vivacité de ma blessure. Je revoyais ces trognes velues, ces gueules de fauve, éructant et glapissant :

« Lancez-leur des briques ! »

À cette époque, je ne savais pas encore oublier ce dont je n'avais pas besoin. Certes, je voyais bien qu'en chacun de ces individus, pris isolément, se trouvait peu de méchanceté, voire souvent aucune. Au fond, c'étaient de bons fauves, il n'était pas difficile de tirer de chacun d'eux un sourire enfantin, et chacun d'eux était très capable d'écouter avec une confiance enfantine des récits sur la quête de la raison et du bonheur, et sur les exploits de la générosité. Les âmes étranges de ces gens chérissaient tout ce qui éveillait le rêve de la possibilité d'une vie facile, soumise pour chacun d'entre eux aux lois de sa propre volonté.

Je ne savais pas, je ne pouvais pas vivre au milieu de ces gens. et j'exposai toute mon aigreur à Romas le jour où nous nous séparâmes.

« Conclusion prématurée, me reprocha-t-il.

— Mais que puis-je faire, si j'arrive à cette conclusion ?

— Conclusion incorrecte ! Infondée. »

Il essaya longuement de me convaincre, à l'aide de bonnes paroles, que j'avais tort, que je me trompais.

« Ne jugez pas trop vite ! Condamner, c'est ce qu'il y a de plus facile, ne vous emballez pas. Observez tout calmement, en vous souvenant d'une chose : tout passe, tout s'arrange. Lentement ? Mais solidement ! Regardez partout, soupesez tout, courageusement, mais ne condamnez pas à la hâte. Au revoir, mon ami ! »

Nous ne nous revîmes que quinze ans plus tard à Sedletz³⁷, après que Romas eut purgé une nouvelle déportation de dix ans du côté de Iakoutsk, pour avoir participé à l'affaire du *Droit du Peuple*³⁸.

Lorsqu'il quitta Krasnovodovo, je fus submergé par le cafard, un chagrin de plomb, comme celui d'un jeune chien ayant perdu son maître. J'allais de village en village avec Barinov, travailler chez de riches moujiks, nous battions le blé, arrachions les pommes de terre, nettoiyons les vergers. Je vivais dans les mêmes bains que lui.

« Lexeï³⁹ Maximytch, chef sans troupes, que faire, hein ? me demanda-t-il par une nuit pluvieuse. Partons demain pour la mer ! Ma parole ! À quoi bon rester ici ? Les gens comme nous, on ne les aime pas, par ici. Et, un jour d'ivresse, on pourrait nous... »

Ce n'était pas la première fois que Barinov me disait cela. Lui aussi, allez savoir pourquoi, ressentait du chagrin, ses bras de singe retombaient avec impuissance, il regardait autour de lui d'un air mélancolique, comme un homme égaré dans les bois.

La pluie fouettait les vitres de la fenêtre des bains, le torrent d'eau rongait un coin de la croisée et allait s'écouler au fond du ravin. Les éclairs blêmes de l'orage récent allumaient leur faible lueur. Barinov demandait à mi-voix :

« On part, hein ? Demain ? »

Nous partîmes.

Notes

1. Pour Maximovitch, fils de Maxime : c'est le nom du père de Gorki, qui s'appelait en fait Alexeï Maximovitch (rappel).
2. Livre russe, un peu moins de 450 grammes.
3. Évoqué il y a peu, voir la fin de la quatrième partie.
4. Plus de seize kilos (rappel).
5. Doyen du village, chef de la communauté paysanne (rappel).
6. Officier subalterne de la police rurale (rappel)
7. Rencontré lui aussi dans la quatrième partie. On retrouve aussi Izote, Pankov et Koukouchkine...
8. Rappel concernant toute cette histoire : Romas, l'Ukrainien révolutionnaire installé au bourg après sa relégation à Iakoutsk, est en butte à la méfiance d'une partie des

moujiks du village, et à l'hostilité déclarée, des autres commerçants, car il vend moins cher qu'eux. Il a en outre récemment mis en place un artel (une coopérative) de propriétaire de vergers... Voir la quatrième partie.

9. L'ancienne traduction de Michel Dumesnil parle ici, étrangement, de *truites*, et confond *poupe* et *proue*...
10. Terme relevant de l'époque du servage : seigneur, maître, propriétaire. Désormais : un monsieur.
11. Rappel : ils sont sur la rive droite de la Volga, qui est escarpée, tandis que la rive gauche est en pente douce. Voir la quatrième partie.
12. Forme caressante de Iakov (Jacob).
13. Le *Tsar-pouchka* : https://fr.wikipedia.org/wiki/Tsar_Pouchka. Il n'est pas lié à Pierre le Grand, contrairement à ce que dit Barinov.
14. <https://fr.wikipedia.org/wiki/M%C3%A9tropolite>
15. Reprenant une fois de plus dans le texte le sobriquet un tantinet dédaigneux *khokhol* (toupet).
16. Soit quatre kilos et demi, puisqu'il s'agit de livres russes. Tout de même...
17. Plus d'une tonne et trois cents kilos, voir la note 4.
18. Sorte de « gradé » de l'Église orthodoxe, supérieur de monastère, par exemple.
19. Ivan IV dit le Terrible : https://fr.wikipedia.org/wiki/Ivan_le_Terrible
20. La sœur de Derenkov, dont le narrateur se sentit épris, voir les parties II et III.
21. Un peu plus de sept kilomètres et demi.
22. Voir la quatrième partie : il se fait tout le temps casser la figure...
23. Commissaire de police rurale.
24. Diminutif de Maria : c'est bien la sœur de Derenkov, voir la note 20.
25. Dans le texte : par César Octave. Octave était le fils adoptif de César...
26. Romas a pour patronyme Antonov(itch) : fils d'Antoine....
27. Il semble que ce soit la vieille brièvement évoquée dans la quatrième partie.
28. Soit un peu plus de huit kilos, voir la note 4.
29. Liber du tilleul.
30. Manteau (ou veste) en peau de mouton retournée. Le terme est passé en français.
31. Rappel : c'est une étuve séparée de l'izba.
32. Rappel : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Gousli>. C'est une sorte d'épinette...
33. au sens de « Chrétiens orthodoxes », de « Croyants »...
34. Voir la note 8.
35. Le prénom a repris ici sa forme russe, abandonnant le « o » ukrainien.
36. Devenue Kirov à la fin de l'année 1934 : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Kirov_\(oblast_de_Kirov\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Kirov_(oblast_de_Kirov))
37. En Pologne, de nos jours.
38. Organisation révolutionnaire créée par Mark Natanson : https://fr.wikipedia.org/wiki/Mark_Natanson
39. Pour Alexeï, on retrouve ici la façon dont le vieux tisserand Nikita Roubtsov appelait affectueusement le narrateur dans la partie III.

... C'est un plaisir ineffable de naviguer sur la Volga par une nuit d'automne, assis à la poupe d'une barge, auprès du gouvernail, que manœuvre un monstre velu à la tête énorme — il le fait en frappant lourdement du pied le pont et en soupirant profondément :

« O-oup !... O-rrro-ou... »

Derrière la poupe, l'eau soyeuse s'écoule sans fin, clapotant sans bruit, épaisse comme de la poix. Au-dessus du fleuve tourbillonnent les noires nuées d'automne. Tout autour, seulement le lent mouvement des ténèbres, effaçant la berge, paraissant avoir avalé toute la terre, métamorphosée en fumée et en cette eau coulant sans cesse, plongeant sans fin de toute sa masse dans un espace désert et muet, privé de soleil, de lune et d'étoiles.

À l'avant, invisible dans l'obscurité humide, un remorqueur à vapeur souffle bruyamment, comme s'il luttait contre une force élastique qui l'attire. Il est accompagné de trois feux, deux au-dessus de l'eau et un autre très en hauteur ; plus près de moi, tels des carassins dorés, il en flotte encore quatre¹ en-dessous des nuages, dont l'un, accroché à son mât, est le fanal de notre barge.

Je me sens enfermé à l'intérieur d'une bulle froide et huileuse qui glisse sans bruit sur un plan incliné, je me retrouve collé dedans comme un moucheron. Il me semble que notre mouvement décroît progressivement, et que, bientôt, il cessera complètement : le vapeur arrêtera de bougonner et de fouetter l'eau dense des aubes de ses roues, tous les bruits s'éteindront comme tombent les feuilles d'un arbre, s'effaceront comme des inscriptions faites à la craie, et je connaîtrai l'étreinte impérieuse de l'immobilité et du silence.

Et le grand bonhomme en touloupe de mouton déchirée et en bonnet à longs poils qui marche près du gouvernail se figera, cloué pour l'éternité par un enchantement, il cessera de gronder :

« Orrr-op ! O-ourrr... »

Je lui demandai son nom.

« Pourquoi veux-tu le savoir ? » répondit-il d'une voix sourde.

Au coucher du soleil, en sortant de Kazan², j'avais remarqué que cet homme, pataud comme un ours, avait le visage couvert de poils, au point qu'on ne voyait pas ses yeux. En se postant au gouvernail, il avait versé une bouteille de vodka dans une louche de bois, en avait avalé le contenu en deux temps, comme si c'eût été de l'eau, et grignoté une pomme. Et lorsque le remorqueur avait d'un coup tiré la péniche, l'homme, agrippé à la barre, avait observé le disque rouge du soleil et dit d'un ton rude, en hochant sa caboche :

« Que Dieu nous bénisse ! »

Le remorqueur amène, depuis Nijni, à Astrakhan quatre barges chargées de ferrailles, de tonneaux de sucre et de lourdes caisses : tout cela part en Perse⁴. Barinov⁵ donna un coup de pied dans les caisses, renifla, réfléchit, puis dit :

« Faut croire que ce sont des fusils venant de l'usine d'Ijevsk⁶... »

Mais l'homme tenant le gouvernail lui envoya un coup de poing dans le ventre, en demandant :

« En quoi ça te regarde ?

— Une idée comme ça...

— Et dans la gueule, ça te dit ? »

Nous n'avions pas de quoi payer un voyage à bord d'un vapeur ordinaire, on nous avait pris sur la péniche *par charité*, et, même si *nous prenions notre quart* comme les matelots, on nous regardait comme des miséreux.

« Toi qui parles du peuple, me reproche Barinov, regarde, ici , c'est simple : c'est à qui est monté sur l'autre... »

Les ténèbres sont si denses qu'on ne voit pas les barges, on aperçoit seulement les pointes des mâts éclairés par les fanaux, sur le fond des nuages fuliginseux et sentant le pétrole.

Le silence morose du timonier m'irrite. Le bosco m'a mis *de quart* au gouvernail, pour seconder ce fauve. Surveillant le mouvement des feux, lors des tournants, il me dit à mi-voix :

« Hé, occupe-t-en ! »

Je me lève d'un bond et tourne la barre du gouvernail.

« Ça va », grogne-t-il.

Je me rassois sur le pont. Il n'y a pas moyen de discuter avec cet homme, il répond en demandant :

« Qu'est-ce que ça peut te faire ? »

À quoi pense-t-il ? Alors que nous traversons l'endroit où les eaux jaunes de la Kama⁷ se jettent dans l'acier de celles de la Volga, il grommela, le regard tourné vers le nord :

« Saleté.

— Qui ça ? »

Pas de réponse.

Quelque part au loin, dans les abîmes de ténèbres, des chiens hurlent et aboient. Cela évoque des restants de vie, non encore anéantis par l'obscurité. Cela paraît tellement loin, inaccessible, inutile.

« Les chiens sont mauvais, par ici, dit brusquement le timonier.

— Où ça, par ici ?

— Partout. Nos chiens sont de vrais fauves...

— D'où es-tu ?

— De Vologda⁸. »

Et de lourdes paroles grisâtres roulent de sa bouche comme des pommes de terre s'échappant d'un sac déchiré :

« Dis donc, c'est ton oncle, qui voyage avec toi ? Il a l'air bien bête, m'est avis. Moi, j'ai un oncle intelligent. Hardi. Riche. Il tient un débarcadère à Simbirsk⁹. Et aussi un cabaret, sur la berge. »

Ayant formulé tout ceci lentement et comme avec effort, l'homme fixa ses yeux qu'on ne distinguait pas sur le fanal du remorqueur, l'observant qui glissait comme une araignée dorée sur le réseau des ténèbres.

« Allez, occupe-t-en... Tu sais lire ? Tu ne saurais pas qui écrit les lois ? »

Sans attendre la réponse, il reprend :

« On dit des trucs variés : pour les uns, c'est le tsar, pour d'autre, le métropolitain, ou le Sénat. Si je le savais pour de bon, qui c'est, j'irais le voir. Je lui dirais : écris les lois de façon que je ne puisse lever la main sur personne, sans parler de cogner ! La loi doit être de fer. Comme une clé. Qu'on me verrouille le cœur, et basta ! Là, j'en serais garant. Tout de suite, je ne réponds de rien ! »

Il marmonna pour lui-même, à voix de plus en plus basse, des propos de plus en plus décousus, en donnant de petits coups de poing sur le bois de la barre.

Du remorqueur, quelqu'un criait dans un haut-parleur, et la voix était aussi superflue que les aboiements et les hurlements des chiens, que la nuit grasse avait déjà absorbés. Les feux se reflètent près des bords du vapeur, flottant comme des taches jaunes et huileuses, puis disparaissant sans avoir pu éclairer quoi que ce soit. Au-dessus de nous coule une sorte de vase, tant sont épaisses et visqueuses les nuées sombres et chargées. Nous glissons toujours plus profondément dans les entrailles des ténèbres silencieuses.

L'homme se plaignait avec morosité :

« À quoi suis-je réduit ? Mon cœur ne respire plus... »

L'indifférence m'empara de moi, l'indifférence et une froide mélancolie. Dormir.

Trouant prudemment et à grand effort les nuées, l'aube s'approcha à pas de loup, une aube sans soleil, grise et sans force. Elle donna à l'eau la couleur du plomb, fit voir sur les berges les buissons jaunes, les pins de fer rouillé et les pattes sombres de leurs branches, la rangée d'izbas d'un village, la silhouette d'un moujik, comme sculptée dans la pierre. Une mouette survola notre barge en faisant siffler ses ailes recourbées.

On vint nous relever de notre quart, le timonier et moi, je m'étendis sous une bâche et m'endormis, mais bientôt – à ce qu'il me sembla –, je fus réveillé par des piétinements et des cris. Sortant la tête de dessous la bâche, je vis trois matelots serrer le timonier contre la cloison du *bureau*, en criant sur des tons variés :

« Laisse ça, Pétroukha¹⁰ !

— Reprends-toi, ce n'est rien !

— En voilà assez ! »

Les bras croisés, ses doigts accrochés à ses épaules, il se tenait calmement, maintenant du pied une sorte de baluchon tassé sur le pont, les regardant l'un après l'autre et les exhortant d'une voix sifflante :

« Laissez-moi fuir le péché ! »

Il était pieds nus, tête nue, en chemise et caleçon, la masse sombre de ses cheveux non coiffés dépassait de sa tête, tombant sur son front bombé et têtue, sous lequel se montraient deux petits yeux de taupe injectés de sang, au regard inquiet et suppliant.

« Tu vas te noyer ! lui disaient-ils.

— Moi ? Pas du tout. Laissez-moi, les amis ! Autrement, je le tuerai ! Dès que nous serons arrivés à Sembirsk, je...

— Arrête donc !

— Ah, mes amis... »

Il écarta lentement et largement les bras, tomba à genoux, et, effleurant des mains la cloison du *bureau*, dans la pose d'un crucifié, il répéta :

« Laissez-moi fuir le péché ! »

il y avait quelque chose de déchirant dans sa voix à la profondeur étrange, ses bras écartés, longs comme des rames, tremblaient, ses paumes étaient tournées vers les gens qui l'entouraient. Son museau d'ours, mangé de barbe, tremblait aussi, ses yeux aveugles de taupe roulaient comme des billes sombres prêtes à quitter leurs orbites. On aurait dit qu'une main invisible le tenait à la gorge et l'étranglait.

Les hommes s'écartèrent, il se releva gauchement, ramassa le baluchon, dit :

« Voilà : merci ! »

Il s'approcha du bord et, avec une surprenante légèreté, sauta dans le fleuve. Je me ruai à mon tour vers le bord et vis Pétroukha, agitant la tête, poser dessus son baluchon comme un bonnet et se mettre à nager de biais dans le courant, en direction de la rive sablonneuse où les buissons l'attendaient en se courbant sous le vent, faisant tomber dans l'eau des feuilles jaunes.

Les hommes disaient :

« Il s'est tout de même rendu maître de lui ! »

Je leur demandai :

« Il a perdu la raison ? »

— Pourquoi ? Non, il fait cela pour le salut de son âme... »

Pétroukha avait déjà atteint un endroit où l'eau était peu profonde, il se mit debout, de l'eau à la poitrine, et brandit le baluchon au-dessus de sa tête.

Les matelots s'écrièrent :

« Adieu-eu ! »

Quelqu'un demanda :

« Et comment fera-t-il, sans passeport ? »

Un matelot bancal et roux me raconta volontiers :

« À Simbirsk vit son oncle, un scélérat qui a causé sa ruine, alors, il avait l'intention d'aller le tuer, mais il s'est épargné lui-même, il a sauté pour fuir la tentation. Un vrai fauve, le gars, mais un brave homme ! Il est bien... »

Le *brave homme* marchait déjà sur une petite bande de sable, remontant la rivière, et il disparut dans les buissons.

Les matelots s'avérèrent de bons gars, c'étaient tous des pays à moi, des gens de la Volga ; au soir, je me sentis l'un des leurs. Mais le lendemain, je remarquai qu'ils m'observaient d'un air sombre, avec méfiance. Je devinai tout de suite que le diable avait délié la langue de Barinov, et que cet affabulateur¹¹ avait sorti des histoires aux matelots.

« Tu leur a parlé de nous ? »

Souriant de ses yeux de femme, se grattant avec embarras derrière l'oreille, il avoua :

« Juste un peu ! »

— Je ne t'avais pas demandé de te taire ?

— Et je me suis tu, et pourtant notre histoire est drôlement intéressante. on voulait jouer aux cartes, mais le timonier les avait prises : on s'embêtait ! De coup, moi... »

Mon interrogatoire m'apprit que Barinov, par ennui, avait brodé une histoire très amusante, à l'issue de laquelle l'Ukrainien et moi, en vrais Vikings de village, nous avions affronté à coups de hache la foule des moujiks.

Se fâcher contre lui était inutile : il séparait la vérité de la réalité. Un jour que je cherchais du travail avec lui¹², il m'avait dit, assis dans un champ au bord d'un ravin :

« Il faut choisir une vérité au goût de son âme ! Tiens, au-delà de ce ravin, il y a un troupeau en train de paître, un chien aboie, un berger marche. Bon, et alors ? Que pouvons-nous en retirer pour nos âmes à tous les deux ? Mon cher, vois les choses simplement : l'homme méchant est une vérité sûre, tandis que le bon, où est-il ? On ne l'a pas encore inventé, le bon, hein ! »

À Simbirsk, les matelots nous invitèrent sans ménagement à descendre de la péniche, en disant :

« Votre genre n'est pas le nôtre »

On nous amena en barque au débarcadère, et nous restâmes à sécher sur le quai de Simbirsk avec trente-sept kopecks en poche.

Nous allâmes boire du thé dans un cabaret.

« Qu'allons-nous faire ? »

Barinov déclara sans hésiter :

« Comment ça ? Nous devons poursuivre, aller plus loin. »

Nous atteignîmes Samara¹³ en *resquilleurs*, là, nous nous fîmes engager sur une barge, et, quelques jours plus tard, nous avons réussi, presque sans encombre, à gagner le rivage de la mer Caspienne ; nous nous casâmes alors dans un artel¹⁴ de pêcheurs travaillant pour les pêcheries malpropres de Kabankoul-bay¹⁵.

Notes

1. Comme on va le voir, le remorqueur tire quatre barges en même temps...
2. Tirée par le remorqueur, la barge descend la Volga : elle va de Nijni-Novgorod à Astrakhan : Kazan est sur sa route.
3. Ustensile traditionnel : <https://en.wikipedia.org/wiki/Kovsh>
4. Via la mer Caspienne. À noter qu'à plusieurs reprises, le narrateur de cette autobiographie a songé à partir à Astrakhan – où son père travaillait avant de mourir, et, de là, en Perse...
5. Le narrateur voyage avec celui-ci, voir la fin de la cinquième partie.
6. Ville de l'Oural.
7. [https://fr.wikipedia.org/wiki/Kama_\(rivi%C3%A8re\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Kama_(rivi%C3%A8re))
8. https://fr.wikipedia.org/wiki/Oblast_de_Vologda
9. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Oulianovsk>
10. Diminutif de Piotr (Pierre).
11. Voir la quatrième partie...
12. À la fin de la cinquième partie.
13. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Samara>
14. Ultime rappel : c'est une coopérative de travail.
15. Ce suffixe est plus ou moins honorifique, il désigne un richard, en Asie centrale...